OCT 23 1922

29e Année. N° 18. 15 Septembre 1922.

GENERAL LIBRARY
OCT 23 1922
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Princesse Paley . .	*Mes Souvenirs de Russie* (dernière partie). . . .	225
Yvon Lapaquellerie.	*Amoret.* — I.	260
Général de Cugnac.	*Le Problème de la Marne*	295
Johan Bojer	*Les Yeux de l'Amour* (fin).	321
Colonel Bernard . .	*La Mise en valeur des Colonies.* — I	365
J.-L. Vaudoyer. . .	*Le Guide de l'Italie septentrionale*	395
Abel Bonnard . . .	La Vie présente : *Images*	405
C. Ferrand	Questions maritimes : *Les Mémoires de Jellicoe.*	419
Louis Laloy	La Musique : *Le Goût musical.*	428
André Chaumeix . .	La Politique : *L'évolution du Traité de Paix.* .	438

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

FR. TH. VISCHER,
par O. Hesnard.

Fr. Th. Vischer, philosophe, essayiste, humoriste et poète, est une des figures les plus originales du XIXe siècle allemand. M. O. Hesnard a voulu tracer un premier portrait de cet Allemand du Sud formé aux lettres anciennes dans les séminaires de Würtemberg, et nourri de spéculation hégélienne. Il montre comment la philosophie de Hegel devint pour les générations de jeunes Allemands une leçon de pensée active, passionnément éprise de faits concrets et de vie chaude. Il analyse son *Esthétique*. Un chapitre consacré à Fr. Th. Vischer, député au Parlement de Francfort, expose enfin un conflit de conscience instructif pour l'historien, la conversion douloureuse de tant de libéraux du Sud à l'idée prussienne.

LA FIN TROUBLÉE DE TALLEMANT DES RÉAUX,
par Émile Magne.

M. Émile Magne poursuit et termine ici la curieuse peinture de mœurs commencée dans la *joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux*. Ce travail considérable, alimenté aux sources originales des archives et des minutiers de notaires, met en scène, comme le savent nos lecteurs, non seulement le subtil auteur des *Historiettes*, mais sa famille de puissants financiers, et tout son milieu social. Plus d'un siècle (1581-1718) de notre passé est ainsi évoqué par un écrivain de talent, qui veille à reconstituer, dans son animation et la couleur, la vie d'autrefois. Le mystère des *Historiettes* est pénétré; ce sont en réalité les annales écrites par Tallemant des quatre paroisses parisiennes qu'il habita de 1644 à 1660. La banqueroute de la banque Tallemant, la révocation de l'Édit de Nantes, des chagrins domestiques achèvent dans le désespoir une vie commencée dans la prospérité et la joie. Un index bibliographique et un index alphabétique complètent cette remarquable contribution à l'histoire de la vie sociale en France au XVIIe siècle.

AU PAYS DE « BATOUALA »,
par René Trautmann.

Ce livre, qui porte en sous-titre : *Noirs et Blancs en Afrique*, est l'œuvre d'un « Africain » convaincu, d'un de ces médecins des troupes coloniales, qui, par leur culture, leur dévouement intelligent et leur sympathie agissante rendent tant de services à la France. Les conclusions de l'auteur sont nettes et précises, les anecdotes qui les illustrent nombreuses et piquantes. Peut-être ne montre-t-il pas assez que les Noirs de notre A. O. F. sont en voie d'évolution rapide, et que leurs défauts, leurs ridicules, leurs qualités aussi, sont le fait de leur état social plus que de leur race peut-être. Mais on ne peut que savoir gré à l'auteur d'être allé au-delà de l'exotisme conventionnel, et d'avoir rapporté simplement, objectivement, ce que de longs séjours en Afrique lui avaient fait voir.

LA PÉDAGOGIE DES AVEUGLES,
par Pierre Villey.

Depuis l'initiative créatrice de Valentin Haüy, qui sut faire des aveugles des membres utiles du corps social, bien des méthodes ont été expérimentées pour améliorer son œuvre. M. Villey, aveugle lui-même, savant éminent, professeur à l'université de Caen, était particulièrement qualifié pour faire la synthèse de ces efforts, et pour donner pour l'avenir les directives les plus sûres. Il montre comment l'aveugle prend connaissance du monde extérieur, apprend à se diriger seul; puis il étudie les moyens de faire bénéficier tous les aveugles français des meilleurs systèmes d'enseignement. Son plan, pratique, adapté aux difficultés actuelles, permet d'utiliser au mieux les écoles existantes. Mais bien des réformes doivent être imposées, ainsi qu'une organisation véritable des moyens dont le pays dispose.

JOFFRE ET LANREZAC,
par Jules Isaac.

Ce livre n'est ni un réquisitoire, ni une apologie. Il ne prend parti ni pour ni contre Joffre, ni pour ni contre Lanrezac. L'auteur s'est proposé exclusivement de rechercher la vérité historique à travers les contradictions des témoignages français, anglais et allemands, à travers les légendes propagées par les historiographes officiels ou officieux, à travers les controverses passionnées qui ont eu lieu sur le rôle du général Lanrezac en 1914, et sur « l'énigme » de Charleroi. Son récit, pour être critique et précis, n'en reste pas moins clair et vivant, et il s'en dégage des conclusions suffisamment nettes.

LA LORRAINE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE
(MARS 1871 - SEPTEMBRE 1873)
par Émile Chantriot.

On sait qu'en exécution des préliminaires de paix du 25 février 1871, la Lorraine fut occupée par l'armée allemande jusqu'au complet paiement de l'indemnité de guerre. M. Chantriot étudie l'organisation de cette occupation, la superposition de l'autorité étrangère aux organes administratifs français, les rapports des troupes d'occupation et de la population et les incidents qui ont pu en résulter. Grâce à une documentation aussi complète et méthodique que possible, l'auteur réussit à reconstituer la physionomie d'une époque, où les faits de la vie locale se trouvaient intimement liés à ceux de la vie nationale; son récit est vivant, les citations, les anecdotes y sont présentées dans toute leur signification générale. Enfin, écrivant ce livre en une époque qui offre une source inépuisable de rapprochements faciles, il a su rester historien objectif, et garder à son œuvre la sérénité d'un travail scientifique.

MES SOUVENIRS DE RUSSIE[1]

(1916-1919)

XXXIV

Les mois de septembre et octobre 1918 ne furent qu'une longue et sanglante série d'assassinats. Le grand-duc me racontait que chaque soir on emmenait de la prison une dizaine, quelquefois plus, de personnes, pour les fusiller et s'emparer ainsi des quelques hardes qui leur restaient. Il fallait une patience, un courage surhumains pour supporter cette existence de tourments, cette attente, cette crainte d'entendre son nom prononcé pour l'exécution fatale. On était devenu méfiant vis-à-vis de ses intimes. Des amis de vingt ans partaient clandestinement sans prévenir, sans vous dire adieu. Le moindre bruit faisait tressaillir. Le soir, une auto s'arrêtant à la porte vous glaçait le cœur, car c'était le signal d'une perquisition, le signal de vols ou de meurtres nocturnes. On voyait le jour des fourgons circuler dans la rue remplis jusqu'en haut d'objets jetés pêle-mêle, des meubles, des lampes, des livres à belles reliures, tout ce dont les bolcheviks, dont l'insolence ne connaissait plus de bornes, s'emparaient à l'aide de leurs revolvers braqués sur leurs victimes.

Par précaution et sur le conseil d'amis sûrs, quelque temps avant la nationalisation de notre palais, j'avais déposé à

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er juin, 15 juin, 1er juillet, 15 août et 1er septembre 1922.

l'ambassade d'Autriche, qui était sous la protection du Danemark, tout ce que j'avais encore de bijoux, d'argenterie ancienne, et mon plus précieux trésor, les six cents lettres que le grand-duc m'avait écrites depuis vingt-cinq ans. Tous nos documents, tous nos passeports et extraits de naissance, tout ce qui pour nous avait une valeur quelconque avait été déposé dans cet endroit qui paraissait si sûr. Le jour de la révolution en Allemagne et en Autriche, les prisonniers austro-allemands qui résidaient à Pétrograd devinrent bolchévistes dans les vingt-quatre heures. Ils hissèrent le drapeau rouge, tandis que M. de Scavenius faisait descendre le drapeau danois. Il eut cependant le temps de transporter chez lui, à la légation de Danemark, à la Millionnaya, 11, quelques caisses de mes bijoux, mais plus tard, il partit pour Copenhague et tout fut pillé par les soviets. Un des voleurs les plus notoires nommé K. Radek[1] s'empara de toutes nos richesses, sous le prétexte de payer avec cela les gages des prisonniers austro-boches. Ce K. Radek est actuellement un des représentants des soviets à Berlin.

A la fin d'octobre, par une pluie glacée et une neige mouillée, je me rends à Tzarskoïe voir les fillettes, de plus en plus délaissées par moi, toute mon attention s'étant concentrée sur le grand-duc. Arrivée au cottage, j'apprends que madame Lounatcharsky accompagnée de Boris Snéssarenko et d'un autre dont le nom m'échappe (elle aime beaucoup les très jeunes gens) avait visité la maison du grand-duc Boris. Cette visite n'annonçait rien de bon. En effet, le lendemain je reçois un coup de téléphone de Snéssarenko m'annonçant que madame Lounatcharsky quitte le palais Alexandre pour s'installer au cottage « ayant appartenu à l'ex-grand-duc Boris » et qu'on me donnait cinq jours pour quitter la maison avec mes quelques malles. Que faire? Où aller? Où installer les enfants? Je cherchais vainement dans tout Tzarskoïe un appartement bien chauffé et clair. Parmi ceux qui pouvaient convenir, deux des propriétaires, effrayés par les massacres, craignirent de nous prendre sous leurs

1. *Kradek* donne la consonance du mot « voleur », du verbe *krast* : voler, ainsi que le nom de Vorovsky qui rappelle le mot *vorovat*, ce qui veut dire voler également.

toits. Après avoir réfléchi à toutes les combinaisons possibles, je me décidai à emmener Irène et Nathalie en ville et à les installer dans le salon de Marianne en y plaçant deux lits. Ainsi nous réunissions nos misères et je pouvais avoir près de moi mes filles et m'occuper encore plus du grand-duc. Cette décision s'imposait d'autant plus que miss White et Jacqueline allaient toutes les deux être rapatriées dans leurs pays par les soins de leurs représentants consulaires, car il n'y avait plus ni ambassadeurs ni consuls. Ce départ désolait Irène et Nathalie, profondément attachées à leur institutrice et à leur nounou qu'elles avaient depuis leur naissance. Je me séparai aussi avec chagrin du fidèle valet de chambre et de sa femme et ne gardai que la lingère qui ferait désormais le service auprès de mes filles. Nous avions, néanmoins, encore quelques effets qu'il fallait essayer d'emporter en ville. Télépneff, arrivé à ses fins et installé dans notre palais, était redevenu obséquieux et aimable. Il vint me trouver au cottage et me dit : « Vous savez que vous n'avez pas le droit d'emporter une seule malle, une seule valise sans une permission de la Tché-ka de Détskoe-Sélo. (Je ne pouvais me faire à ce désagréable changement de nom.) Je vous conseille de vous adresser au camarade Séverny. » Je demandai donc, combien lasse, un rendez-vous à ce Séverny, dont le nom devait certainement être un pseudonyme. (Séverny veut dire : du Nord.)

Ce dernier me fit répondre qu'il me recevrait le lendemain à dix heures. La Tché-ka avait été transportée du palais de la grande-duchesse Wladimir dans une des maisons de la rue Schirokaïa, près de la gare. A dix heures, j'étais au rendez-vous fixé. J'attendis jusqu'à onze heures trente; le camarade Séverny, ayant soupé tard dans la nuit, n'était pas encore levé. Enfin à midi moins un quart il apparut, s'excusa de m'avoir fait attendre et me fit entrer dans son bureau. Habillé en militaire, avec des bottes hautes et une casquette, il avait, comme presque tous les chefs bolchevistes, le type sémite accusé. Cependant il était moins antipathique que les autres. Je lui exposai la raison de ma visite : je voulais obtenir un permis d'emporter sur un fourgon mes malles du cottage du grand-duc Boris à Pétrograd. Il hésita un peu, puis prit une

feuille de papier et écrivit : « La citoyenne Paley et ses deux filles, Irène Pavlovna et Nathalie Pavlovna, n'ayant pas été convaincues d'agir contre le pouvoir des soviets, ont la permission d'emporter de la ville de Détskoe-Sélo, à Pétrograd, les effets leur appartenant. » Je le remerciai; c'était le premier bolcheviste humain que je rencontrais depuis cette existence de malheur. Il me parla avec douceur de mon mari, me demanda si j'avais l'espoir de le faire libérer bientôt. Sachant que Séverny était un ami du sanguinaire Zinovieff, je le priai instamment de me venir en aide. Il baissa la tête tristement.

Je lui demandai aussi si notre Empereur avait été réellement assassiné en juillet. Nous étions en octobre et personne ne savait rien de précis. « Hélas, oui, dit-il, et c'est bien malheureux pour le gouvernement des soviets. L'histoire ne le lui pardonnera pas, Moscou ne s'en rend pas assez compte; ils espèrent là-bas que le bolchevisme sera partout et que tous les souverains subiront le même sort. — Mais l'Impératrice, le Tzarewitch, les jeunes grandes-duchesses? je vous en prie, dites-moi ce que vous savez d'eux. » Il haussa les épaules. « Je ne puis rien vous dire de précis. J'espère néanmoins qu'ils sont tous dans un couvent en Sibérie. Nicolas II seul est tué. — Et de mon fils, savez-vous quelque chose? Est-ce vrai, puis-je réellement espérer qu'il est sauvé? — Ah! dit-il, combien je comprends votre angoisse maternelle! J'ai aussi une mère qui est loin, qui se tourmente pour moi. Hélas, je ne sais rien sur votre fils, les bruits sont si contradictoires... » Il me regarda avec des yeux pleins de pitié. Je m'attendais si peu à trouver dans cette Tché-ka de Tzarskoïe, un être humain, presque bon, j'en avais tellement perdu l'habitude. En le quittant, je lui dis : « Malgré les pancartes qui sont sur les murs que les shake-hands sont supprimés, je voudrais vous serrer la main. » Il saisit la mienne, la baisa avec effusion. Je rentrai au cottage avec le papier libérateur, et trois jours après mes filles arrivaient par le train chez « sœur Marianne », tandis qu'un fourgon de malles et de caisses amené par un gardien de la maison du grand-duc Boris arrivait en ville, par la route qui relie Tzarskoïe-Sélo à Pétrograd.

XXXV

Cependant des amis dévoués, des militaires, continuaient à chercher le moyen de faire sortir le grand-duc de prison. J'appris qu'un célèbre révolutionnaire allemand (la bête noire de l'empereur Guillaume) était arrivé à Pétrograd et était tout-puissant auprès des bolcheviks. Il se nommait Karl Mohr; il habitait à l'hôtel Astoria, réquisitionné pour les besoins du soviet (les soviets avaient besoin de tout) et j'essayai de l'y trouver. Deux fois je le manquai. Enfin, j'appris qu'il était à Tzarskoïe dans une famille d'amis et je partis à sa recherche. J'eus la chance de rencontrer à la porte de la maison les amis chez lesquels il était; je me nommai et leur dis en peu de mots le but de ma visite. Ils me laissèrent aimablement entrer et quelques instants plus tard parut le célèbre révolutionnaire... Je n'en croyais pas mes yeux. Un monsieur déjà âgé, cheveux blancs et barbe blanche, taillée soigneusement en pointe, une peau lisse, des yeux rieurs, des vêtements impeccables; une grosse chaîne en or barrait son gilet et une grosse bague formant cachet à armoirie brillait à son doigt. C'était un baron qui était devenu socialiste et avait adopté le pseudonyme de Karl Mohr. Il m'écouta avec attention et sympathie et me promit son aide. Il me conseilla de voir le docteur Antonovsky qui était à la tête des hôpitaux pénitentiers, mais évidemment la décision devait venir de la Tché-ka de Pétrograd dont le nom seul me faisait frémir.

Le docteur Obnissky de son côté usa de toute son influence professionnelle. Après plusieurs semaines de démarches, il fut décidé que, le 23 novembre-6 décembre, le grand-duc serait transféré à l'hôpital pénitencier de l'île Golodaï. Pour y arriver, il fallait traverser la Néva, tout le Vassili-Ostrof, en passant devant le cimetière de Smolensk où tant d'êtres chers dorment de leur dernier sommeil. J'obtins du commissaire Treulieb, que le 22 novembre /5 décembre, anniversaire de Nathalie, les deux fillettes iraient embrasser leur père. C'est ce jour-là que mes pauvres petites orphelines virent le grand-duc pour la dernière fois.

Armand de Saint-Sauveur qui ne sortait plus dans son auto qu'avec un drapeau danois, ayant eu sa voiture réquisitionnée à plusieurs reprises, me l'offrit pour transporter le grand-duc et son maigre bagage de la prison Schpalernaïa à l'hôpital de l'Ile Golodaï; j'acceptai avec reconnaissance et annonçai à Treulieb que j'aurais une auto pour ce voyage à travers la ville. A onze heures, après maintes formalités, nous sortîmes de la prison. Le commissaire nous reconduisit jusqu'en bas, fit hisser sur l'auto les deux valises du grand-duc et son lit de camp que j'avais obtenu de lui faire dresser au lieu de la vilaine couchette de la prison. Treulieb fit monter à côté du chauffeur un garde rouge avec un fusil.

Tout le long du trajet, — seuls enfin, — nous parlâmes à cœur ouvert, toujours dans l'espoir que le plus dur était fini, que nous allions vers une libération et que bientôt nous sortirions de l'enfer pour nous retrouver en France, avec Wladimir. Arrivés à l'hôpital pénitencier, je vois que personne ne nous attend. Je vais chercher le directeur, un tout jeune officier, qui, paraît-il, ne nous attendait que le lendemain. Pendant qu'on allait et venait, qu'on portait les bagages, le garde rouge qui nous accompagnait me dit : « Je voudrais dire un mot à Votre Altesse... » Cette manière de m'interpeller me fit dresser l'oreille. « Je voulais vous demander pourquoi nous sommes venus ici, quand nous avions une occasion admirable de fuir. — Fuir où? demandais-je. — N'importe, en Finlande, je serais parti avec vous. — Vous auriez dû m'en parler plus tôt, dis-je, à présent c'est trop tard. Le commissaire vous ayant placé avec votre fusil à côté du chauffeur, c'était risqué de vous faire en cours de route des propositions de ce genre. » Je cessai cette conversation oiseuse, convaincue que cet hôpital n'était qu'une étape vers des jours meilleurs.

On donna au grand-duc une petite chambre claire, peinte au ripolin blanc, avec un poêle en faïence et un parquet. C'était parfait après la cellule sombre, humide et froide de l'autre prison. Avec l'aide d'une bonne infirmière de l'hôpital, nous installâmes son lit, je lui mis des draps propres, je lui arrangeai une petite table à écrire où je plaçai ma photographie et celle des enfants. Je restai ainsi avec lui jusqu'à

trois heures et rentrai chez Marianne, reconnaissante à Dieu de ce changement, reconnaissante à Saint-Sauveur pour son automobile et presque heureuse, car je recommençais à espérer et à vivre.

Je revins le lendemain apportant le déjeuner de mon mari. Comme je dus faire le trajet moitié à pied, moitié debout en tramway, je constatai combien la distance était grande. Du point final du tramway jusqu'à l'hôpital, je portai des paniers si lourds que les courroies me coupèrent les mains jusqu'au sang.

Mon mari (ce n'était pas jour de rendez-vous) me renvoya la vaisselle de la veille et m'écrivit un mot en me demandant certains objets qui lui manquaient. Il ajouta qu'on ne lui permettait pas de recevoir le docteur Obnissky, ni de se promener ainsi qu'il le faisait tous les jours dans la cour de la prison. J'en demandai la raison au jeune officier directeur. Il me répondit qu'il fallait pour cela une permission spéciale et il ajouta qu'il me conseillait d'obtenir pour moi-même un nouveau permis, car celui que m'avait délivré Ouritzky pour l'autre prison n'était plus valable pour celle-ci, mais que jusqu'à ce que je l'obtienne il me laisserait entrer; « je ne suis pas communiste, vous savez », ajouta-t-il à voix basse.

Rentrée extrêmement lasse et glacée, — le froid était très vif en cette fin de novembre, — j'espérais me reposer un peu. J'entends sonner à la porte et la lingère qui était installée avec les fillettes chez Marianne accourt effrayée : « Madame la Princesse, deux gardes rouges insistent pour vous parler. » Je me levai, envoyant au diable qui les avait envoyés sur cette terre, les soviets et leurs gardes rouges; mais dès que je vis ceux qui étaient venus, je compris que c'étaient des amis, qui n'étaient gardes rouges que d'aspect. Cependant je pouvais me tromper et me composant un visage impassible et sévère, je leur demandai la raison de leur visite. L'un de ces tout jeunes gens s'avança et me dit : « Princesse, vous n'avez certainement aucune raison de nous croire si nous vous disons que nous sommes des gens honnêtes, prêts tous les deux à donner notre vie pour le grand-duc. Tout ce que nous pouvons dire en notre faveur, c'est que mon camarade est de l'École de Droit et que moi je suis du Corps

des Pages. Mon nom est A... et mon camarade s'appelle Nitté. Vous pouvez vérifier nos paroles, en téléphonant à la mère de mon camarade qui habite... (il donna l'adresse). Nous vous supplions de vous confier à nous. Ce soir mon camarade sera de service à l'hôpital avec un peloton du régiment de de l'Okhrana-Goroda Petrograda (ci-devant Séménovsky). N'étant pas sûr de tous ses gens, il se bornera à entrer dans la chambre de Monseigneur le grand-duc, il le préviendra du plan arrêté. Ils prendront les dispositions nécessaires pour le jour où moi avec mes hommes, dont je réponds, je serai de garde à l'hôpital. C'est moi qui ferai évader le grand-duc. Tout sera prévu d'avance. Une automobile l'attendra à quelques pas de l'hôpital. La frontière finlandaise sera ouverte de minuit à 3 heures cette nuit-là. Un passeport au nom d'un Arménien qui a la taille longue et svelte de Monseigneur sera préparé. Le grand-duc n'aura qu'à quitter sa cellule guidé par moi qui serai le chef de la relève de la nuit. Pas de bagages, par exemple. Quel malheur que vous n'ayez pu prévenir le grand-duc de ce plan! S'il n'y est préparé, s'il refuse, tout est perdu pour nous dont il est tout l'espoir... Comprenez bien, princesse, jamais les bolchevistes ne laisseront partir un grand-duc de cette importance, si aimé par les troupes, si vénéré par tous ceux qui l'ont approché. » Nous causâmes longtemps. Je tremblai pour la vie de mon mari qui pouvait être en danger. Je craignais tout : un espionnage, un rien imprévu, puis son refus, sa crainte de se fier ainsi à des inconnus. Évidemment, sachant qu'à la tête de cette organisation patriotique se trouvait notre fidèle Pierre Dournovo, secondé par le capitaine Névédomsky, le lieutenant Wielandt, le capitaine Herschelman, etc., j'étais sûre que mon mari pouvait leur tendre la main en toute confiance.

Le lendemain, jour de mon rendez-vous, le grand-duc me dit : « Tu ne peux t'imaginer la frayeur que j'ai eu hier à minuit. Je finissais ma lecture et me préparais à me coucher quand quelqu'un frappa à la porte. Un instant après je vois un garde rouge avec son étoile à cinq branches sur la poitrine entrer et s'arrêter à la porte; je crus qu'il venait m'emmener à la Tché-ka et que ma dernière heure était venue.

Cependant, voyant qu'il n'avançait pas et qu'il détachait de sa poitrine l'ignoble insigne bolcheviste, je repris confiance et lui demandai ce qu'il voulait : « Monseigneur, me dit-il dans un français très pur, la princesse est prévenue. Je vous supplie au nom de tout ce qui vous est cher, n'opposez ni résistance ni refus. Mon camarade A... qui a été hier avec moi chez la princesse lui a exposé tout le plan. » Et le jeune Nitté dit au grand-duc tout ce que son camarade et lui m'avaient confié la veille. Le grand-duc réfléchit un instant : « Un désir fou de liberté me prit, me dit-il, une soif de te revoir, toi et les enfants, en dehors des conditions atroces dans lesquelles je vis depuis bientôt quatre mois. Puis, subitement, je songeai à mes trois chers cousins restés à la Schpalernaia. Moi évadé, toute la vengeance bolcheviste s'appesantirait sur eux. On les fusillera et, toute ma vie, j'aurai sur la conscience ce remords... Non, non, j'attendrai, j'attendrai encore qu'on nous libère tous les quatre. » Et le grand-duc après avoir chaudement remercié le jeune Nitté, le pria, lui et son camarade, de ne rien entreprendre pour sa fuite.

Avec toutes les peines du monde j'obtins le chef de la Tché-ka, madame Yakovlieva, au téléphone. Elle refusa de me recevoir, mais m'envoya une permission de voir mon mari deux fois par semaine. J'en usai largement. J'arrivai chaque fois à une heure et restai avec le grand-duc, grâce à la gentillesse de l'officier-directeur, jusqu'à six heures du soir. Quant au docteur Obnissky, il fut impossible de lui obtenir un permis. Les promenades étant interdites, ce qui manquait beaucoup au grand-duc, je lui ouvrais la fenêtre et, en manteau et en chapeau, il marchait ou piétinait plutôt sur place dans sa chambre. J'apportais mon ouvrage ou bien je lui raccommodais son linge, et à nous deux la vie était encore supportable. Nous arrivâmes ainsi aux premiers jours de décembre.

XXXVI

Trois fois par semaine, dont deux de rendez-vous avec mon mari, je me rendais à l'hôpital de l'Ile Golodaï. Très malade déjà, je faisais des efforts surhumains pour porter

à mon cher prisonnier les deux lourdes corbeilles avec sa nourriture et son linge. Chaque fois je sentais les forces me manquer un peu plus. Le froid était intense cette année-là et j'étais obligée de me couvrir chaudement, ce qui rendait ma tâche encore plus pénible. Mais le plus affreux, c'était les jours où les tramways ne marchaient pas, faute de courant ou pour raison de grève. Alors de la Millionnaï à l'Ile Golodaï, je portais mon fardeau à pied, ce qui me prenait à peu près deux heures. Un jour, arrivée à Vassili-Ostrov, n'en pouvant plus, les mains gelées, je m'arrêtai et m'adossai à une maison pour souffler un peu. Subitement, je vois, — chose rare, — un fiacre! Je l'arrête et lui demande ce qu'il prendrait pour me mener : 200 roubles, me dit-il (cela faisait à cette époque 175 francs). J'avais déjà fait à peu près la moitié du chemin, néanmoins je le pris, me sentant incapable de faire un pas de plus ce jour-là.

Une autre fois que je portais mes paniers, une bonne femme de la campagne, conduisant un de ces traîneaux bas qui transportent du bois et allant dans ma direction, m'interpella : « Hé, Barinia, assieds-toi sur mon traîneau, tu parais si lasse, ma pauvre âme. » J'acceptai avec joie et me voilà installée sur des bûches, tournant le dos au cheval, les pieds frôlant le sol!

. . . . . .

Dans la matinée du 4/17 décembre, Pierre Dournovo, arriva chez nous. Énergique, décisif, l'esprit prompt, le cœur excellent, il me prit à part et me dit : « Princesse, je viens vous faire une offre : il va falloir vous décider aussitôt. Un des nôtres, un de ces jeunes officiers admirables de patriotisme, qui risquent leur vie chaque jour pour venir en aide aux autres, est arrivé de Finlande ce matin et repart cet après-midi à quatre heures. C'est le capitaine d'artillerie Serge Serguiévitch de Herschelman; il est habillé en garde rouge et toutes les précautions pour aujourd'hui sont prises, voulez-vous lui confier vos filles? Il se fait fort de leur faire passer la frontière finlandaise; le froid a diminué beaucoup, nous avons la pleine lune, les conditions sont donc excellentes. — Mais où iront-elles? demandai-je; je ne connais personne en Finlande, je

ne puis les laisser ainsi aller dans l'inconnu? — Tout est prévu et préparé par moi, dit Pierre; elles iront à Terijoky d'abord, d'où notre organisation les amènera au sanatorium de Rauha qui est près de la cataracte d'Imatra. Là se trouve une femme charmante, Nadejda Alexandrovna Kharina, qui y est depuis plusieurs mois avec sa sœur. Le propriétaire du sanatorium est le docteur Gabrilovitch, médecin excellent, homme bon et aimable, ainsi que sa femme et sa fille. Une fois là, vous pouvez être tranquille pour vos fillettes. Votre lingère, mademoiselle Pétroff, les accompagnera et au risque d'effaroucher sa pudeur, j'ai fait préparer pour les jeunes princesses deux passeports au nom des demoiselles Pétroff, filles de la lingère. Songez, ajouta-t-il, que vous devez avoir à présent les mains libres afin de ne vous occuper que du grand-duc et de sa libération; toutes les forces de votre esprit, toute votre énergie doivent être actuellement dirigées dans ce sens. Une occasion pareille ne se représentera peut-être pas de sitôt; moi-même, je suis traqué par les bolchevistes et obligé de coucher chaque nuit dans un autre endroit. J'ai dû changer de nom et de passeport deux fois déjà. Regardez de quoi j'ai l'air dans la rue... » Et tirant de sa poche de grosses lunettes noires et une petite barbe qu'il accrocha en un clin d'œil il devint méconnaissable aussitôt. « Évidemment ce jeu est trop dangereux et un de ces jours je serai obligé de passer la frontière avec mon fidèle acolyte, le lieutenant de grenadiers à cheval Michel Wielandt[1] ; je vous en supplie, décidez-vous. »

J'appelai les petites et Marianne et, après quelques hésitations et quelques larmes bien naturelles, il fut décidé qu'à trois heures, Marianne mènerait ses petites sœurs et la lingère à la cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan d'abord, afin de demander à Dieu de bénir ce voyage, puis dans l'appartement de la rue X., où le capitaine devait venir les prendre. Les petites prirent chacune une valise qu'elles portèrent avec peine et je me séparai d'elles avec un gros chagrin, et une crainte terrible de cette aventure dangereuse. Je ne faisais que les suivre en pensée et ne respirai librement que quand,

1. Le lieutenant Michel Wielandt fut tué en août 1919, près de Yambourg, dans l'armée du général Youdénitch.

quatre jours après, le capitaine de Herschelman me rapporta un billet d'Irène, annonçant qu'elles étaient arrivées à bon port, que madame Kharina était un ange de bonté et faisant aussi la description détaillée de leur voyage.

Après des adieux touchants à sœur Marianne et après avoir reçu les trois faux passeports, elles s'entassèrent dans un tramway accompagnées de la lingère et de leur nouveau guide. Ce tramway les amena à la gare de Ochta d'où ils partirent vers les six heures et arrivèrent à dix heures du soir à une petite station nommée Waskélévo. Là, il fallut monter dans un wagon à bestiaux, où elles trouvèrent quelques paysannes finlandaises qui allaient chercher du lait afin de le revendre à Pétrograd le lendemain à des prix élevés. Ces femmes chantaient des chansons si tristes qu'Irène et Nathalie qui pensaient à leur père en prison, à leur frère, à leur mère manquant de tout, même de nourriture, se mirent à pleurer.

Après une demi-heure de voyage le train s'arrêta, et il fallut sauter d'assez haut dans la neige avec les valises. En suivant un sentier elles arrivèrent à une maisonnette, (une isba) où, après un dialogue à voix basse de leur guide avec un jeune garçon, on leur donna trois petits traîneaux. La nuit était superbe; une lune féerique éclairait de grands sapins qui ployaient sous le poids de la neige. Les traîneaux se suivaient à la file : dans le premier se trouvait une dame anglaise et un Suédois, dans le second Irène avec M. de Herschelman, et enfin Nathalie avec la lingère. Elles arrivèrent à trois heures de la nuit à une autre maisonnette isolée où le capitaine demanda des chevaux frais. L'homme de l'isba refusa, disant que la neige fondait, qu'il ne pouvait les conduire, mais qu'il n'y avait que 2 verstes [1] à faire à pied et s'offrit comme guide. Au lieu de 2 verstes les malheureuses enfants en firent 15! Les forces les abandonnaient peu à peu, la neige fondante se collait à leurs hautes bottes de feutre et à leurs vêtements. Le capitaine et le guide portaient leurs valises, mais malgré cela, chaque quart d'heure elles tombaient d'épuisement et buvaient la neige avec avidité. Elles priaient le capitaine de les laisser mourir là, n'ayant

1. Une verste est à peu près un kilomètre.

plus les forces pour avancer. Cependant l'idée que, si on les attrapait, cela ferait du tort à leur papa en prison les poussait en avant. Elles arrivèrent à un large ruisseau dont la glace craquait à cause du dégel. Comment faire pour le traverser sans tomber dedans? Le Suédois, féru de sports, se coucha et fit un pont de son corps raidi. Les femmes passèrent sur ce pont improvisé et après quelque temps de marche une petite lumière au loin leur fit espérer qu'elles étaient au bout de leur pénible voyage. Quand elles entrèrent dans cette première maison finlandaise, tristes et harassées de fatigue, elles s'endormirent sur un banc de bois. Un sommeil de deux heures leur rendit leurs forces. Elles remontèrent en traîneau et le soir seulement, après trente-deux heures de voyage, elles parvinrent à Terijoki, frontière finlandaise; arrivés là, le capitaine se rendit à la commandatur locale, où un aimable commissaire les laissa continuer leur voyage sur Wiborg et Rauha sans les mettre en quarantaine. A Rauha le confort du sanatorium, l'accueil du bon docteur et de sa famille, l'affectueuse sollicitude de madame Kharina achevèrent de les consoler et leur donnèrent le courage d'attendre avec patience la prochaine arrivée de leurs parents.

J'ai pu raconter cet extraordinaire voyage de mes filles grâce à un journal que l'une d'elles écrivit à cette époque; je n'ai presque rien changé au texte.

XXXVII

Quand, au rendez-vous suivant, j'annonçai au grand-duc que ses filles étaient en Finlande, il sursauta de surprise. Effrayé d'abord, il comprit que c'était la raison même et qu'il fallait ne s'occuper que d'une chose — sa libération à lui. Ma chère nièce Olga Golovine vint me prévenir que si je voulais voir une dame que je ne connaissais que de nom, il y aurait peut-être moyen par elle de racheter la liberté du grand-duc au prix d'un million de roubles, payables en Finlande. Accompagné du lieutenant Michel Wielandt que je présentai comme mon neveu, j'allai chez cette dame afin de traiter cette question délicate. Elle me fit connaître une autre per-

sonne, très liée avec Zinovieff. Ce dernier devait recevoir la part du lion de cette somme énorme.

Entre temps, je faisais tout au monde pour faire transférer le grand-duc dans l'hôpital privé du docteur Orschansky à la rue Pessochnaïa, près du Jardin Botanique. J'en parlai aux trois docteurs de l'hôpital pénitencier et j'allai voir le docteur de l'hôpital privé. Ce dernier me dit : « Je suis tout prêt à recevoir et à soigner le grand-duc, mais promettez-moi que vous ne le ferez pas évader. »

Malgré tout, et surtout malgré la faim, qui me tourmentait de plus en plus (nous ne mangions plus qu'une fois par jour à quatre heures), je tachais de conserver intactes mon énergie et ma lucidité, mais ma santé était de plus en plus éprouvée.

Armand de Saint-Sauveur venait chaque soir chez nous et mettait une note de gaieté dans cette atmosphère lugubre. Cependant la vie chez Marianne commençait à être trop chère pour moi. Je partageais leurs dépenses et mes dernières ressources fondaient à vue d'œil. Je me mis à la recherche d'une ou de deux chambres meublées et les trouvai à la Fontanka près du pont Anitchkoff, chez un marchand de pianos qui me céda deux très belles pièces pour un prix élevé.

Une amie charmante, Hélène Vassiliévna Ponomareff, demeurait dans la même maison, en dessous. Je m'arrangeai pour prendre les repas chez elle et elle me combla de sollicitudes, d'attentions et de bontés. C'est chez elle que, quelques mois avant, j'avais appris à connaître et à aimer Anatole Fédorovitch Koni, le célèbre juriste, sénateur, membre du Conseil de l'Empire, un des hommes les plus éminents, les plus intelligents et les plus éclairés de notre époque. Sa conversation était pétillante d'esprit, d'érudition et de verve. Il aimait la musique et la poésie, et c'est sa grande bienveillance pour le génie naissant de mon fils qui nous rapprocha. Déjà très âgé (il doit avoir soixante-seize ou soixante-dix-huit ans actuellement), perclus, tout courbé par la maladie et par l'âge, quand il entrait dans la pièce une lumière semblait l'éclairer. Hélène Vassiliévna Ponomareff ne s'était jamais mariée. « Ayant connu Anatole Fédorovitch Koni,

disait-elle, on ne peut ni aimer, ni épouser un autre. Il n'a pas voulu m'épouser, se trouvant trop vieux; et bien je ne me suis pas mariée et je ne regrette rien. » Elle aussi aimait mon fils et appréciait hautement son talent.

Deux années après la mort de Wladimir, parmi les lettres retrouvées sur son corps mutilé et empreintes pour toujours de la terrible odeur de la mine, je reçus une lettre de Koni adressée à mon fils à Ekaterinbourg; en voici la traduction textuelle :

Pétrograd, 7 mai 1918.

Cher et bien-aimé Wladimir Pavlovitch,

Je profite de cette possibilité de vous écrire, persuadé que ma lettre vous atteindra. J'apprends par Madame votre mère, dont je considère la connaissance non seulement comme un honneur pour moi, mais comme une acquisition morale précieuse, qu'on vous éloigne encore de nous. Mais « que votre cœur ne se trouble point ». Le sort vous mène par un chemin d'épines *per aspera ad astra.* Souvenez-vous des paroles de Heine : « La perle est une maladie de l'habitante de la coquille; la poésie, c'est la perle de l'âme ». Vous-même, plein de sérénité malgré vos malheurs, vous nous avez déjà donné tant de perles pures de couleur, de forme et de poids. Le sort vous envoie de nouvelles épreuves comme des coups de lourd marteau..., mais votre grand prédécesseur [1] a dit : Supportez ces coups avec courage, en y puisant l'expérience de la vie et les forces pour la supporter. Sachez que bien des cœurs ici battent pour vous avec sympathie. La situation de Pouchkine en Bessarabie, à la Ochta et dans le district de Porchevo n'était pas meilleure que la vôtre et souvenez-vous de ce qu'il y a créé...

Dieu aura pitié de notre malheureuse patrie et vous nous reviendrez plein de force et encore plus aimé de nous tous, si toutefois c'est possible.

Je vous embrasse

Votre dévoué de cœur

A. KONI

P.-S. — J'écris à la hâte chez Hélène Vassiliévna Ponomareff.

Dans ma douleur éternelle, je pense avec reconnaissance à l'auteur de cette lettre, resté en Russie. Mon cher enfant, quelques semaines avant sa mort, aura eu un moment de fierté et de joie. Il devait beaucoup tenir à cette lettre puis-

1. Pouchkine.

qu'il la portait sur son cœur avec une lettre touchante de tendresse de son père, deux lettres de ses petites sœurs et une lettre de moi que je ne puis relire sans pleurer...

Installée à la Fontahka, je continuai à porter à mon mari sa nourriture préparée par l'excellente cuisinière de mademoiselle Ponomareff et surveillée par elle-même. Mon cher prisonnier trouvait tout excellent; malheureusement pour moi, le trajet était encore plus long et je succombais littéralement de faiblesse.

Nous approchions de la Noël, du 25 décembre v. s.; je tâchais de ne plus songer aux beaux Noëls de jadis. J'allai la veille à la cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan, où malgré le bolchevisme impie, ou peut-être à cause de lui, le service était empreint d'une solennité imposante. Puis, j'allai voir ma pauvre mère que je voyais si peu, étant absorbée par mes courses à l'hôpital. Je restai quelque temps avec elle, et elle me dit tout à coup : « J'ai vu en rêve deux croix; quelles sont les croix que portait le grand-duc quand il était en uniforme? — Ma chère maman, il a toutes les croix de la terre; il est Grand'Croix en France, il a le Collier de l'Annonciade, il a la Croix de Saint-Georges et deux caisses de décorations, je ne sais de quoi tu veux parler. — Je te dis que j'ai vu deux croix, mais ce ne sont pas celles que tu nommes. » Cette conversation m'impressionna péniblement, sans que je puisse en dire la raison.

Le lendemain, jour de la Noël et jour de mon rendez-vous, j'arrive à l'hôpital. J'y remarque une agitation extrême, les visages sont angoissés. Le jeune directeur me dit en passant : « On vient de me destituer de mes fonctions; j'étais, paraît-il, trop indulgent et trop faible pour les détenus. On a nommé ici trois commissaires de la prison Dériabinsky; vous allez voir ce que c'est... » Je passai avec mon permis devant la sentinelle et entrai chez mon mari. Il était déjà au courant du changement et avait vu les trois commissaires. Une heure avant mon arrivée une scène étrange avait eu lieu : la porte de sa chambre s'ouvrit subitement et un des commissaires avec un gros cigare à la bouche entra et se mit à fixer le grand-duc. Mon mari, qui avait une mémoire prodigieuse qu'il tenait de son père l'empereur Alexandre II, reconnaît

aussitôt dans l'individu le matelot qui avait été attaché autrefois à la personne de l'Héritier comme aide du matelot Dérévenko. Tout rasé maintenant, habillé à la dernière mode, pommadé, les doigts chargés de bagues volées, il était certain de ne pas être reconnu, tandis qu'une curiosité malsaine le poussait à aller voir le grand-duc captif. « Bonjour, Gilenko [1], dit le grand-duc, tu vas bien? » De s'entendre tutoyer, de se voir reconnu, fait tressaillir le bandit. Il retire le cigare de la bouche, le cache derrière son dos et, en fixant toujours le grand-duc, marche à reculons et sans dire un seul mot disparaît de la chambre.

J'étais avec mon mari à peine depuis un quart d'heure qu'un homme de mauvaise mine, grand, mal rasé, avec des yeux qui louchaient et le visage couturé par la petite vérole, entra sans frapper, suivi de deux soldats. « Qui êtes-vous? que faites-vous ici? me demanda-t-il brutalement. — Je suis la femme de Paul Alexandrovitch et je suis venue le voir ayant un permis de la Commission extraordinaire. » Il prit mon papier, le regarda, et d'un ton brusque me dit. « Ce permis n'a plus de valeur; il est daté du 1er décembre. Or, il y a un nouvel ordre que tous les laisser-passer doivent être renouvelés tous les huit jours. Allez-vous-en d'ici. — Camarade, je vous en supplie, laissez-moi pour aujourd'hui. Je suis fatiguée, je suis malade, c'est Noël aujourd'hui. — Noël! Quelle blague, toutes les fêtes sont abolies, il n'existe que la fête du 7 novembre, jour de notre avènement au pouvoir et la fête du premier mai, celle du prolétariat. » N'en pouvant plus de tant de misère, je me mis à pleurer. « Allons, allons, je vous permets de rester vingt minutes, à condition qu'un garde rouge assiste à la conversation. » Il appelle un soldat joufflu, l'air idiot, qu'il place avec son fusil à côté de nous et sort. Dès que ses pas s'éloignent, l'expression idiote du soldat disparaît et il nous dit avec assez de bon sens : « Ils sont fous, ma parole! pourquoi dois-je écouter ce que vous avez à vous dire? A présent qu'il est loin, je vais vous laisser et vais rester à la porte, au dehors. »

Cinq minutes n'étaient pas écoulées que nous entendons des cris et des vociférations à la porte. Le bourreau était

1. C'était ce nom-là ou quelque chose d'approchant.

venu voir si ses ordres étaient respectés. Voyant la sentinelle postée dans le couloir, il le pousse brutalement dans la chambre : « Ah! vous vous permettez de me désobéir. Ah! les bourgeois veulent des tête-à-tête, et bien vous allez voir : sortez d'ici, camarade, me cria-t-il, et vous verrez si vous revenez chez votre chéri de si tôt... »

Je me jetai dans les bras de mon mari et nous nous embrassâmes longuement, douloureusement, pour la dernière fois.

C'était le 25 décembre 1918, jour de la Noël.

XXXVIII

Malgré le froid féroce ce jour-là, 27° centigrades au-dessous de zéro, je ne pouvais arrêter mes larmes qui gelaient immédiatement sur mes joues et me faisaient horriblement souffrir. Tout m'était égal à présent : le froid, la faim, la maladie, la misère, je supportais tout, pourvu que le but de ma vie, le salut du grand-duc, soit atteint. Depuis de longues années je m'étais habituée à ne vivre que pour lui et par lui. A présent, plus on le tourmentait, plus on lui infligeait d'humiliations et de souffrances, à lui qui n'avait jamais fait que du bien, et plus il me devenait cher et sacré...

Malgré toutes mes démarches il me fut impossible d'obtenir un nouveau permis. La Yacovlova, que je n'avais jamais vue, était destituée et un nommé Skorodoumoff fut nommé à la tête de la Tché-ka. Quelque répugnance que j'avais à aller chez Gorky qui devenait de plus en plus froid avec moi, je retournai le supplier d'accélérer la libération du grand-duc. Je suppose qu'il devait aussi toucher sa part du million que je consentais à leur abandonner pour l'élargissement de mon mari. Gorky me dit qu'il irait à Moscou vers le 10 ou 12 janvier v. s. afin d'intercéder auprès de Lénine pour les quatre grands-ducs. Les cousins de mon mari lui avaient remis des pétitions et il me conseilla d'en rédiger une et me demanda si je connaissais quelqu'un au soviet de Moscou. Je me souvins de Bonch-Brouévitch que j'avais vu deux ou trois fois, lors de la première arrestation à Smolny en novembre 1917. Il fut décidé que ma lettre serait adressée à ce dernier et je

l'écrivis, je puis le dire, avec toute mon âme tourmentée par tant d'angoisses et tant de douleur.

Tout en continuant à porter les paniers à l'île Golodaï, je retournai à la Gorochovaïa espérant qu'à force de supplications j'obtiendrais un laissez-passer. Un jour de décembre on me fit entrer dans une chambre au rez-de-chaussée donnant sur le jardin Alexandre. Un homme petit, noir, l'air féroce, était assis à la table à écrire. Son nom était Vassilieff. Quand je lui dis qui j'étais et pourquoi je venais, il me regarda, rageur : « Alors, vous vous imaginez, parce que vous êtes la femme d'un Romanoff, qu'on va faire une exception pour vous? Les rendez-vous sont supprimés, les autres femmes s'en privent bien, faites comme les autres. — Mais mon mari est très souffrant, il a besoin de mes soins... — S'il est souffrant, dit-il d'un ton féroce, il faut le fusiller. » Je ne pouvais l'écouter davantage. Je lui tournai le dos et sortis précipitamment, m'étonnant que la terre puisse porter des monstres pareils.

A l'hôpital la sévérité était devenue terrible. Quand je portais les provisions à mon mari j'essayais de l'apercevoir au moins par la fenêtre. Je maudissais ma myopie qui m'empêchait de le bien voir. Plusieurs fois les soldats me chassèrent de mon poste, me menaçant de leurs crosses. Néanmoins, une âme charitable, la femme de chambre de la prison, m'apportait quelquefois des billets du grand-duc. Ces billets écrits au crayon, c'est tout ce qui me reste de lui... Il y mettait toute sa tendresse, son espoir et aussi sa grande lassitude morale. Quelquefois, une infirmière, qui était une jeune fille du meilleur monde (que je ne puis nommer, ne sachant pas si elle s'est évadée de Russie), m'apportait aussi un petit mot tendre de lui.

Le nouvel an, le 1er janvier 1919, était venu remplacer la terrible année écoulée. Nous continuions, malgré tout, à avoir de l'espoir, sans données, sans raisons, par ce besoin instinctif de se cramponner à la moindre chose qui fait vivre. Je passais les soirées soit dans l'atmosphère tiède et douce de mademoiselle Ponomareff, où Koni nous tenait sous le charme de sa conversation, soit chez moi, avec Armand de Saint-Sauveur. Comme il n'y avait que 7° au-dessus de zéro dans ma

chambre, nous avions chacun nos pelisses sur le dos et Saint-Sauveur faisait dans la cheminée un bon feu auprès duquel nous étions assis. Nous parlions de la France, de tous ceux que nous y avions laissés. Nous étions à l'époque où le président Wilson, dans sa folie, avait proposé une entrevue avec les bolcheviks à l'île de Prinkipo. Nous qui savions ce qu'étaient les soviets, nous ne pouvions comprendre qu'une aberration pareille eût pu germer dans l'esprit d'un homme. On a fait bien pis, depuis, à Londres et à Gênes...

Mardi, le 15/28 janvier, vers midi, j'arrivai à l'hôpital avec mes paniers. Le grand-duc me renvoya ceux de la veille et m'écrivit un billet où il se plaignait d'avoir mal à la tête. Depuis quelques jours on lui avait retiré sa chambre et on l'avait placé avec un colonel K... qui avait pour mon mari toutes les attentions. Pendant que je lisais ce billet, je vis arriver une automobile et un soldat en descendre. Je n'y fis pas attention et repris le chemin de la ville. Plus tard, je sus que cette automobile était venue chercher mon bien-aimé grand-duc pour le mener à la Gorochovaïa et ensuite pour le faire mourir.

Le même jour, avant dîner, je reçus un mot de la jeune infirmière. « On vient de l'emmener à la Gorochovaïa avec son bagage. C'est peut-être pour le libérer. Avisez tout de suite. » Le soir après dîner, je courus chez Gorky. Il était à Moscou et on attendait son retour le jeudi matin, 17-30 janvier. Tout cela me parut d'un bon augure.

Le mercredi 16/29, bien que ce ne fût pas le jour des provisions, je me rendis à l'Ile Golodaï dans l'espoir de voir un des féroces commissaires et d'apprendre le sort de mon mari. L'un d'eux me reçut très mal : « Comment vous permettez-vous de venir ainsi en dehors des jours fixés? cria-t-il. Et puis vous pouvez ne plus revenir, votre mari n'est plus ici... » Je fis semblant de ne rien savoir. « Il n'est plus ici? Où est-il donc? — Je n'ai pas de comptes à vous rendre. Et puis, citoyenne Paley, si j'ai un conseil à vous donner, allez-vous-en d'ici, sinon... » Je vis que je n'obtiendrais rien cette fois. Je me disais que le grand-duc avait ses provisions avec lui, mais son mal de tête me tourmentait; je me disais que le lendemain jeudi je porterais la nourriture

à la Gorochovaïa, que Gorky arriverait à midi... Les rêves les plus beaux, les plus roses me berçaient. Je rêvais déjà de l'installer dans les deux grandes belles chambres que j'habitais.

C'est avec ces idées que le mercredi soir 16/29 janvier j'allai dîner avec mademoiselle Ponomareff et Koni. Le souvenir de cette soirée s'est gravé depuis douloureusement dans ma mémoire, comme s'il y avait été buriné par une lame aiguë. Mon vieil ami, Constantin Hartong, joua merveilleusement du piano, mais au lieu de me calmer, la musique m'énervait ce soir-là. Je remontai chez moi vers onze heures et m'enveloppant de ma pelisse, je m'endormis aussitôt. Tout à coup, à trois heures de la nuit, je me réveille en sursaut. J'entends distinctement une voix me dire : « Je suis tué » (en russe « *oubit* »). Haletante, je cherche les allumettes (l'électricité ne marchait plus). Mes mains tremblent tellement que je ne parviens pas à frotter les allumettes contre la boîte. Enfin une faible lueur jaillit. Personne. Tout est calme et tranquille autour de moi. « Mon Dieu, pensai-je, dans quel état sont mes nerfs, pour que j'entende des voix à présent. Il faut se recoucher et dormir. » A cinq heures, puis à sept heures du matin, j'entendis la même voix et le même mot *oubit* et, malgré cela, pas un instant je n'ai cru qu'il s'agissait de mon mari bien-aimé.

XXXIX

Après cette nuit de cauchemar et d'angoisse, le jeudi vers onze heures, j'allai avec mes paniers à la Gorochovaïa. Une longue file de gens étaient là, attendant avec leurs provisions pour les remettre aux prisonniers. Quand ce fut mon tour, le soldat qui recevait les vivres me dit : « Paul Alexandrovitch Romanoff n'est plus ici. Depuis ce matin on a apporté trois paniers pour les Romanoff, personne d'eux n'est ici. » Probablement, me dis-je, les cousins du grand-duc ont dû avoir été amenés ici, puisque ceux qui s'en occupent y ont apporté la nourriture; c'est sûrement la libération qui vient. Mais où sont-ils? Où dois-je aller avec mes paniers? Mon mari ne doit plus avoir beaucoup à manger

depuis avant-hier. Je me décidai à retourner à l'Ile Golodaï puisque c'était le jour de la réception des vivres. Un tramway bondé de monde allait dans cette direction. Je me cramponnai aux barreaux de la plate-forme. Une âme charitable me fit une toute petite place pour les paniers et au bout d'une heure j'arrivais pour la dernière fois de ma vie à cet hôpital de malheur. « Ah! vous voilà revenue, citoyenne Paley, ricana le commissaire de la veille. Et bien vous en avez du temps à perdre! Puisqu'on vous a dit et redit que Paul Romanoff n'est plus ici. Cherchez-le à la Gorochovaïa, ou ailleurs », ajouta-t-il d'un ton qui fit que mon cœur se serra.

Je retourne à la Gorochovaïa, j'insiste pour pénétrer de force à l'intérieur, espérant que l'homme blond qui m'avait protégé en août me viendrait en aide une fois de plus. La consigne est rigoureuse, impitoyable. Je décide de ne pas bouger du vestibule de la Tché-ka. Peut-être une figure connue passera-t-elle pour aller en haut et m'obtiendra-t-elle un permis de monter. J'attends vainement jusqu'à deux heures, de plus en plus tourmentée à l'idée que mon mari a faim. Enfin, à trois heures, je me décide à rentrer et dans la rue, à la porte de la Tché-ka, je rencontre Treulieb, le commissaire de la prison Schpalernaïa. « Ah! camarade Treulieb, quel bonheur! courez en haut, je vous en supplie, obtenez-moi un permis pour monter, il faut que je sache où se trouve mon mari. » Je le vois rougir, devenir cramoisi, puis pâlir. « Je ne puis rien pour vous, vraiment je ne puis rien... » balbutie-t-il, et sans ajouter un mot, il disparaît dans la porte. Que faire? je tentai un dernier moyen. A quelques pas de là, dans la même rue, demeurait notre coiffeur à toutes, Woldemar. Je me précipite chez lui et demande à parler par le téléphone. Après une heure d'attente et je ne sais plus combien de rappels, j'obtiens la Tché-ka. Une voix me répond : « J'écoute. — Je suis la citoyenne Paley; je vous demande où est mon mari Paul Alexandrovitch Romanoff? — Il n'est pas ici. — Où est-il? — Je ne sais pas, attendez un instant. » Puis, après un grand silence : « Votre mari n'est pas ici. Venez demain matin, un permis vous attendra à l'entrée. Vous saurez tout demain matin. » Et la voix coupa la conversation.

N'y tenant plus, je retournai à la maison et passai le reste de la journée à pleurer et à me lamenter sur le sort de mon mari. J'essayai de téléphoner à madame Gorky et ne pus l'obtenir. La bonne mademoiselle Ponomareff et Koni firent tout au monde pour me distraire, mais ce soir-là je ne pus prendre part à la conversation. J'avais l'impression d'un clou enfoncé dans la tête qui me faisait souffrir atrocement. Où est-il, où l'a-t-on emmené? Est-ce pour le sauver? L'idée d'un assassinat ne me venait pas, mais la crainte qu'il n'eût pas mangé ne me donnait pas de repos. Je ne fermais pas les yeux de la nuit.

Vers huit heures trente du matin, au moment où, sur un petit réchaud de fortune, je commençais à réchauffer un peu de café resté de la veille, Armand de Saint-Sauveur, très pâle, entra chez moi. « Bonjour, Armand, lui dis-je, quelle heure matinale. Est-ce parce que vous n'êtes pas venu hier soir? » Il ne répond pas à ma question. « Écoutez, dit-il, savez-vous où est le grand-duc? Je suis horriblement inquiet pour lui, horriblement inquiet, répéta-t-il. » Je sentis comme un bloc de glace s'appesantir sur mon corps. « Que savez-vous, parlez, je vous en supplie? — Je ne sais rien de précis. On a dû les emmener quelque part au loin, je suis si inquiet. Descendons, voulez-vous, chez l'ingénieur Frézé qui a le téléphone; il faut que vous parliez à madame Gorky. Commissaire du peuple pour les théâtres, elle doit savoir. » Nous descendons quatre à quatre au premier étage. Je m'excuse auprès de madame Frézé et saisis l'appareil. Au bout d'un instant madame Gorky est au téléphone : « Maria Fédorowna, dis-je, je suis dans une angoisse épouvantable, c'est à peine si je me tiens sur pied, je vous en conjure, dites-moi où est mon mari? Depuis mardi midi qu'on l'a emmené de l'hôpital, je ne puis le trouver et un ami arrive chez moi à l'instant et me dit qu'il a les plus grandes inquiétudes sur son sort! je vous supplie de me dire la vérité. — Mais votre mari ne court aucun risque, me répond-elle; ce matin à onze heures, donc, dans deux heures, Alexis Maximovitch [1] doit rentrer de Moscou avec leurs libérations signées à tous. — Mais on me dit qu'ils sont emmenés; les bruits les plus sinistres

1. Gorky.

courent sur leur sort. — Quelle idée, me dit-elle; le gouvernement des soviets ne punit jamais sans raison, il y a une justice à présent en Russie; je vous donne ma parole que votre mari n'est pas en danger. » Saint-Sauveur, qui s'était emparé du second récepteur, me dit : « Écoutez, madame Gorky doit savoir. Puisqu'elle vous affirme qu'il n'en est rien, je vais vous dire que j'ai lu dans le journal ce matin qu'on les a fusillés tous les quatre. » Je tombai sur une chaise, anéantie. Je ne doutai plus un instant que Saint-Sauveur eût dit la vérité. Madame Frézé envoya acheter le journal. Je restais là, hébétée, sans rien comprendre, sans pouvoir dire un mot. Je sentais la vie m'échapper... Tout le bonheur radieux d'autrefois passa devant mes yeux éblouis. Quand le journal arriva, après un long martyrologe de gens assassinés le 17/30 janvier, j'y lus ces lignes : « Fusillés... les ex-grands-ducs Paul Alexandrovitch, Dimitri Constantinovitch, Nicolas et Georges Michaïlovitch » et je ne me souviens plus de rien ce jour-là...

XL

Quand je repris le sentiment de la réalité, je me retrouvai dans ma chambre, entourée de ma sœur, de mes nièces, Marianne, de mademoiselle Ponomareff et du docteur Obnissky qui s'empressait autour de moi et donnait un médicament quelconque. Je sentais une douleur affreuse à la gorge, l'impression d'une boule qui m'empêchait de respirer. Je n'avais pas une larme, mes yeux étaient brûlants et secs. Marianne, les yeux rouges, me dit qu'elle avait été voir madame Gorky qui semblait très affectée du crime. Elle obtint pour ma fille un permis pour la Tché-ka. Marianne y était allée et avait supplié en vain qu'on lui rendit le corps de mon mari pour l'ensevelir chrétiennement. On lui avait opposé un refus absolu.

Je ne sais combien de temps, vingt-quatre heures je crois, je ne bougeai pas de ma chaise. Puis je me souviens que la porte s'ouvrit et que ma fille, accompagnée d'une artiste blonde des théâtres impériaux que je ne puis nommer puis-

qu'elle est restée à Pétrograd, entra dans ma chambre. Toutes les deux s'agenouillèrent devant moi en me baisant les mains. L'artiste me dit : « Je viens vous supplier à genoux de venir chez moi. J'ai su par un hasard providentiel que les bolcheviks voient en vous un témoin trop gênant de leurs crimes et veulent vous « supprimer », comme ils le disent. Pensez à vos enfants, à vos filles qui n'ont plus que vous au monde. Dès que j'ai été au courant des intentions bolchévistes j'ai été chez la comtesse Zarnékau et nous voici. Je vous en conjure, déménagez chez moi. L'idée ne leur viendra pas de chercher la princesse Paley chez une actrice », ajouta-t-elle avec un sourire triste. « Je vous cacherai si bien que personne au monde ne saura vous trouver. » Le docteur qui revenait en ce moment insista pour que je me rendisse à l'invitation de la jeune artiste. Marianne fit ma valise que le docteur porta. On m'enveloppa de mon manteau, on me mit un chapeau et on me mena à une courte distance de la maison. Je marchais comme un automate, sans rien comprendre, sans savoir où j'allais et où l'on me menait... Je crois que le docteur fit tout au monde pour me faire pleurer, pour faire couler mes larmes. C'était le samedi vers trois heures, je n'avais rien mangé depuis jeudi, et l'idée de desserrer les dents pour me nourrir me répugnait. Le docteur fit semblant de se fâcher; il me dit combien son cher grand-duc serait peiné, s'il voyait que je n'écoutais personne, pas même lui.

Quatre jours après mon arrivée chez mademoiselle X... Marianne fit célébrer une messe à la cathédrale de Notre-Dame-de-Kazan. Ma fille parla à l'évêque qui officiait. Elle dut le mettre au courant des événements tragiques, car après la messe, l'Evêque s'approcha de moi : « J'ai vu que vous avez prié avec ardeur, me dit-il. Soyez persuadée que Dieu voit votre douleur profonde et qu'un jour Il vous réunira à votre époux martyr. Vous êtes plus à plaindre que lui. Il ne souffre plus, il est heureux. Jésus a appliqué ses blessures à ses plaies qui ont été guéries aussitôt. » A ces mots un flot de larmes, les premières, me brûlèrent les yeux, on m'entoura, on m'emmena...

Malgré tous les soins, le docteur n'arrivait pas à me faire dormir. Marianne passa toutes les nuits dans un fauteuil à

me veiller; son dévouement filial me faisait souffrir encore plus. Je ne trouvais même pas un mot pour la remercier. Tout était mort en moi, je n'éprouvais que de l'étonnement d'être encore là, quand Lui, le bien-aimé, n'était plus.

Je passai huit jours chez l'artiste dans une retraite absolue. Sauf les miens, le docteur et Armand de Saint-Sauveur, je ne vis personne. Cependant un grand artiste du même théâtre que mademoiselle X. me vit, car il entra par mégarde dans la chambre. Il me dit des paroles touchantes et ajouta : « Monseigneur est là où sa place était indiquée : à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, le Campo Santo des Romanoff. »

Quoique ce ne fût que plus tard que je connus les détails du crime, par un docteur Maltzoff, incarcéré à l'hôpital avec le grand-duc et qui me les donna en Finlande, je vais de ma main qui tremble à ce souvenir les retracer ici.

Quand le mardi 15/28 janvier à midi arriva le soldat avec l'automobile pour chercher mon mari, les commissaires firent venir le docteur Maltzoff. Ils lui donnèrent l'ordre d'annoncer au « détenu Paul Romanoff » de se préparer à partir. Le docteur Maltzoff entra dans la cellule que le grand-duc partageait avec le colonel K... « Monseigneur, lui dit-il, veuillez faire vos bagages et vous habiller; vous allez partir d'ici. — Je suis donc libre enfin? demanda joyeusement le grand-duc. — J'ai ordre de vous préparer pour partir, on va vous mener à la Gorochovaïa. — C'est probablement pour vous libérer », dit le colonel. Le grand-duc hocha tristement la tête. « Non, dit-il, c'est la fin. Je sens que tout est fini. Je le pressentais depuis plusieurs jours déjà. Docteur, promettez-moi de dire à ma femme et à mes enfants que je les ai aimés passionnément. Dites aussi qu'avant de mourir je demande pardon à tous ceux que j'ai pu offenser dans la vie. Et à présent, aidez-moi à faire mes paquets et partons. »

Le mercredi soir à la Tché-ka, le grand-duc s'adressa à un Géorgien qu'on libérait, le priant de me téléphoner qu'on l'avait amené à la Gorochovaïa. Le Géorgien ne le fit pas, par peur peut-être, ou peut-être ne put-il obtenir la communication. Le docteur Maltzoff me dit ensuite qu'un vieux serviteur de la prison qui assista au meurtre lui jura sur la foi du serment de lui dire toute la vérité : le grand-duc Paul,

seul, fut amené à la Gorochovaïa où on le garda jusqu'à dix heures du soir mercredi. On lui dit qu'il allait partir, mais que tout son bagage devait rester là. On le mena en automobile à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul; les trois autres grands-ducs y furent amenés directement de la Schpalernaïa. On les enferma dans les noirs cachots du bastion Troubeszkoy. A trois heures de la nuit, deux soldats nommés Blagovidoff et Solovieff les firent sortir le torse nu et les amenèrent sur la place de la Monnaie dans l'enceinte de la forteresse, en face de la cathédrale. Ils virent une fosse commune profonde, immense, où treize corps gisaient déjà. Ces soldats les alignèrent près de la fosse et le crime abominable fut accompli. Quelques instants avant, le vieux serviteur entendit le grand-duc Paul prononcer à haute voix : « Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font... »

XLI

Il y avait six jours que j'étais chez l'artiste dont la bonté et les soins me confondaient. Elle avait auprès d'elle une amie qui restait des heures à ma porte dans le cas où je demanderais un verre d'eau ou un peu de thé. Cette amie, qui s'appelait Tamara, lavait la nuit mes mouchoirs de poche trempés de larmes, car, depuis le service à l'église, je ne cessais plus de pleurer. Le matin, du septième jour, le 26 janvier /8 février, Armand de Saint-Sauveur m'appelle au téléphone et me dit : « Ma chère amie, je viens de voir quelqu'un qu'il faut que vous receviez aujourd'hui à quatre heures. C'est absolument indispensable; vous savez que je ne dis jamais rien à la légère; faites un effort, recevez-le; il ira vous voir de ma part. »

A l'heure fixée, arrive un grand jeune homme en sweater de laine, en hautes bottes de feutre. Ses traits me parurent connus. Cependant le choc que j'avais subi m'avait enlevé la possibilité de retrouver son nom. « Pardon, lui dis-je, qui êtes-vous? — Je suis le comte Pavlik Schouvaloff; j'ai été garçon d'honneur de votre fille, la comtesse Zarnékau, lors de son mariage en octobre 1917 et j'ai été ensuite chez vous

à Tzarskoïe. Le comte de Saint-Sauveur vous supplie de m'écouter avec attention. J'arrive de Stockholm. Depuis quelques temps des bruits alarmants sur la sécurité des quatre grands-ducs y circulaient. Le baron Jalmar Linder [1], sachant que mes fonctions d'organisateur antibolcheviste m'obligent à circuler entre la Suède, la Finlande et Pétrograd et sachant aussi combien les bolchevistes sont cupides et avides d'argent, m'a confié 4 millions de couronnes suédoises afin que je rachète à ce prix la liberté des quatre grands-ducs. Hélas ! j'arrive trop tard. Je repars demain à cinq heures, vous n'avez plus rien à faire ici, vos filles sont en Finlande, Saint-Sauveur insiste pour que vous alliez les retrouver. » Mes pauvres petites! combien j'avais pensé à elles dans ma détresse, combien j'avais pensé à l'horreur de leur dire la vérité! J'éprouvais une soif de les revoir, de les serrer sur mon cœur, elles qui étaient ses filles à Lui... Je remerciai le jeune et sympathique comte Schouvaloff et il fut convenu qu'il viendrait me chercher le lendemain à six heures du soir. Nous décidâmes aussi d'avoir le lendemain à dix heures un service funèbre à la mémoire du grand-duc au couvent de Troïtza; Marianne le fit savoir à tous les amis présents.

Comme je partais à six heures du soir, j'allai avec ma nièce Golovine dire adieu à ma vieille mère. Cet adieu, qui fut le dernier, fut navrant. Maman désolée se cramponnait à moi, ne voulait pas me laisser partir. Moi-même je souffrais trop, la plaie de mon cœur saignait trop abondamment et je ne trouvais pas de mots de consolation à lui dire. Je mis ma tête sur son épaule comme je le faisais dans mon enfance et je baisais ses chères mains ridées en les arrosant de mes larmes. Enfin, il fallut se séparer. Je la vois encore, toute petite, toute courbée, mais les yeux noirs restés jeunes et brillants, prendre ma tête entre ses deux mains, puis me bénir d'un grand signe de croix...

Rentrée chez l'artiste, j'envoyai Marianne et ma nièce dans l'appartement de la Fontanka, où je n'avais plus la force d'entrer, prendre du linge et les photographies de mon mari et de mon fils, ainsi que les lettres que le grand-duc m'avait

1. Un Finlandais très russophile. Il mourut au printemps 1921.

écrites de l'hôpital. Le comte Schouvaloff m'avait demandé d'emporter le moins de bagages possibles. A cinq heures trente un *Te Deum* eut lieu dans le salon de l'artiste. Ma sœur et ses filles, Marianne et son mari, Saint-Sauveur, le comte Schouvaloff, le docteur Obnissky, l'artiste et son amie y assistaient. Mademoiselle Ponomareff tombée gravement malade ne put venir. Je pris congé de tout le monde. Malgré le froid, 27° au-dessous de zéro, Marianne sortit en robe, sans chapeau pour me voir partir. Nous nous assîmes, le comte Schoulavoff et moi, dans un traîneau avec ma valise sur les genoux et le cheval partit au trot. Le froid était terrible. Nous allâmes longtemps. En traversant la Néva, je tournai mes regards vers la forteresse qui se profilait lugubre et tragique. Tout mon bonheur y était enseveli! non recouvert du manteau d'hermine doublé de drap d'or, sans autre couronne que celle de martyr, le Bien-Aimé gisait là, dans une fosse commune avec des voleurs, avec des assassins. Ah! j'expiais lourdement le bonheur de jadis...

Vers les huit heures du soir, nous arrivâmes aux îles dont la « Pointe » était autrefois le but charmant des promenades printanières. Le fiacre s'arrêta non loin de la maison qui fut celle du Yacht-Club. Il fallut faire quelques mètres à pied. La neige était si haute que nos pieds s'y enfonçaient au-dessus des genoux, nos bottes de feutre étaient pleines de neige. Nous arrivâmes à une maisonnette; le jeune comte siffla d'une certaine manière et la porte s'ouvrit aussitôt. Nous entrâmes dans une cuisine surchauffée et sombre, et, après l'air froid et vif, je suffoquai. On me fit passer dans une chambre à côté et mon compagnon me présenta madame Andréévsky, la femme d'un officier d'artillerie qui allait rejoindre son mari en Finlande et qui devait faire le voyage avec nous. Au bout de quelques instants, un homme de mine farouche, un contrebandier, entra et remit au comte Schouvaloff deux brownings que ce dernier mit dans chacune des poches de son pardessus. Puis on nous installa, la dame et moi, dans un petit traîneau bas, sur du foin, avec ma valise à mes pieds. Nous tournions le dos au cheval. Le contrebandier qui conduisait le traîneau se mit dos à dos avec madame Andréévsky et moi je m'appuyai au dos du comte

Schouvaloff. Le cheval, le traîneau et nous tous étions recouverts de draps blancs, précaution que je ne compris que plus tard.

Quand nous descendîmes sur la glace du golfe de Finlande, il était à peu près neuf heures du soir. Le vent sifflait avec rage, le froid était descendu à 30° au-dessous de zéro. Des tourbillons de neige tournoyaient à donner le vertige. Notre guide s'en réjouissait comme d'une garantie de sécurité. Au bout de deux heures, vers onze heures du soir, je n'en pouvais plus! Malgré deux paires de bas de laine et les bottes de feutre, mes pieds étaient glacés et engourdis. Je priai d'arrêter et descendis du traîneau. J'essayai de faire quelques pas à pied et suivis le sillon tracé par le traîneau; j'avançais péniblement, la neige était inégale et je trébuchais à chaque pas. La neige et le vent me coupaient le visage malgré le châle d'Orenbourg qui me protégeait. Enfin, je repris ma place. Vers minuit nous aperçûmes les forts de Cronstadt que des réflecteurs éclairaient d'une lueur intense. Subitement, un flot de lumière nous aveugla. Le traîneau s'arrêta court et pendant quelques instants nous fûmes un immense bloc de glace, figé, éclairé, immobile. Puis la lumière tourna, nous rentrâmes dans l'ombre et je compris alors pourquoi on nous avait recouverts de draps blancs. Quand nous dépassâmes le fort nommé Totleben, Schouvaloff se signa et dit : « Tout danger est écarté à présent; savez-vous que les bolchevistes projettent exprès ces réflecteurs pour attraper des fuyards tels que nous et alors c'est la mort immédiate... »

Nous voyageâmes ainsi jusqu'à quatre heures du matin. Quand nous arrivâmes à la côte finlandaise, à Térijoky, la nuit était encore complète. Le cheval sentant la fin du voyage courait plus allégrement. Nous nous arrêtâmes auprès d'une maison; le comte Schouvaloff sonna et on nous ouvrit aussitôt. Il me présenta son camarade Loukine qui était officier de marine et un des chefs d'une vaste organisation antibolcheviste. Sa femme au visage sympathique et charmant vint vers nous. Elle connaissait madame Andréévsky mais se tournant vers moi timidement elle me demanda : « Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur... » Je me nommai. Elle leva les bras au ciel et s'écria : « Mon Dieu! je n'avais pas compris! Je me

demandais à qui sont ces yeux empreints d'une tristesse si profonde! Votre regard douloureux m'a frappée. Nous savions déjà l'horrible malheur qui est un deuil pour la Russie entière. » Elle m'entoura de ses soins, me donna du thé très chaud, me céda son lit. Je ne puis dire combien cette jeune femme me toucha. Je ne pus dormir, mais la tiédeur du lit chaud m'était douce. Je m'en voulais de trouver de la douceur à une sensation physique. Cette impression m'est restée pour toujours : quand je respire le parfum d'une fleur, quand je sens un rayon de soleil qui me réchauffe, quand je mange un fruit savoureux, je me dis que je n'en ai pas le droit après tant de malheurs.

Le lendemain, c'était un dimanche. Les nombreux Russes qui se trouvaient à Térijoky, ayant appris mon arrivée, firent dire des prières de mort (Panihida) à la mémoire des quatre grands-ducs. Je m'y rendis avec madame Loukine et son mari et je sentis la sympathie et la pitié des assistants aller vers moi dans un élan spontané. La commandantur finlandaise fut pour moi aussi charitable que pour mes filles. Au lieu de subir une quarantaine de quinze jours, je partis le jour même pour Wiborg où j'arrivais à l'hôtel Andréa à neuf heures du soir.

Le bon Michel Wielandt, qui était en Finlande depuis cinq semaines avec Pierre Dournovo, me reçut et fit taire la musique tandis que je traversais le hall pour me rendre à ma chambre. Pierre Dournovo était parti pour Helsingfors et devait rentrer le lendemain. Je fermai ma porte et ne reçus que M. Alexandre Trepoff, ancien ministre et président du Conseil, que le grand-duc avait tenu en haute estime, et sa femme. Tous les deux prirent une part très vive à ma douleur. Je vis aussi le capitaine de Herschelman qui avait accompagné les petites en Finlande et qui me dit : « Nous avons tous juré de venger la mort du grand-duc. — Ah! mon cher ami, dis-je, à quoi me sert votre vengeance? Croyez-vous qu'elle puisse adoucir un instant mon terrible chagrin? »

Le lendemain, nouveau service à l'église à la mémoire des grands-ducs; l'archevêque de Finlande officiait. Une foule s'y pressait. Il m'était excessivement pénible de voir tant

de monde, malgré la sympathie qu'on me témoignait. J'avais soif de solitude, j'avais hâte de retrouver les enfants.

Pierre Dournovo, arrivé de Helsingfors, vint chez moi aussitôt. Il s'arrachait littéralement les cheveux de désespoir et de rage, car il avait voué au grand-duc une vénération et un dévouement qui rendaient son chagrin plus profond.

Je pris le train de Wiborg à Imatra à quatre heures du soir, accompagnée de Michel Wielandt. Pierre Dournovo avait prévenu madame Kharina de préparer peu à peu les enfants à ma visite. Elle commença de très loin, elle leur dit que le bruit courait que leur papa était souffrant, que maman viendrait peut-être les voir... « Oh! s'écrièrent les petites, si papa a la moindre des choses, il ne faut pas compter sur une visite de maman, elle ne le quittera jamais s'il est souffrant... » Madame Kharina abandonna le projet de les prévenir autrement. Elle se dit qu'elles laisserait les choses aller à la grâce de Dieu. Leur mère, se disait-elle, saura mieux que moi par sa tendresse panser l'horrible blessure dont vont souffrir ces jeunes cœurs si peu aguerris contre de telles souffrances!

XLII

Arrivés à Imatra à six heures trente du soir, nous trouvâmes à la gare madame Kharina. Je ne l'avais vue qu'une fois en juillet 1917 chez mademoiselle Ponomareff à une conférence de Koni. Belle personne, intelligente, sympathique, instruite, elle avait su rapidement gagner les cœurs de mes filles. Elle m'embrassa comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Nous montâmes en traîneau tandis que le jeune Wielandt nous suivait avec ma valise. Pendant le trajet d'une heure, elle ne me parla que des fillettes. Je voyais son effort pour me distraire et je n'avais qu'une idée : comment leur avouer l'horrible vérité! J'étais tellement absorbée par cette pensée angoissante que je ne remarquai pas la belle cataracte d'Imatra que les touristes viennent admirer de tous les coins de la terre!

Arrivés au sanatorium de Rauha, le docteur Gabrilovitch me reçut et me dit que mes filles n'étaient pas prévenues

de mon arrivée : « Je serai là, me dit-il, si le choc est trop violent, j'ai avec moi tout ce qu'il faut comme médicaments, valériane, éther, etc. » Je traversai un long couloir accompagnée du docteur et de madame Kharina, puis nous montâmes au premier et nous nous arrêtâmes près d'une porte. « C'est ici », me dit le docteur à voix basse. J'entendais le battement accéléré de mon cœur, j'enlevai mon chapeau avec le long voile de crêpe pour ne pas les effrayer, et j'ouvris doucement la porte. Dans la deuxième chambre, j'aperçus mes deux chères petites auxquelles j'allais porter tout à l'heure un coup si affreux. J'aurais donné ma vie pour le leur épargner. Au bruit que je fis, elles levèrent leurs têtes et se précipitèrent à mon cou avec des cris de joie : « Maman, maman chérie ». Puis au bout d'une seconde Irène demanda : « Et papa, où est papa, pourquoi n'est-il pas là?... » Tremblant de tout mon corps et m'appuyant contre le chambranle de la porte, je répondis : « Papa est malade, très malade. » Nathalie fondit en larmes. Irène, livide, les lèvres blanches, les yeux comme deux charbons ardents, s'écria : « Papa est mort... » « Papa est mort », répétai-je tout bas, pendant que toutes les deux s'abattaient dans mes bras.

Je passai avec les pauvres enfants quinze jours terribles. Je n'eus pas le courage de leur dire que leur père si bon, si généreux, si loyal, si noble de cœur, avait péri assassiné par des êtres infâmes. Je leur assurai qu'il était mort de maladie, sans agonie, sans souffrance.

Chaque jour le docteur Gabrilovitch constatait que ma maladie empirait. Il insista de toute son autorité pour m'emmener à Wiborg chez le professeur Granberg, qui avait construit moitié à ses frais, moitié aux frais de l'État, un établissement médical immense, une ville dans la ville. Il y avait la maison des opérations, celle des convalescents, la maison des fous, la pouponnière des enfants, etc. Le professeur Granberg me garda durant trois semaines, m'entoura des soins les plus éclairés et des attentions les plus touchantes. Ma santé s'améliorait peu à peu et le souvenir de Wladimir et des petites recommençait à remplir mon cœur. Je me disais que mon cher mari n'étant plus, j'allais essayer de vivre pour les trois enfants. Avec un fils comme

Wladimir, la vie pouvait encore être supportable. Malgré quelques bruits sinistres qui avaient couru sur le sort des prisonniers d'Alapaévsk je continuais à espérer d'autant plus que d'autres bruits étaient venus démentir les premiers. Une lettre de Stockholm de mon fils Alexandre où il exprimait ses craintes au sujet de Wladimir nous troubla profondément. Comment croire, cependant, qu'après un malheur affreux comme le nôtre, un nouveau malheur aussi affreux que le premier allait s'abattre sur nous? Après ma rentrée à Rauha le 25 mars 1919, jour de l'Annonciation, je reçus une lettre de la grande-duchesse Constantin, dont les trois fils, les princes Jean, Constantin et Igor, avaient péri à Alapaévsk, une lettre dont le courage, la bonté et la tendresse ne parvenaient pas à atténuer le coup terrible qu'elle me portait. Elle m'envoyait une copie de la lettre du général Knox qui vint à Alapaévsk avec les troupes anglaises et tchécoslovaques et qui écrivit à quelqu'un de l'entourage du roi d'Angleterre ce qui suit :

Les prisonniers furent amenés de Viatka à Ekaterinbourg. Ils pouvaient s'évader facilement de Viatka parce qu'ils y jouissaient d'une certaine liberté, mais ils se considéraient liés par une parole donnée. De Ekaterinbourg, on les emmena à Alapaévsk qui était le centre du bolchevisme. Ils arrivèrent à l'école tard dans la nuit. La maison était sale et sans lits. Ils dormirent sur des bancs et le lendemain on apporta des lits malpropres de l'hôpital de l'endroit. Les princes nettoyèrent tout eux-mêmes et grattèrent le plancher. Dans la nuit du 4/17 au 5/18 juillet, on les fit dîner à six heures en les prévenant qu'ils allaient être emmenés dans une direction inconnue et on leur ordonna de laisser à l'école tous leurs bagages. On les fit monter dans des troïkas et on les mena à 12 kilomètres de l'endroit dans une forêt. Ils savaient à présent le sort qui les attendait et chantaient des hymnes, tandis qu'on les dirigeait vers les puits de charbon. La grande-duchesse Élisabeth Fédéorovna y fut précipitée la première, vivante. Le grand-duc Serge Michaïlovitch essaya de lutter et fut tué d'une balle dans la tête. Tous les autres y furent jetés vivants et après chaque victime des pierres et des bûches furent lancées. Puis on

y jeta une grande quantité de dynamite qui ne fit pas explosion ce qui permit de retrouver les corps. J'ai vu les photographies des cadavres et je crains qu'aucun doute ne soit possible. Les fenêtres de l'école furent cassées pour faire croire à une tentative de fuite. Je suis content d'ajouter que quand les troupes du gouvernement arrivèrent, elles fusillèrent quatre-vingts de ces mécréants.

. . . . . .

Jusqu'à la lecture de cette lettre j'avais encore de l'espoir. Tout s'effondra soudain. Je sentis la croix divine s'abattre sur mes épaules de tout son poids et je compris qu'il ne me restait plus que le Devoir. Le devoir de vivre pour mes deux filles jusqu'au jour où elles n'auraient plus besoin de moi..., — le devoir de vivre pour faire connaître au monde la beauté des âmes du grand-duc Paul et de mon fils, — le devoir de révéler à l'humanité égarée ou insouciante la hideur du péril bolcheviste. La moitié de ma tâche est remplie. Puisse Dieu avoir pitié de moi et ne pas trop prolonger mon tourment sur la terre. Que le Seigneur permette à mon âme torturée d'abandonner l'enveloppe humaine qui l'oppresse et qu'Il la laisse s'envoler vers Ceux qu'elle aura tant aimés ici bas...

PRINCESSE PALEY

AMORET

PREMIÈRE PARTIE

Entre le Strand et Covent-garden, à l'abri des murs de Burleigh house, s'élevait au temps de la reine Élisabeth un pâté de maisons en forme de galère.

La Maison du Pénitent gris en formait la proue. C'était une vieille construction, dont le toit démesuré s'enfonçait comme un bonnet sur la tête d'un marinier par un jour de vent et projetait sur toute la bicoque une ombre d'éteignoir. Dans ce toit biscornu s'ouvrait une lucarne ronde, semblable à l'œil glauque d'un monstrueux poisson. Une rangée de solives mordant à même la maçonnerie grossière retenait de ses dents de bois espacées l'unique étage au mur lézardé, boursouflé comme un ventre obèse. En retrait sous cet étage le rez-de-chaussée s'accroupissait dans la pénombre.

On apercevait au-dessus de la porte, sous l'auvent, la petite effigie couleur de cendre qui avait donné son nom à cette demeure délabrée. Après la mort de la reine Marie, quand la populace détruisait les images religieuses, car il est écrit : « Tu ne feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance des choses qui sont ici-bas sur la terre », une troupe d'iconoclastes s'attaqua au moine gris. Mais, la niche dans laquelle il était taillé se trouvant encastrée dans le mur, il aurait fallu démolir la maison pour s'emparer du Pénitent, et on dut renoncer à l'entreprise. Dans leur rage les zélés réformateurs couvrirent le moinillon d'immondices et de brocards. De la

foule un homme grimpa, atteignit la statuette, lui coupa le nez, les oreilles et les mains, lui attacha autour de la tête des oreilles d'âne. Soudain il fut pris de vertige, sa main battit vainement l'air en quête d'un appui, il tomba à la renverse et on le releva avec une jambe brisée. Les papistes, voyant le doigt de Dieu dans cet accident, ne manquèrent pas de tourner en ridicule les novateurs tenus en échec par un petit pénitent de bois barbouillé de gris. Le peuple superstitieux, frappé de la résistance de l'image et du châtiment de son profanateur, considéra l'idole mutilée avec une sorte de crainte et, plusieurs années après, on raconta qu'une femme d'Islington, affligée d'une tumeur au sein, avait recouvré la santé d'une façon merveilleuse pour être venue pieusement, la nuit de ce jour fameux, nettoyer la statue souillée à l'aide d'un linge humide.

Amoret avait entendu narrer tout cela par tante Bridget [1], sa logeuse, dès le premier jour de son installation à la Maison du Pénitent gris, et, quand elle sortait, elle ne manquait jamais de sourire avec sympathie au petit bonhomme miraculeux à la face camarde. Mais ce jour-là, comme le brouillard allait en s'épaississant depuis midi, elle scruta un instant l'atmosphère, se baissa pour assurer sur son pied la bride de cuir de son soulier espagnol et oublia le Pénitent gris.

L'ampleur de ses jupes rassemblée dans ses mains et le visage protégé par un masque de velours noir, elle s'en fut sur ses hauts patins de bois, attentive à éviter le contact du ruisseau dont les eaux infectes s'écoulaient au milieu de la rue. Une fange jaunâtre, épaisse et gluante, mordue d'empreintes de pas, parsemée de flaques d'eau nauséabondes d'où émergeaient çà et là des bosses de terre humide et des cailloux anguleux, couvrait le sol tel un tapis sordide. Dans le ciel le soleil apparaissait comme un gros disque de lumière pâle.

— Salut à toi, Soleil! — fit Amoret encline aux imaginations folles. — Je suis la reine Mab! Par jeu, ayant soufflé sur Westminster et sur la cité de Londres, je les ai noyées dans la buée de mon haleine pour faire perdre son chemin au promeneur désorienté et rire de son embarras! Des voleurs lui coupent sa bourse, il bondit à leurs trousses, mais en vain!

1. On appelait « tante » les entremetteuses.

La brume complice les dérobe à sa poursuite!... Dans le dédale des rues les citadins égarés se heurtent, s'accusent mutuellement de maladresse, s'injurient et se battent... Un insolent accoste dame Prude qui se rend au prêche, la caresse au passage et lui prend deux baisers! Elle se débat, crie : « Au viol! » appelle son mari et sa servante... Alors, la brume paillarde se referme sur l'impudent, étouffe le bruit de ses pas, l'éclat de son rire!...

Elle se surprit à manifester tout haut sa gaieté :

— Par ma pudeur! — continua-t-elle, — voilà des rêveries bien triviales! Je suis plutôt Sémiramis! De riches tapis couvrent la route suivie par mon char. Devant moi marchent des éléphants caparaçonnés de joyaux et de franges de soie, des tigres aux muselières d'or, des nègres vêtus d'écarlate, de cramoisi, de vermillon et des soldats coiffés de casques d'argent. Mille femmes aux robes de toile d'or, aux manteaux tissés de perles et ornés de fourrures, balancent des cassolettes ou alimentent le long du chemin de lourds brûle-parfums de bronze. Mon cortège s'avance au son des harpes et les tourbillons de vapeur embaumée montent vers mon visage. Pour moi se consument tous les parfums de la mer salée, de la plaine fertile, des jardins en fleurs, de la forêt inaccessible, du désert stérile. Les ailes palpitantes d'innombrables colombes éparpillent dans l'air léger ces fumées odorantes : le ciel s'obscurcit, la terre s'estompe, tout disparaît et je demeure seule, noyée dans le nuage enivrant...

Les marteaux de la forge éveillaient les échos d'une rue déserte. Amoret s'arrêta un instant, éblouie, devant cette bouche d'enfer qui vomissait des gerbes de flammes. Au milieu d'une poussière de feu des hommes noirs au torse nu, aux bras musclés armés de marteaux, s'agitaient, diaboliques. Elle respira longuement et continua son chemin.

Quand elle arriva au Strand un groupe d'hommes à cheval la dépassa. Cavaliers et bêtes cabrées formaient un seul être bizarre soufflant la fumée par les naseaux. Leurs silhouettes fantastiques aux manteaux flottants se découpaient sur le ciel pâle. On eût dit une chevauchée de Centaures ou une de ces chasses infernales comme il en passait parfois dans le ciel de son village par les nuits de tempête; au milieu des rafales

et du craquement des branches on entendait résonner les airs de chasse, hennir les chevaux et aboyer les chiens. Alors l'aïeule tremblante aspergeait les murs d'eau bénite et suppliait la Sainte Vierge d'éloigner de sa demeure la chasse satanique de la fée Morgane. Amoret descendit les marches d'accès à la Tamise, et, devant l'eau clapotante, elle prêta l'oreille aux rumeurs qui glissaient sur le fleuve. Parmi le battement régulier des rames et le tintement des chaînes, les mariniers s'interpellaient dans le lointain :

— *Westward ho!... Eastward ho!...*

Amoret penchée sur l'eau retint son manteau d'un geste théâtral et gracieux pour jouer à l'amoureuse Vénitienne épiant sur la lagune la venue de la gondole destinée à la conduire au rendez-vous. Une barque démarra, se dirigea de son côté en rasant le bord. Avec sa longue barbe humide le marinier ressemblait à un dieu fluvial remonté du fond de l'eau où il résidait dans des grottes profondes.

— Oho, marinier! — appela-t-elle, — prends-moi dans ta barque! Je suis comédienne et je joue tout à l'heure au théâtre de la Rose! Fais diligence, ami, car je suis en retard.

Mais du bateau une voix de femme s'éleva, impérative :

— Conduis-nous où tu sais, homme, et laisse cette fille passer son chemin! Nous n'avons pas coutume de frayer avec les gens de sac et de corde!

— Va! — fit une deuxième voix, — elle ira faire le tour par le pont de Londres, et si elle arrive en retard pour ses mômeries, le malheur ne sera pas bien grand!

Muette de fureur la jeune fille écoutait les deux bourgeoises assises dans le fond de l'embarcation. Elles portaient des robes sombres et leurs coiffes blanches s'agitaient comme des ailes.

— Guenons! — leur cria-t-elle en voyant s'éloigner la barque, — guenons que vous êtes! Vous vous embarquez sans vos maris pour ne pas courir le risque de leur voir se briser les cornes en passant sous les ponts! Vous...

Un rire gouailleur l'interrompit :

— Allons, allons, la belle, calmez-vous! Je vais vous faire passer, moi, de l'autre côté! Je suis un ami du beau sexe et des comédiens!

— Merci, l'ami, — répondit-elle. — Viens me demander un jour au théâtre de la Rose, je te ferai entrer gratis.

Elle monta dans l'esquif et, sans plus répondre aux saillies du nautonier, elle s'abîma dans la contemplation du brouillard. Elle aurait voulu se fondre dans l'atmosphère pour devenir, elle aussi, une vapeur grise impalpable, sans forme, sans pensée, sans vie. Son imagination avait perdu brusquement la faculté de créer de brillantes images, le brouillard entrait dans sa tête, elle se sentait vaincue par la grisaille. L'existence lui apparut sous un jour défavorable à cause des paroles méprisantes de ces inconnues. Elle douta de l'amour d'Eastangle, de sa vocation de comédienne, elle s'exagéra la malveillance de ses camarades, l'inconstance du public capricieux.

Un pâle rayon de soleil traversa la brume, colora l'onde trouble de traînées couleur d'ocre, y dessina des reflets laiteux ou d'un rose lavé. La comédienne distraite regardait se jouer la lumière dans l'eau fauve. Au temps de leur passion éphémère Nut lui avait dit un jour devant le même spectacle :

— Il semble qu'on voie le fleuve à travers une opale...

L'eau miroitait encore devant ses yeux quand elle pénétra dans la loge commune à tous les comédiens du théâtre de la Rose. Des hardes s'y entassaient dans deux vastes armoires aux portes ouvertes, montrant parfois l'éclat d'une étoffe pailletée ou la chaleur d'un vêtement de velours. D'autres, moins précieuses, pendaient à une corde tendue d'un mur à l'autre. Une perruque blonde s'ébouriffait au courant d'air. Des colliers, des gants, des cosmétiques, des bouts de rubans traînaient sur une table graissée par l'huile du quinquet et coloriée par les fards. Au fond de la pièce une porte entrebâillée laissait apercevoir dans un réduit un dragon à la gueule énorme badigeonnée de vermillon. Hippolyte disparaissait dans cette gueule béante à la fin de *La funeste Passion de la reine Phèdre*. Riant, pestant, chantant, les acteurs s'habillaient dans le plus grand désordre. Nut, l'auteur de *La Mort de Méléagre*, dont la représentation se préparait, dirigeait le théâtre de la Rose, et l'approvisionnait en tragédies dans lesquelles il remplissait le principal rôle. Pour le moment, cessant de donner des ordres et des conseils, il s'amusait, les bras nus, à jongler avec trois pommes rouges. Le visage animé,

le menton haut, les lèvres entr'ouvertes, il suivait avec un éclair de plaisir dans les yeux l'évolution des fruits écarlates. Son nez busqué, le rictus souriant de sa face enluminée, la coupe de sa barbe rousse et frisée lui donnaient le masque d'un satyre.

Le « Roi de Calydon » à cheval sur une chaise chantait à pleine voix une chanson de matelots à la gloire des filles de Douvres et s'employait à réparer à l'aide d'une ficelle l'indigence de la couronne qu'il allait ceindre. Près de lui, le torse nu, une sorte d'énorme Silène au front dénudé par la calvitie, à l'œil humide de tendresse, riait à son gobelet de vin de Malvoisie. Il étalait une chair porcine, rose et grasse, roulée en bourrelets, trouée de fossettes profondes, et duveteuse comme une peau d'abricot. Sur la scène il figurait les maris trompés, les valets ivrognes, les vieux seigneurs paillards, les marchands bernés, les capitaines fanfarons, bavards et gourmands qui égaient la veillée dans les auberges par le récit complaisant de leurs hauts faits d'armes et de leurs prouesses auprès des belles. Sa verve débridée improvisait parfois au cours du spectacle des saillies dont il émaillait pittoresquement la pièce à la très grande joie du parterre. Dans un coin retiré de la salle une belle jeune femme en perruque de chanvre, assise devant un petit miroir, maquillait avec soin son visage délicat. A l'entrée d'Amoret elle souleva ses paupières attentives, meurtries d'une pommade violacée. Ses yeux apparurent vairons, l'un gris comme un ciel d'orage, l'autre du bleu d'un lac reflétant un ciel d'été. Leur éclat devint plus intense quand la nouvelle venue s'approcha. La femme à la perruque de chanvre lui saisit la main et la baisa à la dérobée :

— Prends pitié de moi, ma béatitude! — supplia-t-elle; — j'ai jeté l'ancre de mon amour dans le sable mouvant de ta fantaisie et je me sens maintenant comme un navire à la dérive...

Mais l'autre, impatiente, se dégagea sans vouloir en écouter davantage :

— Laisse-moi, Booley, — dit-elle; — tes joues deviennent râpeuses comme la langue d'un chat! Par ma pudeur, Nut va bientôt songer à t'exhiber dans les rôles de guerriers si ton poil persévère à pousser aussi dru!

La plaisanterie était cruelle, car Booley, à cause de la finesse de ses traits, de sa petite taille et de sa complexion délicate, ne pouvait prétendre à représenter que les femmes ou les pages. Il courait sur ses dix-huit ans et son air d'équivoque candeur l'avait fait baptiser *Maidenhead* [1] par ses camarades. Il poursuivait Amoret de ses assiduités, mais cet éphèbe au masque de vierge vicieuse qui crachait parfois le sang au sortir de la scène causait à la jeune femme une répugnance irraisonnée et, sans lui prêter plus d'attention, elle commença à s'habiller.

Les deux garçons de scène surnommés Tip et Toe allaient et venaient à travers la salle, transportant des oripeaux et des accessoires. Au cours des représentations tragiques, la principale occupation de ces deux escogriffes efflanqués, toujours poussiéreux, mal peignés et nonchalants, consistait à débarrasser la scène des cadavres encombrants, et c'était plaisir que de les voir relever avec précautions et emporter les rois, les princesses, les traîtres et les guerriers.

Près de la fenêtre on jouait aux dés, on buvait. Un comédien se fouilla, fit sonner quelques pièces de bronze.

— Toe, corne du Diable! va vite me chercher chez la mère Jenny un pot de sa petite bière!

Un autre cria :

— Tip, où as-tu fourré ma perruque?

On riait, on jurait :

— Bien joué, mon compère! — Mort de Dieu! — Barbe de Dieu! — Sang de Dieu!

— Bel amoureux des onze mille vierges, prête-moi ton petit pot de fard et je te laisserai chausser mes bottes espagnoles à la prochaine représentation de *La Bataille d'Alcazar*!

— Marry [2]! que vois-je, mon camarade? Un comédien à part entière plongeant un doigt avide dans le modeste pot de rouge d'un demi-part!

— ...Je te préviens, Amoret, que je ne veux pas imiter le ver de terre pendant plus de cinq minutes! Quand je me tords sous l'action du poison, tu prolonges ridiculement ton jeu de scène!

— Tu veux bien, tout de même, m'autoriser à jouer mon rôle?

1. Tête de jeune fille.
2. Exclamation dérivée du nom de la Vierge Marie.

— Joue-le, mais n'y ajoute pas!

— Je l'exprime comme je le sens!

— Oui, tu te sens surtout le désir d'attirer sur toi l'attention du public, même quand tu représentes un personnage de dixième ordre!

— Ne me donne pas tes qualités, camarade! Tu es plus vain, plus altéré d'encens que dix jolies femmes!

— Marry! Regardez, les amis : voici le bâtard de Calydon sur le point de se battre avec Atalante!

— Toe, va demander à Déjanire la tunique de Nessus, nous l'en revêtirons pour le calmer!

— Tip, amène ici le bouffon, lui seul est capable d'apaiser Amoret sous ses baisers!

Accoutumée à ces plaisanteries, elle haussa dédaigneusement les épaules et s'absorba dans l'élaboration de sa toilette.

Déjà le spectacle commençait. Plusieurs comédiens passèrent sur la scène et le calme se rétablit. Amoret écarta une tapisserie, découvrit le théâtre et s'avança vers Méléagre qui monologuait, face au public. Elle portait un corsage « isabelle » en soie brochée, baleiné de fer, finissant en pointe et boutonné sur le devant par de petites boules argentées. Des larges fentes de ses manches tailladées sortaient des bouillons de satin « couleur de canard ». Sa robe de bombazin, gonflée aux hanches par le vertugadin et relevée sur le côté, découvrait une seconde jupe blanche garnie de trois galons d'argent. La même dentelle étroite ornait ses poignets, agrémentait sa fraise fastueusement déployée. Dégageant les tempes, ses cheveux encadraient son visage de leurs rouleaux soigneusement peignés et soutenaient une petite toque de velours noir ornée d'une plume légère. Après quelques brèves répliques données à Méléagre la jeune femme devait s'écarter avec lui pour aller rejoindre au fond Hercule et Déjanire et céder la place au Silène et au bouffon. Elle tourna alors les yeux vers la salle et contempla le tableau familier.

Les spectateurs piétinaient le sol bourbeux ou s'entassaient dans les galeries exposées aux caprices d'un ciel morose. Étudiants, valets, marchands, soldats, artisans, se coudoyaient. Quelques bourgeoises avec leurs maris, des filles de petite

condition et des cockatrices [1] composaient l'élément féminin du public. Des officiers, tête bandée, bras en écharpe, emplâtre sur l'œil, le teint hâlé et la mine arrogante, se carraient à côté des citadins et, même dans ce lieu paisible, semblaient faire de leurs corps le rempart de l'Angleterre. Ils se déridaient pour rire aux femmes en caressant avec complaisance une barbe avantageuse. Soudain un mouvement insolite agita la salle. On se retournait, on s'écartait, sacrant, jurant :

— Barbe de Dieu!

— Paupière de Dieu!

— Que le Diable les emporte!

— Que la peste les étouffe!

C'étaient les souhaits de bienvenue du peuple à l'entrée des seigneurs. Vêtu d'un pourpoint de velours migraine garni de boutons d'émeraude, agrémenté de riches broderies, orné d'aiguillettes et serré à la taille par une ceinture de soie à longues franges, chaussé de souliers de cuir blanc, avec des chausses de soie bleu pâle, des hauts-de-chausses de velours couleur de « diable dans le buisson », une écharpe de toile d'argent jetée par-dessus l'épaule, la main sur le pommeau de son épée et faisant sonner ses éperons, Philip, comte de Fairchild, fendit la foule au milieu des protestations. Sa tête émergeait d'une fraise de mousseline jaune sur laquelle la barbe s'étalait, raidie par le cosmétique. Il portait au chapeau les couleurs de sa belle, au poignet un bracelet tressé avec ses cheveux, sur l'oreille une rose de soie, chef-d'œuvre de ses douces mains, et dans sa ceinture il cachait son portrait peint sur une petite plaque d'ivoire. Derrière lui, dans un appareil un peu plus simple, venaient sir Robert Obray et Robert Bushey, comte d'Eastangle, l'amant d'Amoret.

Tous les trois escaladèrent la scène. Sir Robert Obray s'installa sur un escabeau. Les deux autres s'étendirent par terre sur leurs manteaux étalés. Monseigneur d'Eastangle, soulevé sur un coude, sourit à Amoret, porta la main droite à son cœur en lui lançant une œillade et ses lèvres mimèrent un baiser. Un nez légèrement aplati, des pommettes saillantes, des lèvres fortes entr'ouvertes sur des dents blanches et des yeux bleus un peu bridés, contribuaient à donner à son

1. Femmes galantes.

visage une expression de sensualité amusée, pleine d'esprit. Sa barbiche formait un T avec sa moustache « en garde de poignard ». D'un geste familier il rejetait en arrière son admirable chevelure blonde argentée. Amoret lui adressa un signe imperceptible. Ils devaient souper ensemble après la représentation, avec Nut, quelques seigneurs et des filles, chez la tante Bridget, car la Maison du Pénitent gris était accueillante, et facile la morale de sa propriétaire. Cependant les facéties du Silène et du bouffon déchaînaient un rire énorme qui remplissait la salle octogonale et faisait trembler les galeries. Cette forte gaieté s'écoulait dans une cuve, lourd réceptable placé sous l'escalier des tribunes pour la commodité des buveurs de bière. Des parfums âcres s'en dégageaient. Afin de les conjurer, Toe descendait de temps en temps dans la salle pour y brûler une branche de genièvre dont la fumée montait, épaisse, purifiant l'atmosphère.

Au fond de la scène Booley, sous les oripeaux de la reine Althée, écoutait prophétiser le magicien, sorte de spectre enfariné vêtu d'une longue chemise d'un blanc douteux :

— Ardente et éphémère, la belle vie de Méléagre sera semblable à la flambée de ce tison auquel les destins ont lié son sort...

Le comédien aux yeux vairons s'approcha d'Amoret et murmura passionnément :

— Une flambée, voilà ce que sera aussi mon existence! Ah! si tu m'aimais, ma béatitude! l'admirable perspective!... Partager mon court séjour sur la terre entre l'amour et le théâtre, puis mourir dans tes bras ou sur la scène...

— Tais-toi, — dit-elle, — voici mon tour!

Elle avança d'un pas, et lui, abaissant ses paupières, s'isola dans son rêve.

***

Hiérophante avait prophétisé tout le jour et, comme la nuit tombait, il se dirigeait hâtivement vers le logement de fortune qu'il louait au jour le jour à une pauvre femme dans le quartier du Temple.

Il ne possédait pas de domicile fixe et n'était jamais assuré

de dormir le soir sous un toit, réalisant ainsi la parole du Livre : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Contrairement aux autres puritains et aux jésuites qui, avec des mines cafardes, se coulaient alors dans les rues de Londres comme des cloportes, il marchait en pleine lumière, l'allure décidée, le front haut et l'œil sévère. Il donnait l'impression d'un guerrier, non point de ces soudards corrompus par la paix, vains de leurs soi-disant hauts-faits, coureurs de gueuses, piliers de cabarets, passionnés des combats d'ours du Jardin de Paris et des batailles de coqs de Saint-Gilles-des-Champs, mais d'un guerrier en pleine action, les armes à la main, d'un soldat de Dieu énergique et impétueux, dont la foi décuplait la vaillance. Il avait pris ce nom de Hiérophante, c'est-à-dire « Révélateur des choses sacrées », car il était parvenu à un degré de vertu si austère que, n'ayant rien à appréhender pour lui-même dans l'autre monde, il consacrait sa vie au salut de l'âme de ses semblables.

Les fenêtres des maisons s'allumaient. Les femmes préparaient le repas du soir. En passant, Hiérophante les entendait glapir. Ici, des hommes vociféraient; là, éclataient des rires, des accents joyeux; plus loin, des pleurnicheries d'enfants. A la faveur de l'ombre grandissante, des rats silencieux et rapides montaient de la Tamise en quête de nourriture. L'un d'eux traversa la rue et détala sous les pas du puritain. Au milieu d'un emplacement désert planté d'arbres s'élevait une grosse tour solitaire, lourd monument provocateur du Très-Haut, comme une nouvelle Babel; c'était le théâtre de la Rose. Une femme apparut à la petite porte du théâtre, Hiérophante entendit un rire clair, quelqu'un cria :

— Vénus te soit propice, Amoret!

A ce nom l'homme de Dieu se sentit transporté d'un saint délire. L'horreur, mêlée de pitié, qu'il éprouvait pour la comédienne dont la réputation abominable était arrivée jusqu'à lui, envahit tout son cœur. Il s'abrita derrière un arbre, et quand elle fut près de lui, il se dressa devant elle. Elle se crut en présence d'une apparition gigantesque jaillie du sol et poussa un cri de saisissement en abritant sa figure derrière son bras replié. Alors il la saisit de ses mains osseuses aux doigts

secs. Découvrant son visage terrifié, il le maintint en face du sien, se pencha sur elle, et Amoret sentit son souffle sur sa bouche :

— Veille, — lui dit-il d'une voix terrible et profonde, — veille! car tu ne sais ni le jour, ni l'heure!

Puis il la repoussa avec une telle brutalité qu'elle vint s'écrouler au pied de l'arbre. Elle y demeura prostrée, sans oser bouger, dans l'attente du châtiment. Les imaginations terribles de son enfance superstitieuse la reprenaient comme au temps où les follets et Robin-good-fellow se plaisaient à lui jouer de méchants tours. L'homme noir lui apparaissait tel que les grand'mères dans son village décrivaient l'enchanteur Merlin, ou le Prince des ténèbres, Satan lui-même. Et cependant il avait proféré des paroles saintes...

— Pardon! — balbutia-t-elle, et dans son épouvante elle ne savait pas si elle implorait l'enfer ou le ciel, mais elle se sentait confusément le besoin de se repentir.

Hiérophante n'était plus là pour l'entendre. Elle releva la tête, le chercha des yeux. Se voyant seule, elle se remit debout et commença à courir droit devant elle. La peur la tenailla jusqu'au bord de la Tamise. Un marinier la plaisanta sur son trouble et sur son désordre. En entendant s'égayer le joyeux drille, elle poussa un soupir de soulagement :

— J'étais folle! — se dit-elle; — j'ai rêvé! ou bien c'était quelque puritain; ils sont coutumiers de ce genre de prophéties, l'aventure est banale!

Elle monta dans un esquif et se fit débarquer sur l'autre rive pour continuer son chemin à pied. Quand elle parvint à la Maison du Pénitent gris, elle avait repris toute sa sérénité.

— Ma tourterelle, te voilà bien en retard! — s'écria tante Bridget en l'apercevant. — Les seigneurs te réclament depuis longtemps et les oies se prélassent déjà sur la table, quatre petits oisons dodus, rôtis à point, avec une sauce au musc qui embaume!

Amoret posa le pied sur la jonchée de roseaux qui recouvrait le sol et salua la compagnie. On l'accueillit bruyamment :

— Salut à toi, Amoret, soleil de la Rose!

— Salut à toi, le pétale le plus embaumé de la Rose!

— Rivale d'Hécate, diverse et toujours belle!

— Lente à venir comme l'aube après une nuit d'insomnie!
— Désirée comme la liberté par le galérien!
— Appétissante comme Pomone!
— Divine!
— Enchanteresse!

Joan et Arabella, qui passaient pour les nièces de la tante Bridget, s'empressèrent autour d'elle, la complimentèrent sur sa robe de taffetas couleur gorge-de-pigeon, sur la nouveauté de ses manches « à gigot », sur l'agencement de sa coiffure entrelacée de perles.

— Prends place auprès de l'illustre chevalier Lorenzino Martini, — dit le comte d'Eastangle en lui montrant un petit homme brun à figure de marmouset spirituel, qui la dévorait de ses yeux noirs fiévreux.

Elle s'assit et suivit le mouvement d'attention générale qu'éveillait le chevalier Martini en tirant d'un étui un couteau et une fourchette d'argent. Déjà les autres convives tenaient entre leurs doigts cuisses et ailes de volailles. L'instrument à trois branches excita leur gaieté. L'Italien fut comparé à Pluton armé de son trident. Par jeu il brandit cette arme ridicule vers le lustre, sorte de couronne de fer garnie de chandelles. Au milieu de la table un réchaud de cuivre jaune, dont les quatre pieds figuraient des têtes de cerfs, reflétait avec un éclat doré la lumière des chandelles. Le vin de Charneco et d'Alicante luisait dans des fiasques de verre épais, la bière moussait dans des pots d'étain. Sur le mur une toile peinte reproduisant le dessin d'une tapisserie montrait la chaste Suzanne aux prises avec les deux vieillards. De la bouche des personnages sortaient des banderoles sur lesquelles s'inscrivaient des maximes naïves. Au fond de l'appartement, dans la pénombre, on apercevait les arêtes brillantes d'une belle armoire de noyer ciré et, dans l'embrasure de la fenêtre, un perroquet d'un vert de feuille de Mai se tenait immobile sur son perchoir.

La robe de velours écarlate d'Arabella, prodigieusement enflée par le vertugadin, éclipsait tous les autres ajustements, éteignait les feux des bijoux, l'éclat des lumières. La tête de la jeune fille reposait sur une fraise monumentale, comme le chef de Jean-Baptiste sur son plat. Malgré ce monstrueux

appareil, Arabella demeurait charmante avec son visage aux traits réguliers, d'un rose délicat, légèrement avivé par le fard, véritable type de la beauté candide et un peu mièvre des filles du Nord. Elle souriait toujours d'un air énigmatique et parlait peu. Fairchild l'avait amenée un soir à la Maison du Pénitent gris et l'avait confiée à la tante Bridget. Il la comblait de présents magnifiques et discutait avec elle de sujets littéraires et philosophiques. Ils s'entretenaient parfois en latin, car elle possédait l'éducation classique d'une fille noble. Du reste, sa vie passée s'enveloppait d'un certain mystère et on lui prêtait des aventures étranges. Sa surdité, le soin apporté par elle à dissimuler ses oreilles sous deux nattes de cheveux blonds, intriguaient. Un amant jaloux, racontait-on, lui avait tranché les oreilles pour se venger d'une infidélité, et on la nommait : « Arabella-sans-oreilles ».

Maniéré comme une vieille coquette et mettant la même recherche dans ses phrases que dans ses attitudes et dans sa parure, le chevalier se tourna vers Amoret :

— Si l'araignée du temps n'a pas tissé la toile de l'oubli sur la porte close de vos souvenirs, vous plairait-il, fille des Muses et des Amours, de l'entr'ouvrir pour nous et de nous narrer comment vous parvîntes à faire triompher l'art et la beauté sur les lois de ce pays en paraissant publiquement au théâtre?

— *Alla van leyes,*
Do quieren reyes [1], — remarqua Fairchild.

Dans le brouhaha des conversations on entendait parler Amoret :

— ...La vieillesse, en enlevant les forces de ma mère, amena la discorde à notre foyer où chacun devait gagner son pain... elle errait au hasard à travers la campagne... On la surnomma bientôt la *swine killer*, la tueuse de porcs, car on l'accusait de jeter des sorts aux pourceaux... Il lui suffisait de plonger un brin de sauge dans une fontaine pour provoquer un violent orage, et, quand il éclatait, elle se mettait à danser en invoquant les esprits au milieu du fracas de la tempête. Moi, je cherchais l'abri le plus proche et je la regardais à la lueur des éclairs...

1. Les lois vont comme il plaît aux rois (proverbe espagnol).

Elle jeta un regard sur son auditoire. Peu à peu les conversations s'étaient tues autour d'elle. On n'entendait plus le rire aigu de Joan, l'intérêt et la crainte se mêlaient dans les yeux. Eastangle, attentif, trempait ses doigts poissés dans un bassin de cuivre rempli d'eau aromatisée.

— Mais à quinze ans, foin de sorcellerie et de danses au clair de la lune! Une troupe de comédiens nomades donna une représentation dans la cour de l'auberge du village. Le vent n'a pas plus d'influence sur la girouette que n'en eut sur moi la tragédie! En un instant je fus déterminée à suivre les comédiens et à partager les hasards de leur existence aventureuse...

Le perroquet, excité par la vue d'un petit chat frôlant son perchoir, éclata en cris discordants, battit des ailes et secoua sa chaîne. On réussit à expulser le félin agile avec force taloches habilement esquivées. L'oiseau se calma, et, les yeux clos, exprima sa rancœur en petits croassements monotones et interminables. Amoret racontait son engagement dans la compagnie des histrions nomades, son mariage avec un comédien, son installation à Londres :

— J'eus la bonne fortune de plaire dans une comédie que Monseigneur le comte de Pembroke offrait à Sa Majesté. Mais quelle levée de boucliers dans le camp des puritains quand on demanda pour moi le privilège de paraître au théâtre à côté de mon mari! Finalement, le hasard, mon bon génie le hasard, vint à mon secours une fois de plus! Mon mari retira de la Tamise une dame d'honneur de Sa Majesté au moment où elle allait se noyer. La Reine, voulant lui montrer sa gratitude, autorisa mon engagement au théâtre de la Rose qu'il dirigeait alors. Mais une fièvre maligne occasionnée par son bain forcé emporta mon malheureux époux et ce fut sous la direction de Nut que je fis mes débuts!

Martini la complimenta. On l'interrogea à son tour sur les comédiens italiens. Nut se souvenait d'avoir vu à Londres la troupe de Drusiano [1]. La conversation dévia sur l'Italie. Fairchild connaissait Rome et Florence et il avait passé plusieurs mois aux eaux de Lucques. Il entama un panégyrique des mœurs de la péninsule.

— L'Italie, — conclut-il, — c'est la terre de la gaieté.

1. Cette troupe italienne joua à Londres en 1577.

Phœbus la fait éclore comme une fleur sur les lèvres et dans les yeux! Pour nous autres, Anglais, voici le rayon de soleil dispensateur de la joie! *Bonum vinum laetificat cor hominis* [1]!

Un coquillage rose monté sur un pied d'argent formait sa coupe. Il fit miroiter le rayon de lumière qui dansait dans le vin.

— Il est vrai, — dit Eastangle, — les belles filles d'Italie, j'en ai fait souvent la remarque, sont pour la plupart joviales!

— *Ecco!* Il y a bien parmi elles des mégères, — déclara le chevalier Martini, — mais on n'y trouve pas de ces filles mélancoliques semblables à certaines de vos femmes du Nord, à celle-ci, par exemple, — ajouta-t-il en désignant Arabella, silencieuse et engoncée dans sa robe constellée comme celle d'une madone espagnole. — Vous êtes au fond un peuple triste et sentimental!

La trogne trouée par la petite vérole, tannée par le grand air, enluminée par la boisson, le capitaine Scrub éclata d'un rire sonore à l'autre bout de la table. L'œil en éveil, l'oreille aux aguets, le nez au vent, la bouche avide et la main caressante, il jouissait par tous les sens à la fois.

— Que les tripes du Diable gargouillent dans le ventre du Pape si je suis triste et sentimental! — s'écria-t-il.

— Basta! Si votre imagination, tel un verre grossissant, ne transformait pas votre étincelle de gaieté en un énorme feu de joie, vous seriez les gens les plus moroses de la terre, je le soutiens! Votre esprit ressemble à un buisson d'épines noires que votre imagination dissimule sous des fleurs éclatantes et embaumées!... Et votre théâtre est le fruit délicieux de votre imagination, — ajouta-t-il aimablement en se tournant vers Nut et vers Amoret. — Cependant je reproche aux Anglais de ne pas suivre l'école classique qui...

— La peste soit de vos écoles, classiques ou autres! — s'exclama Scrub bourru. — Par la barbe qui me pend au menton, — continua-t-il, tonitruant, — je ne vois qu'une chose dans ces mômeries : on veut me forcer à prendre un homoncule à mollets de coq pour une mirobolante princesse et un matamore ventripotent, grandiloquent et truculent, pour le plus superbe des rois et le plus vaillant des guerriers! Cela en dépit de toute

1. Le bon vin réjouit le cœur de l'homme.

vraisemblance, car chacun le connaît pour un paillard, un sac à vin, un paltoquet, un couard, un morveux, dont les joues et le reste offrent aux taloches une rotondité similaire! Le théâtre...

Mais, comme il continuait de manger en vociférant, il avala un petit os et manqua de s'étrangler. Cela fit diversion.

— La gourmandise tue plus de gens que l'épée, — remarqua dame Bridget, sentencieuse, en débarrassant la table de ses flacons vides.

— Tais-toi, vieille mâchoire d'ânesse! — hurla le capitaine furieux. — Le son de ta voix est aussi discordant que les traits de ton visage!

— Ah! j'ai été jolie, moi aussi! — répliqua-t-elle sans s'émouvoir, — mais il n'est si belle rose qui ne se fane!

Fairchild tenait Arabella amoureusement pressée contre lui. Nut lui cita un passage des Psaumes :

— Des délices éternelles sont dans votre droite!

Le jeune seigneur montra de la main la fraise monumentale, le corsage baleiné de la « Sans-oreilles ».

— *Furem signata sollicitant* : les choses cachetées attirent les larrons, dit-il en riant.

L'ivresse montait lentement, progressive comme une marée. Les convives se tenaient encore, tels ces vieux châteaux branlants dont le lierre dissimule les crevasses, mais à travers les fumées du vin rien ne leur apparaissait plus avec netteté. La forme des objets s'estompait, seule la couleur demeurait. On eût dit un vitrail ou une mosaïque fantastique. Au centre le plat de cuivre luisait comme un soleil. La robe d'Arabella-sans-oreilles ressemblait à une coulée de rubis semée de paillettes d'or en fusion. Parmi la traînée rose, violette et verte des vêtements et la blancheur des collerettes, elle tranchait au milieu des couleurs. Encadrés d'un vaste cercle de nuit, les visages s'éclairaient, ivoires et vermillons, les yeux scintillaient, rivaux des gemmes. Les flammes des chandelles vacillaient au-dessus, semblables à une danse de feux-follets sur une palette de Rubens.

Nut se leva, déclama sa dernière poésie. Le chevalier Martini avait décroché du mur une viole et accompagnait le comédien en sourdine.

— *Quare tristis es?* Pourquoi es-tu rêveuse, ma sainte? — demanda lord Robert à Amoret.

— En venant, — répondit-elle, — j'ai été interpellée par un puritain...

— Bah, — fit le seigneur en souriant, — tu t'arrêtes aux billevesées des prophètes de carrefours?... Il t'a parlé de l'Éternité? Marry, n'y pensons pas! Qu'importe demain? *Hodie Cæsar, cras nihil!* Aujourd'hui je suis César et tu es ma reine!

Oubliant déjà sa sollicitude passagère, il se retourna vers les autres convives pour prendre à nouveau une part active aux assauts d'esprit qui se livraient autour de la table. Sous l'effort des causeurs la cuirasse primitive du vieux langage anglais craqua, creva de toute part. Ainsi, jadis, leurs pères avaient rejeté la lourde armure du Moyen âge pour revêtir les étoffes souples, chatoyantes. Leurs phrases s'habillaient maintenant de mots nouveaux, mieux polis, étincelants. La conversation arrivée au paroxysme de l'euphuïsme et de la recherche, les mots anglais commencèrent à manquer. Il fallut emprunter au latin, au grec, à l'hébreu, au français, à l'italien, à l'espagnol. On entendit des adjectifs inouïs, des adverbes inattendus. Les causeurs s'échauffèrent à ce jeu. Ce devint une orgie, une bacchanale de mots et d'images. Ils déformèrent les mots, ils en inventèrent, ils les employèrent au hasard, par plaisir, parce qu'ils sonnaient bien et malgré leur sens impropre ou leur signification inconnue. Les têtes crevaient d'idées comme les ventres de nourriture. Bientôt les vins firent défaut et les mots aussi. Alors les convives se levèrent en vociférant, cherchant leur aplomb. Ils désirèrent, en recourant à des gestes brutaux, excessifs, calmer la rage qui s'emparait d'eux devant leur impuissance à satisfaire la double soif de leur esprit et de leur gosier. Ensemble, de toute la vigueur de leurs muscles irrités, ils soulevèrent la table, la levèrent jusqu'au lustre. Les chandelles culbutèrent et s'éteignirent une à une, des flacons roulèrent et vinrent se briser sur le plancher, des plats glissèrent, s'entre-choquant avec un bruit métallique. La dernière chandelle tombée, ils lâchèrent la table et tout croula dans l'obscurité. Mais, au milieu du fracas de cet effondrement, parmi les jurons, les rires, les cris

vraisemblance, car chacun le connaît pour un paillard, un sac à vin, un paltoquet, un couard, un morveux, dont les joues et le reste offrent aux taloches une rotondité similaire! Le théâtre...

Mais, comme il continuait de manger en vociférant, il avala un petit os et manqua de s'étrangler. Cela fit diversion.

— La gourmandise tue plus de gens que l'épée, — remarqua dame Bridget, sentencieuse, en débarrassant la table de ses flacons vides.

— Tais-toi, vieille mâchoire d'ânesse! — hurla le capitaine furieux. — Le son de ta voix est aussi discordant que les traits de ton visage!

— Ah! j'ai été jolie, moi aussi! — répliqua-t-elle sans s'émouvoir, — mais il n'est si belle rose qui ne se fane!

Fairchild tenait Arabella amoureusement pressée contre lui. Nut lui cita un passage des Psaumes :

— Des délices éternelles sont dans votre droite!

Le jeune seigneur montra de la main la fraise monumentale, le corsage baleiné de la « Sans-oreilles ».

— *Furem signata sollicitant* : les choses cachetées attirent les larrons, dit-il en riant.

L'ivresse montait lentement, progressive comme une marée. Les convives se tenaient encore, tels ces vieux châteaux branlants dont le lierre dissimule les crevasses, mais à travers les fumées du vin rien ne leur apparaissait plus avec netteté. La forme des objets s'estompait, seule la couleur demeurait. On eût dit un vitrail ou une mosaïque fantastique. Au centre le plat de cuivre luisait comme un soleil. La robe d'Arabella-sans-oreilles ressemblait à une coulée de rubis semée de paillettes d'or en fusion. Parmi la traînée rose, violette et verte des vêtements et la blancheur des collerettes, elle tranchait au milieu des couleurs. Encadrés d'un vaste cercle de nuit, les visages s'éclairaient, ivoires et vermillons, les yeux scintillaient, rivaux des gemmes. Les flammes des chandelles vacillaient au-dessus, semblables à une danse de feux-follets sur une palette de Rubens.

Nut se leva, déclama sa dernière poésie. Le chevalier Martini avait décroché du mur une viole et accompagnait le comédien en sourdine.

— *Quare tristis es?* Pourquoi es-tu rêveuse, ma sainte? — demanda lord Robert à Amoret.

— En venant, — répondit-elle, — j'ai été interpellée par un puritain...

— Bah, — fit le seigneur en souriant, — tu t'arrêtes aux billevesées des prophètes de carrefours?... Il t'a parlé de l'Éternité? Marry, n'y pensons pas! Qu'importe demain? *Hodie Cæsar, cras nihil!* Aujourd'hui je suis César et tu es ma reine!

Oubliant déjà sa sollicitude passagère, il se retourna vers les autres convives pour prendre à nouveau une part active aux assauts d'esprit qui se livraient autour de la table. Sous l'effort des causeurs la cuirasse primitive du vieux langage anglais craqua, creva de toute part. Ainsi, jadis, leurs pères avaient rejeté la lourde armure du Moyen âge pour revêtir les étoffes souples, chatoyantes. Leurs phrases s'habillaient maintenant de mots nouveaux, mieux polis, étincelants. La conversation arrivée au paroxysme de l'euphuïsme et de la recherche, les mots anglais commencèrent à manquer. Il fallut emprunter au latin, au grec, à l'hébreu, au français, à l'italien, à l'espagnol. On entendit des adjectifs inouïs, des adverbes inattendus. Les causeurs s'échauffèrent à ce jeu. Ce devint une orgie, une bacchanale de mots et d'images. Ils déformèrent les mots, ils en inventèrent, ils les employèrent au hasard, par plaisir, parce qu'ils sonnaient bien et malgré leur sens impropre ou leur signification inconnue. Les têtes crevaient d'idées comme les ventres de nourriture. Bientôt les vins firent défaut et les mots aussi. Alors les convives se levèrent en vociférant, cherchant leur aplomb. Ils désirèrent, en recourant à des gestes brutaux, excessifs, calmer la rage qui s'emparait d'eux devant leur impuissance à satisfaire la double soif de leur esprit et de leur gosier. Ensemble, de toute la vigueur de leurs muscles irrités, ils soulevèrent la table, la levèrent jusqu'au lustre. Les chandelles culbutèrent et s'éteignirent une à une, des flacons roulèrent et vinrent se briser sur le plancher, des plats glissèrent, s'entre-choquant avec un bruit métallique. La dernière chandelle tombée, ils lâchèrent la table et tout croula dans l'obscurité. Mais, au milieu du fracas de cet effondrement, parmi les jurons, les rires, les cris

perçants de la tante Bridget et du perroquet, Amoret entendit une voix lointaine dont le murmure dominait tout le bruit : « Veillez... veillez... veillez... », disait-elle.

***

Quelques jours plus tard, comme Amoret rentrait du théâtre, la vieille Bridget s'élança à sa rencontre.

— Mauvaises nouvelles, ma colombe! Monseigneur le comte de Fairchild se marie! Par sainte Charité, c'est là un coup bien cruel pour notre Arabella!

— Ah! tante Bridget, cela finit toujours ainsi!

— Il épouse une fille d'honneur de Sa Majesté. Voilà bien les hommes! Pourquoi s'embarrasser d'une vache quand on peut acheter du lait?

— Ils sont tous les mêmes, ils veulent goûter des demoiselles! Seuls les rois de comédie épousent des mendiantes!

Quand Amoret pénétra dans la chambre de la Sans-oreilles, celle-ci, calme en apparence, se tenait debout devant un miroir et assujettissait à l'aide de longues épingles une résille d'or sur ses cheveux blonds. Amoret l'embrassa avec émotion et tenta quelques paroles consolatrices. Arabella demeurait impassible.

— Par les lamentations de Jérémie, ne me dis pas de phrases banales, Amoret! Je mesure mieux que personne l'étendue de ma perte, mais je porte, gravé dans ma chair, le soulagement de toutes les afflictions!

Elle éclata d'un rire hystérique, arracha nerveusement sa résille d'or, dénoua ses cheveux et les souleva de chaque côté de sa tête pour découvrir deux cicatrices à la place de ses oreilles.

— Moi aussi, — cria-t-elle, — moi aussi j'ai été fille d'honneur de Sa Majesté! Mon père me surveillait comme une nouvelle Danaé :

Si nunquam Danaen habuisset ahena turris,
Non esset Danae de Jove facta parens [1].

1. Si Danaé n'avait pas été enfermée dans une tour d'airain, Jupiter n'aurait jamais approché d'elle (Ovide).

Mon Jupiter à moi, tu le connais : ce fut Fairchild. Époux d'une autre, il ne pouvait m'aimer sans crime. Une liaison à la Cour nous parut chose dangereuse étant donnée la rigueur de Sa Majesté. Alors, d'une chiquenaude, j'ai tout envoyé promener; j'ai soufflé sur mes prérogatives de fille noble comme sur de la bale et je me suis sauvée avec lui. Ariane fuyant avec Thésée le palais de Minos dut éprouver semblable bonheur et pareil émoi...

Elle parlait avec animation, sans prendre garde à la stupéfaction d'Amoret, sans même la regarder. Au dehors on entendait Josuah Funnylake, le luthier, dont la boutique était voisine, accorder inlassablement les luths, les théorbes, les violes et les virginals.

— Mon père se mit à notre poursuite et nous rejoignit dans une auberge où nous changions de chevaux. Il pénétra avec sa suite dans notre chambre, et, comme je refusais de le suivre, « Meurs donc! » vociféra-t-il au paroxysme de la fureur, et il tira son épée. Un valet retint son bras. Dans le fond de la chambre, le reste de nos gens maintenait Fairchild, qui se démenait comme un beau diable pour bondir à mon secours. Cependant mon père, d'une bourrade, avait envoyé le valet rouler contre le mur. Il me saisit par les cheveux, me traîna, brandit au-dessus de ma tête son épée menaçante. Fairchild gémissait, la voix brisée de désespoir : « Arabella... Bella... Bella... mon amour... ma vie... » L'épée s'abattit, rapide, glissa contre mes tempes et vint trancher mes deux oreilles l'une après l'autre... Oh! Amoret! tu parles souvent sur la scène du fer des poignards et des épées, mais si tu savais quelle sensation... là... de chaque côté!... Il me resta pourtant assez de force pour me relever et crier : « Merci, merci, Monseigneur, d'avoir permis que le dernier son parvenu à mon oreille fût la voix de mon amant, sa voix brisée par l'amour de moi! » Voilà le plus belle minute de ma vie, Amoret! Une femme devrait tout donner pour entendre tant d'amour s'exhaler des lèvres de celui qu'elle aime! J'aurais dû mourir alors...

— Melpomène m'assiste! c'est effrayant! — murmura Amoret.

— Soignée dans l'auberge par la bonne hôtesse, — continua

Arabella, — je réussis au bout de quelque jours à rejoindre dans son exil lord Philip soustrait à la fureur de mon père par des serviteurs fidèles... Nous avons vécu plusieurs années dans la retraite, ignorés! *In Arcadia ego!* In Arcadia, Amoret! Cléopâtre ne connut pas plus d'amour dans les bras d'Antoine! A Sestos les nuits que Léandre passa auprès d'Héro ne coulèrent pas d'heures plus enivrantes! Moins énamourée fut l'idylle du berger Acis et de la nymphe Galatée, que celle de Philip Fairchild et d'Arabella-sans-oreilles! Hélas! semblable à celui de ces amants célèbres, notre bonheur devait avoir une fin. Moi, je me trouvais heureuse, pleinement! Mais lui, lui (tu connais les hommes : l'amour n'est pas pour eux la seule raison de vivre, comme pour nous) *transvolat in medio posita et fugientia captat*, il néglige ce qui est à sa disposition et s'évertue après ce qui le fuit... Nos études des auteurs anciens, la vie simple, la chasse, tout devint fastidieux à lord Philip. Nous tenions entre nos mains le coffret clos de Pandore, je maintenais le couvercle fermé, mais lui, nouvel Épiméthée, brûlait du désir de le soulever. Cette Cour abandonnée par moi sans arrière-pensée, il en regrettait la vie brillante, les intrigues, les honneurs, l'activité. L'an passé, après la mort de sa femme, Sa Majesté le rappela. Il en conçut une joie très vive. Passé un certain délai, Circé, l'enchanteresse, se sentit impuissante à retenir Ulysse. La passion de Fairchild était devenue assez mince pour lui permettre de passer à travers les barreaux de la cage d'amour où je le tenais enfermé, et je lui conseillai moi-même de revenir à Londres pour y tenir son rang. Mais je savais qu'à Londres je le perdrais et un seul désir m'animait : demeurer dans cette province, théâtre de mon bonheur! Il insista pour m'amener ici, dans cette maison où personne ne soupçonne ma naissance, et où j'attends depuis le jour de mon arrivée cette minute fatale!

Elle murmura tout doucement : « *Vulnerant omnes, ultima necat!* [1]. »

Exaltée plutôt qu'émue par l'évocation de ses souvenirs, elle se recoiffait fébrilement.

— Maintenant, — reprit-elle, — ma vie est terminée. Cependant l'Espérance demeura au fond de la boîte de Pan-

1. Toutes blessent, la dernière tue.

dore. J'ai encore la faiblesse de vouloir connaître ce que demain me réserve. *Una salus victis!* [1] Je vais aller chez l'alchimiste, je lui ferai invoquer les esprits et je regarderai moi-même mon destin dans le miroir magique sans le secours de la spéculatrice.

— Hélas! — répondit Amoret, — ton exaltation m'effraie, Arabella! Pourquoi veux-tu sortir au lieu de demeurer tranquillement ici avec moi?

La Sans-oreilles n'écoutait plus. Affairée par sa toilette elle ne répliqua pas. Amoret s'approcha d'elle, arrêta son bras. L'autre l'interrogea du regard :

— Crois-tu en Dieu, Arabella?

La question était nouvelle sur les lèvres de la comédienne. La sourde, maintenant attentive, la considéra intriguée.

— Écoute, fit Amoret émue, j'ai rencontré un saint homme l'autre soir comme je rentrais. Il porte la parole de Dieu et quand il m'a parlé j'ai senti tout mon être se remplir d'un trouble surnaturel...

— Assez, je t'en prie! *Verba et voces, praetereaque nihil!* [2] Je suis prête, je pars! Ne t'inquiète pas de moi! Amoret, je vais vers mon destin!

Elles se séparèrent sur le seuil :

— Mes vœux t'accompagnent, Arabella!

La comédienne sortit derrière son amie. Elle la vit passer rapidement devant la maison du luthier et disparaître au coin de la rue. Elle-même marcha au hasard, songeuse. Elle venait de dire vrai, les paroles de Hiérophante l'avaient troublée. Depuis quelques jours, d'ailleurs, une tristesse indéfinissable l'assaillait, elle pressentait des malheurs obscurs et le cours de ses pensées la ramenait toujours au puritain.

— Ce corbeau prophétique, — pensa-t-elle, — ne peut être qu'un oiseau de mauvais augure. Les catastrophes inattendues fondent sur les humains les plus prévoyants... Mon heure viendra, ce soir, demain, que sais-je? Qu'y puis-je? Veiller sur mon âme comme une vestale sur le feu du temple? Comme une nonne sur la lampe de l'autel?

Elle haussa les épaules. Certainement les puritains faisaient

1. Un seul espoir de salut aux vaincus ! (Virgile).
2. Des mots, des paroles et rien de plus ! (Ovide).

fausse route : se préparer à la mort ne peut pas être l'unique but de la vie.

— L'existence est déjà assez difficile sur la terre. On n'a pas le temps de tracer des chemins pour une autre vie hypothétique... On s'en tire à force d'énergie, d'industrie... de même on se tirera d'affaires comme on pourra quand on sera de l'autre côté... Et puis la damnation ne guette pas tous les gens qui méprisent les règles des puritains, l'humanité entière serait alors maudite!

Elle passa en revue quelques caractères familiers : Eastangle, Nut, le capitaine Scrub... Hommes normaux, ils vivaient en hommes, ils riaient, ils pleuraient, ils aimaient, ils suivaient la nature, tandis que ce puritain... à quoi lui servait d'avoir un cœur, des sens, qu'avait-il d'humain?

Cependant elle prêtait au temple des puritains devant lequel l'avait amenée sa promenade sans but, une atmosphère recueillie qui la tentait. La maison de la prophétie ouvrait sur une petite cour au milieu de laquelle s'élevait un puits. Un groupe d'hommes et de femmes au visage sévère se présenta devant le saint lieu. Quelqu'un poussa l'huis, ils entrèrent. Amoret fit quelques pas autour du puits, se pencha sur la margelle, attendit elle ne savait quoi...

Poursuivi par un bambin éperdu, un porc grognant, rougeaud, crevant de graisse, se précipita dans la rue. Deux commères délurées, pour arrêter sa course, étalèrent leurs jupes, enflèrent la voix, s'agitèrent comme quatre. L'animal, interdit, s'immobilisa, rebroussa chemin, disparut, conduit par le gamin. Une femme prête à entrer dans la maison de la prophétie tourna la tête, attirée par ce remue-ménage. Elle aperçut Amoret immobile auprès du puits. Elle l'observa un instant, puis descendit vers elle.

— Cherches-tu la vérité? — interrogea-t-elle avec un sourire grave; — suis-moi et viens apprendre à connaître Dieu!

Elle la prit par la main et l'entraîna. Elles pénétrèrent ensemble dans une salle petite et nue plongée dans une quasi obscurité. Les fidèles agenouillés par terre tournaient le visage contre le mur. La femme qui avait guidé Amoret alla grossir leur nombre. Un homme lisait la Bible à haute voix; un lumignon brillait dans sa main. La lecture du verset

achevée, il passa à son voisin et le livre et la lumière. A son tour celui-ci lut le verset suivant. La flamme éclairait des profils austères, dessinait la forme d'un crâne, l'ourlure d'une oreille, la courbe d'un nez. Dans le silence on entendait les voix monotones :

« Dissipez les superbes dans votre fureur et humiliez les insolents par vos regards. Jetez les yeux sur tous les orgueilleux et confondez-les. Brisez et foulez aux pieds les impies dans le lieu même où ils s'élèvent. »

Collée au mur, tout près de la porte, Amoret écoutait résonner la parole terrible.

— Moi, — pensa-t-elle, — je me suis élevée au théâtre. C'est là où, d'après eux, le châtiment devrait me frapper quand, toute rayonnante de joie, je reçois les adulations du public...

« Considérez Behemoth que j'ai créé avec vous, il mangera le foin comme un bœuf : sa force est dans ses reins, sa vertu est dans le nombril de son ventre. »

L'obscure et rude parole venait la frapper en plein visage et elle demeurait bouleversée et attentive, envahie d'une terreur religieuse provenant des voix inconnues, des mots sacrés et de la pénombre.

« Qui ouvrira l'entrée de ses mâchoires? La terreur habite autour de ses dents [1]. »

A quinze ans, lorsqu'en écoutant les comédiens elle découvrait sa vocation et décidait d'abandonner les siens pour suivre la troupe nomade, un émoi analogue l'agitait. Un frisson passait aussi sur les épaules courbées dans la salle ténébreuse. On sentait la présence de Dieu, du Dieu fort et jaloux, toujours prêt à se venger et à punir, formidable et implacable, ignorant la douceur et l'indulgence.

La supplication, l'invocation poignante du pécheur suivit :

« Éternel, ne me reprends point dans ton indignation et ne me châtie pas dans ton courroux.

» Mes plaies sont puantes et corrompues à cause de ma folie. Comme un cerf brame après des eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu!

1. Job.

» Éternel, aie pitié de moi, car je suis sans aucune force! Guéris-moi, Éternel, car mes os sont épouvantés! [1] »

Le livre fermé d'un coup sec et la lumière éteinte, la prière commença après quelques minutes de recueillement. Chacun invoquait le Seigneur en phrases improvisées. Tout d'abord dans les ténèbres une voix de femme, une voix basse et voilée, frémissante comme la corde sous les doigts du joueur de viole, murmura ces mots :

— Seigneur, avant de te connaître, je pleurais sur moi-même, à cause de ma pauvreté et de cet ulcère monstrueux qui ronge ma face. Maintenant je pleure sur la beauté, je pleure sur les riches et les gens qui se réjouissent des plaisirs du monde! Ils excitent ma pitié, car leur misère s'enracine plus profondément que la mienne; sous leurs somptueux habits le cœur demeure indigent, sous la triomphante splendeur de la beauté c'est l'âme qui pourrit, rongée d'un ulcère...

On entendit des soupirs. Quelqu'un toussa dans le silence, puis à l'autre extrémité de la salle une voix d'homme s'éleva. Les mots tombèrent tristes et monotones, pareils à une pluie d'hiver. Soudain Amoret tressaillit : du troupeau prosterné montait une voix âpre et profonde et elle crut la reconnaître pour celle de l'homme prophétique. Elle sentit redescendre en elle la terreur éprouvée l'autre soir, quand elle ignorait encore si elle avait affaire à un homme ou à un infernal génie vomi des profondeurs de la terre.

— O toi qui fais filtrer de la source fangeuse le ruisseau transparent! Toi qui transformes la pourriture en aliment nourricier de la terre, éclaire sur son véritable état la pécheresse, car elle est moins que de la fange et moins que de l'ordure! Éclaire-la afin qu'elle puisse être glacée de remords et altérée d'expiation! Seigneur, montre à la femme fière de son apparente beauté qu'elle est plus repoussante aux yeux du juste que le lépreux ou le pestiféré ou la charogne rongée des vers! Seigneur!... Seigneur!... Seigneur!...

Il prononçait d'autres paroles, mais Amoret n'entendait que cet appel éclatant. Alors elle eut une hallucination : les murs de la salle s'écartèrent pour laisser pénétrer une lumière

1. Psaumes.

éblouissante. Elle était attachée au pilori et l'homme prophétique la dénonçait à la foule, une foule immense et silencieuse, prosternée sur le sol, et qui l'outrageait par sa seule attitude. La voix, la terrible voix de l'apôtre résonnait comme une trompette sacrée et la foule s'étendait à perte de vue, comme une mer. Ces milliers de regards fixes dirigés vers elle, la femme liée au poteau d'infamie les ressentait comme autant de piqûres de guêpes sur tous les points de son corps. Elle eut un sursaut, une révolte, ses bras battirent l'air dans l'ombre. La porte céda sous la pression de ses mains tâtonnantes, elle revint à elle et se trouva à l'air libre. Elle demeura un instant étourdie sur le seuil et respira longuement, les paupières battantes. Elle passa ensuite la main sur son front moite, comprima sa poitrine houleuse, puis elle s'en alla lentement, toute désemparée.

— Hélas! — dit-elle, — Eastangle, Scrub, Nut mènent la vie des hommes normaux... Cet homme de Dieu semble un être singulier, hors nature... Mais moi, que suis-je donc? Ai-je un foyer, des enfants? Hélas! hélas! Nous ne sommes pas sur la terre pour jouer la comédie!... Ce sont les femmes comme moi qui font les hommes comme lui... Il faut des âmes de puritains pour sauver l'âme des Amoret!...

***

Pendant qu'Amoret fuyait la maison de la prophétie, Arabella, à laquelle le miroir magique n'avait pas conservé d'espoir, cherchait le long de la Tamise l'emplacement propice. Elle prit pour descendre au fleuve l'escalier de Old Swan, tranquillement, comme si elle allait s'embarquer. A l'avant-dernière marche elle fit un faux pas et culbuta. Le froid de l'eau lui causa un grand hoquet, elle se débattit : le petit corps troubla un instant la marche du grand fleuve, puis, emporté par le courant, virevolta dans les remous. Deux jours plus tard un meunier du pont de Londres aperçut, flottant sur l'eau, un paquet de vêtements. Il descendit, et, à l'aide d'un crochet, ramena le corps d'Arabella-sans-oreilles. On le rapporta à la Maison du Pénitent gris, défiguré, tuméfié, gonflé d'eau. La blonde chevelure, naguère si amoureusement caressée

par Fairchild, se collait au crâne comme un serre-tête limoneux. A cette vue Amoret s'était enfuie, pleine d'horreur, et le lendemain, se sentant incapable de se lever, elle avait envoyé la vieille Bridget prévenir Nut qu'elle ne pourrait pas se rendre au théâtre.

Eastangle, également informé de son indisposition, vint lui rendre visite. Il la trouva au lit, fiévreuse, l'esprit désemparé, et se mit alors à l'entretenir de son amour avec une tendresse infinie et un charme persuasif, faisant des frais comme pour la séduire une seconde fois. Il disait de si jolies choses et il prenait tant de plaisir à exprimer avec une conviction passionnée des sentiments à peine éprouvés que, tel un chasseur prisonnier dans ses propres rets, il se prenait lui-même à son éloquence et n'était pas le moins suborné des deux. Amoret, femme et comédienne, se laissa enchanter une fois de plus par la magie des mots. Cependant sa mélancolie subsista jusqu'au départ de lord Robert.

— Amoret, — lui dit-il, — ton nom sonne d'une manière exquise! Comme ta personne, il appelle l'amour... Il contient « amor » et sa terminaison le rend charmant et mutin comme tout le mot français « amourette »!

— Hélas! oui, Monseigneur! Amourette, divertissement badin, gracieux et sans importance! Amourette, jeu à peine attendri dans lequel les grands sentiments n'entrent pas! L'amour des seigneurs pour les pauvres filles est une amourette, Monseigneur! Je tiens dans vos jeux la place d'un chien favori; quand vous serez las, vous me repousserez de la main...

— Oh! ingrate fille! Que ne fais-je pas pour toi? Je te sacrifie même ma réputation! A cause de mon penchant pour toi je passe pour mener une vie dissolue! Ne suis-je pas le parfait amant?

— Monseigneur, — répondit-elle avec exaltation, — j'aspire à des choses absolues! Je voudrais être enfermée par vous dans un harem, dont je serais l'unique sultane, ou vivre seule avec vous dans un pays désertique... Ou bien encore, cloîtrée dans un vieux couvent d'Espagne, loin du monde, tenter de racheter mes péchés...

— Racheter tes péchés, ma divine? Ignores-tu donc que la religion a toujours le dessous dans ses luttes contre l'amour?

Telle la licorne fonçant sur le lion, la religion furieuse se jette sur l'amour. Mais l'amour est rusé comme le lion! Sur le point d'être atteint, celui-ci cherche un refuge derrière un arbre et la licorne, emportée par son élan, enfonce sa corne dans le tronc. Tandis qu'elle se débat pour se dégager, le lion la dévore, Amoret, à belles dents! Mon amour, n'en doute pas, saurait inventer des ruses de fauve et...

— Ne riez pas, Monseigneur, ne plaisantez pas! Il arrive toujours un moment où il faut expier!

Elle s'exprimait avec tant de conviction qu'Eastangle, importuné, brusqua les adieux.

— Allons, je te quitte! Je te vois tout agitée par la fièvre; tu t'excites en parlant et cela te fatigue. Repose-toi, Amoret, et redeviens toi-même...

« Cette enfant, — se disait lord Robert en se laissant aller au petit trot de son cheval, — cette enfant se trouve fort désemparée! Quel être insatiable que la femme! Celle-ci était destinée par sa naissance à vivre dans une chaumière de torchis, à partager avec quelque rustre brutal un grabat posé sur une natte de paille avec une bûche pour oreiller... Au lieu de cela, parée, fêtée, elle mène la vie d'une patricienne et cependant elle se montre inquiète, mal satisfaite : *quod licet ingratum est, quod non licet acrius urit* [1]. Je vais tâcher de la distraire par quelque présent... » Il arrêta son cheval devant la boutique d'un orfèvre et commanda des bijoux que son page devait venir prendre le surlendemain pour les porter à la Maison du Pénitent gris.

Quant à lui, il partit le soir même pour ses terres.

***

La représentation venait de se terminer au théâtre de la Rose où Amoret reparaissait pour la première fois depuis la mort d'Arabella. Les comédiens se déshabillaient rapidement, impatients qu'ils étaient de rentrer à la maison ou de courir au cabaret. Bientôt il ne demeura dans la salle qu'Amoret, dont la toilette durait toujours longtemps, et Booley, qui avait hypocritement prolongé la sienne. Nut

1. Ce qui est permis est insipide, ce qui n'est pas permis excite nos désirs.

faisait des arrangements de l'autre côté, sur la scène, avec l'aide de Tip et de Toe.

Booley, à moitié dévêtu et plus oppressé, plus pâle, plus nerveux que de coutume, pressait la comédienne, mi-cabotin, mi-sincère.

— Écoute, — disait-il, — tes rigueurs me tuent autant que la fièvre! Le désir de toi me brûle autant que la maladie! Je t'en prie, écoute-moi, ma béatitude!

— Cesse! — répondait-elle avec impatience, — va offrir à d'autres ton charme hermaphrodite!

Il se fit encore plus suppliant :

— Tu dis vrai, ma béatitude, je ne suis pas encore un homme, je suis toujours un enfant!... Aime-moi donc comme ton enfant, comme une pauvre petite chose, comme une chose de rien! Ne t'éloigne pas de moi, car je sens venir la détresse!

Il s'avançait, plaintif, avec ses yeux cernés et sa poitrine grêle, pour lui prendre les lèvres, car elle lui avait abandonné ses mains; mais, quand il prononça ces derniers mots, elle reconnut le verset d'un psaume. Aussitôt elle le repoussa avec une expression de si profond dégoût que Booley blêmit de colère. Pris d'un étouffement il se laissa choir sur un escabeau et Amoret, indifférente à ses injures, voulut lui porter secours. Cela mit le comble à la rage de l'adolescent. Il l'écarta, se releva, et, la voix entrecoupée par les larmes et les hoquets, l'outragea haineusement :

— Pourtant... bientôt il va te falloir... courir après de nouveaux amants... car Monseigneur d'Eastangle se mariera, lui aussi... et tu retomberas dans la rue!... A moins que tu ne fasses comme l'autre... alors tu iras...

Il éclata d'un rire sinistre :

— ... tu iras...

— Tais-toi! — cria Amoret redoutant la prédiction; — tais-toi, ou bien...

— ... avec la Sans-oreilles écouter au fond de la Tamise...

Menaçante, Amoret s'était élancée sur lui la main haute pour lui imposer silence, le frapper. Il esquiva le coup en raillant. Alors elle saisit un chandelier d'étain, le lança contre lui. Booley fut touché à l'épaule. La douleur, insignifiante en elle-même, détermina une violente réaction chez le jeune comé-

dien épuisé par cette scène. Il s'écroula de nouveau sur l'escabeau, puis se laissa glisser à terre, se roula sur le sol, en proie à une crise nerveuse à laquelle, au lieu d'essayer de résister, il se laissait aller avec une sorte de délice frénétique. Nut se précipita, attiré par les cris, prit l'adolescent sous les aisselles, le souleva. Lorsque les spasmes décrurent, Booley éclata en sanglots, ses yeux vairons luisaient à travers les larmes. Il désigna Amoret d'un doigt vengeur :

— C'est elle, — dit-il, — qui m'a frappé, qui m'a lancé à la tête...

Il laissa retomber dans ses bras son visage sanglotant. Le front irrité, Nut s'approcha d'Amoret :

— Écoute, Amoret, — dit-il en essayant de maîtriser son emportement, — je ne veux pas ici de ces histoires! J'en ai assez, assez de cela, entends-tu? Tu deviens intolérable et je te préviens qu'à la moindre incartade je te jetterai dehors!

Amoret soutint son regard, l'œil dur :

— C'est bien, — fit-elle en serrant les dents. — Ne t'inquiète pas, Nut, je saurai dorénavant conserver l'attitude modeste et réservée qui convient à tous les élus de cette académie de belles manières que tu diriges!

Elle tourna les talons et sortit pour cacher son trouble.

***

Amoret, encore sous le coup de l'émotion causée par la mort d'Arabella, affaiblie par son accès de fièvre, était portée à exagérer ses impressions. Elle savait Nut coutumier de sorties de ce genre, et malgré l'absence d'Eastangle, retenu pendant quelques jours dans ses terres, on n'oserait pas s'attaquer à elle à cause de lui, cela elle ne l'ignorait pas non plus. Mais l'atmosphère du théâtre lui devenait insupportable. Elle se sentait atrocement seule, dégoûtée du monde, du succès, de la volupté. La tranquillité, le repos, l'oubli même l'attiraient et sa beauté l'importunait comme les autres vanités humaines.

— J'ai tout connu! — pensa-t-elle.

Cependant, avait-elle réellement aimé?

— Arabella a senti son corps, son âme, son cœur, former un seul bloc dans l'élan d'amour, tandis que moi...

Elle murmura doucement : « Amoret... amourette... » Sa pensée s'éleva vers Dieu, le maître orgueilleux auquel l'apparence charnelle ne suffit pas, exigeant mieux que le corps, convoiteux de cette chose insaisissable, de ce bien mystérieux que l'amant terrestre n'est jamais certain de posséder : l'âme... Elle évoqua sa vie bruyante, artificielle, agitée, et elle aspira au repos, à un travail honnête et régulier lui permettant de se régénérer, de sauver son âme, et elle se voyait sous les traits d'une nouvelle héroïne à incarner.

Pendant son absence, un page, venu à la Maison du Pénitent gris de la part d'Eastangle, y avait déposé pour elle un coffret à bijoux. Dès son entrée dans sa chambre ce coffret frappa la vue de la comédienne. Elle l'ouvrit, et, assise sur le pied du lit à colonnes torses, elle en vida le contenu sur la courtepointe. Son regard se posa, rapide, sur le peigne d'argent, sur le petit éventail de plumes vertes dont un miroir ovale ornait le centre, et elle saisit avidement le collier de rubis. Chaque pierre contenait comme une petite vie palpitante, tant les feux des rubis grenats luisaient doux et chauds. Autour des doigts d'Amoret le collier semblait une couleuvre enlacée, toute semée d'yeux sanglants. La jeune femme écarta les doigts et tendit la main vers la fenêtre pour faire scintiller les gemmes. Alors, ravie, elle murmura en songeant à l'héroïne d'*Eccelin le féroce*, la nouvelle tragédie de Nut :

— C'est le collier de Jacintha!

Elle l'attacha à son cou, et, à l'aide de deux miroirs, elle en étudia l'effet sur sa peau fraîche. L'image renvoyée par les miroirs flattait l'œil. Amoret se trouva aimable et sourit.

— C'est le collier de Jacintha, — répéta-t-elle.

Le collier détenait-il quelque vertu magique? Les pierres précieuses possèdent des propriétés surnaturelles; certaines, sous l'aspect d'inoffensives parures, cachent des talismans puissants, heureux ou funestes. Ces rubis procuraient peut-être l'oubli des peines comme une gorgée d'eau du Léthé... Bref, vaincue par le sortilège, peut-être par la coquetterie ou la passion pour son art, Amoret se métamorphosa. Sa pensée retourna vers *Eccelin le féroce* et Jacintha, fille

d'Eccelin, dont elle allait créer le personnage, s'incarna en elle. Elle récita des phrases de son rôle, se berça, s'intoxiqua de rimes. Elle laissa aller sa tête sur un coussin pour fredonner la sérénade d'Obizzo.

Elle se leva avec des mouvements étudiés et marcha lentement vers la fenêtre comme si la chanson venait de monter de la rue, accompagnée par des violes, comme si elle allait apercevoir Obizzo énamouré...

La préoccupation de son rôle la reprit tout entière. S'aidant du manuscrit d'*Eccelin* elle se mit à déclamer à mi-voix, pour éviter la fatigue. Elle allait et venait par la chambre, froissait les feuillets, les roulait dans ses doigts, les changeait de main, et parfois elle s'approchait du miroir pour y étudier les expressions de son visage.

Au dehors, sans répit, les cordes des instruments de musique vibraient sous le doigt expert et patient de Josuah Funnylake, le luthier.

Sortant de son mauvais rêve, sous le charme du collier, Amoret oubliait son dégoût. Les héroïnes de théâtre reprenaient possession de son âme et venaient la disputer à Dieu. Elle avait fait siennes leurs joies, leurs souffrances; leurs espoirs l'avaient soutenue et leur mauvaise fortune accablée. La ride légère de son front, leurs soucis autant que les siens propres l'avaient dessinée, elles ne lui permettaient pas maintenant de se libérer et s'accrochaient à elle comme des naufragées au corps du nageur. Semblable à la femme de Loth, pour avoir jeté un coup d'œil en arrière, il lui devenait impossible d'avancer dans la voie du salut.

***

Ce jour-là Amoret parut sur la scène vêtue d'une robe de velours gris brodée d'argent. Elle portait au cou le collier de rubis donné par Eastangle. Le public la trouva différente d'elle-même, mais extrêmement touchante avec son expression meurtrie et pathétique. Cependant son jeu monotone, un peu automatique, empreint d'une sorte d'accablement, donna lieu à quelques critiques de la part des spectateurs au cours de la scène où Jacintha apprenait l'assassinat de son amant

Obizzo, fils du marquis d'Este. On la trouva trop facilement résignée en recevant ce coup mortel. Elle fut jugée meilleure dans l'acte où, stupide d'horreur, elle découvrait qu'Eccelin, son père vénéré, était l'assassin d'Obizzo et l'auteur de mille crimes épouvantables.

Le marquis d'Este et le comte de Bonifacio, pour se venger du misérable et le frapper dans sa fille, avaient soudoyé des assassins afin de mettre à mort Jacintha. Sa suivante, instruite du complot, la pressait de fuir au château de Cassano, et Jacintha demeurait. Son amant poignardé, l'infamie de son père découverte, que lui importait maintenant la vie ou la mort? A la suivante qui, pour l'éclairer sur l'imminence du péril, lui montrait derrière une tapisserie les conjurés apprêtant leurs dagues, elle répondait, dolente :

— Ils sont devancés dans leur travail... des lames plus acérées ont déjà transpercé mon cœur... Je saigne par les blessures de plus cruels poignards...

Debout au milieu de la scène, face au public et les mains jointes, Amoret murmura les phrases avec une lassitude indicible. Sa voix, faible comme un souffle, vibra jusque dans les recoins les plus reculés de la salle. Alors la comédienne tressaillit : ce n'était pas Jacintha qui venait de parler, c'était Amoret. A deux pas d'elle, sur le devant de la scène, Fairchild se prélassait nonchalamment, tout comme si, chez la tante Bridget, Arabella énamourée s'apprêtait à revêtir pour le recevoir sa robe fastueuse. Cependant Arabella était morte. Son pauvre petit corps de suicidée ne reposait même pas au cimetière comme les autres! Pour épargner son voisinage aux tombeaux chrétiens, on l'avait jeté dans un trou au carrefour d'une route.

Amoret remarqua le pourpoint neuf de Fairchild, sa mine reposée. Il lui fit l'effet d'un monstre, d'un vampire gorgé de sang de femme.

Auprès d'elle Booley tenait le rôle de la suivante et lui pressait affectueusement la main, plein de sollicitude et d'effroi, et elle évoquait le visage vrai dissimulé sous le fard et sous l'expression empruntée, le masque vicieux, maladif, l'air lâchement méchant avec lequel il la regardait à présent.

Derrière elle, elle devinait le beau Nut, Nut qui l'avait

naguère encensée, adulée, portée aux nues; Nut, auteur de pièces écrites pour elle; Nut au rictus de satyre, charmeur au talent étincelant dont la prestance subjuguait les femmes; Nut à qui elle avait donné la réplique dans tant de scènes d'amour qu'elle s'était jadis laissé prendre à la comédie, et qui maintenant...

En bas, son œil hagard fixait le public, l'effrayant public aux mille têtes rieuses ou pleurardes. Il vociférait parfois contre l'auteur ou contre un comédien. Sa voix furieuse grondait alors vers la scène. Il affectionnait Amoret par caprice, parce qu'elle l'amusait. Il se plaisait à la voir exprimer la peine de nobles dames, mais qu'elle s'avise donc, elle, Amoret, de souffrir et de ne pas dissimuler son chagrin! Elle ne s'appartenait pas. Elle était la chose de ce bétail humain entassé dont l'âcre relent montait vers elle. Mais elle se sentait maintenant loin de lui. Le contact entre eux venait de se rompre, elle jouait pour elle-même, ou plutôt elle ne jouait plus, elle s'exprimait :

— Je saigne par les blessures de plus cruels poignards...

La douleur creusait le masque de la femme en scène d'une angoisse toujours plus profonde : l'agonie de Jacintha avait fait place à celle d'Amoret. Toute l'âme de la comédienne était passée dans ce gémissement. Hélas! il n'y avait plus d'espoir en ce monde ni pour Jacintha, ni pour Amoret!

Au lieu d'attaquer sa tirade, la comédienne prolongeait son temps de pause et continuait à contempler la foule avec un douloureux égarement. Les paroles de l'héroïne éclairaient lumineusement sa misère. Elle demeura quelques secondes écrasée, sa gorge se serra, puis sa poitrine eut un sursaut. Les larmes l'étouffèrent et la volonté de les retenir lui faillit, elle les laissa ruisseler sur son visage résigné, sans tenter de lutter contre sa faiblesse.

Nut, après lui avoir soufflé le début de sa tirade, ayant cru tout d'abord à une défaillance de mémoire, se taisait maintenant et considérait cette créature douloureuse avec une sorte de respect. Les seigneurs oubliaient de jeter leurs dés et négligeaient leurs pipes pour s'émerveiller en silence. Quant au public du parterre, l'admirable réalisme du jeu de scène le prenait aux entrailles. Il y devinait obscurément autre chose

que de l'art, mais il ne pouvait se rendre compte qu'il assistait à la naissance d'une conscience.

. . . . . .

La comédienne sortit de scène dolente comme si elle venait d'être rouée de coups. Sans se préoccuper de son maquillage, elle jeta sa cape sur ses épaules et se précipita au dehors. Sur le seuil elle heurta le Silène également prêt à sortir.

— Ah, ah, — dit-il en ricanant, — tu vas prendre l'air, toi aussi? Tu étais prévenue?

Égarée elle répéta machinalement, sans comprendre :

— Prévenue... de quoi?

— Allons, allons, ne raille pas! pourquoi filerais-tu si gentiment au beau milieu du spectacle avec un pied de rouge sur la figure si tu ne savais pas que les gens de Sa Majesté s'apprêtent à faire irruption dans le théâtre, à saisir par le fond de leurs chausses nos bons camarades et à les mettre à l'abri dans un local royal et bien clos, pour leur apprendre à représenter sous les traits d'Eccelin le féroce le roi Henry, propre père de Sa Gracieuse Majesté!

Amoret demeurait stupide, il l'entraîna.

— Entre nous, je crois que Nut n'y a pas mis de mauvaise intention, mais son Eccelin a le défaut d'avoir enterré un nombre respectable d'épouses et on en a pris ombrage en haut lieu!

Amoret ne répliquait rien, se laissait conduire. Cependant, quand ils furent assez loin, elle se ressaisit :

— Marry, où m'emmènes-tu donc? — demanda-t-elle, — je veux rentrer chez moi!

— Par la corde qui pendit Jocaste, tu deviens folle! Chez toi? Paupière de Dieu, mais les constables y seront dans une heure quand ils auront découvert que tu manques à l'appel! Viens avec moi, je connais un refuge où les gens de police ne se hasardent pas!

— Où donc? — interrogea-t-elle faiblement.

Il répondit avec un sourire malin :

— A Whitefriars! [1]

YVON LAPAQUELLERIE

(A suivre.)

1. Quartier de Londres où se réfugiaient les voleurs et les prostituées.

LE PROBLÈME DE LA MARNE

(6-12 SEPTEMBRE 1914)

La victoire de la Marne est demeurée pendant plusieurs années, et demeure encore pour beaucoup, mystérieuse, énigmatique. La puissante armée allemande, victorieuse, du 20 au 23 août, dans les batailles des frontières, poursuivant l'armée alliée pendant deux semaines, livrait une nouvelle bataille et battait en retraite sur tout son front au bout de trois jours. La victoire des Alliés n'était pas décisive et la retraite des Allemands était bientôt arrêtée. Les causes de leur défaite et de leur recul restaient inconnues. L'armée française diminuée, affaiblie, désorganisée par une longue retraite, avait pu se redresser et attaquer vaillamment. Mais si les Français avaient eu des succès partiels incontestables, on n'avait eu nulle part l'impression d'une victoire tactique très nette. En bien des points, c'est à la suite de combats indécis, ou même après quelque succès local allemand, que les troupes du Kaiser avaient fait demi-tour. Elles avaient pu se retirer sans être en déroute, souvent sans être poursuivies.

La cause précise de leur retraite a été longtemps ignorée. Aujourd'hui, grâce aux livres de souvenirs publics par les commandants d'armée allemands, nous savons à peu près exactement, ce qui s'est passé à l'aile droite allemande en septembre 1914 et ceci nous donne la clef de l'énigme[1].

1. Voir à ce sujet *Au tournant de la Marne*, par le capitaine Kœltz. *Revue de Paris*, 15 septembre 1921.

La victoire de la Marne est due aux graves fautes de stratégie des chefs allemands, à la mauvaise stratégie allemande; cette victoire aurait été plus complète, aurait peut-être été décisive, si la stratégie française avait été meilleure. C'est encore, comme toujours, un bon art militaire qui fait gagner les batailles, qui sauve les peuples; un mauvais art militaire qui les perd[1].

Nous allons essayer de résumer ici les événements qui se sont déroulés à l'aide droite allemande en septembre 1914 et qui ont fait la victoire française.

I. — LA FAUTE ALLEMANDE

a) *La brèche s'ouvre.*

Dans la marche des troupes allemandes, l'armée de droite était la Ire armée, qui, sous les ordres du général von Kluck, comprenait cinq corps d'armées et un corps de cavalerie. La Ire armée avait passé la Marne entre Meaux et Château-Thierry; le 5 septembre, elle s'échelonnait sur le Grand-Morin de Meaux à Esternay; un seul corps d'armée avait été laissé au nord de la Marne, sur l'Ourcq, face à Paris.

D'après les intentions du G. Q. G. allemand, la Ire armée aurait dû être en échelon en arrière des autres armées et faire ainsi une flanc-garde; mais les ordres du haut commandement étaient peu exécutés et Kluck, qui poussait l'initiative jusqu'à la désobéissance, avait sa gauche en échelon bien en avant de la IIe armée.

La IIe armée, commandée par le général von Bülow, avait le 5 septembre sa droite à Montmirail, tandis que sa gauche se reliait à la IIIe armée en Champagne; elle disposait, comme la Ire armée, d'un corps de cavalerie.

En face de l'aile droite allemande, les Alliés avaient, de l'est à l'ouest, d'abord la 5e armée française, qui faisait à peu près face à l'armée Bülow et dont la gauche, 18e corps, était le 5 septembre au nord de Provins. A gauche de la 5e armée, un corps provisoire de trois divisions de cavalerie françaises se

1. La plupart de ces questions ont déjà été examinées par J.-M. Bourget, dans ses études militaires d'un puissant intérêt qui paraissent dans le *Journal des Débats*.

reliait à l'armée britannique. Cette armée, était dans la région de Rozoy, forêt de Crécy, face au Nord-Est. Dans le camp retranché de Paris, au nord de la Marne, se groupait la 6e armée du général Maunoury.

Ainsi l'armée allemande, continuant sa marche vers le sud, s'enfonçait dans une poche et allait prêter le flanc aux troupes françaises de Paris et à l'armée anglaise. Le G. Q. G. allemand, informé du transport de troupes françaises de la Lorraine vers Paris, comprit l'imprudence qu'il allait commettre et ordonna, dans la soirée du 4 septembre, aux Ie et IIe armées, Kluck et Bülow, de faire face à Paris. Mais il était trop tard, cet ordre ne put être exécuté. L'offensive française allait se produire au moment le plus défavorable pour les armées allemandes, dont les marches étaient mal coordonnées par l'autorité supérieure.

Le G. Q. G. français avait fixé la date du 6 septembre pour la reprise de l'offensive. Dans l'après-midi du 5, l'armée Maunoury se portait vers l'est avec l'intention d'attaquer le 6 sur l'Ourcq; mais elle s'engageait dès le 5 au nord de Meaux, contre le corps d'armée, flanc-garde de Kluck. Les Allemands n'avaient plus l'initiative des opérations; ils devaient subir les événements. La bataille de la Marne était engagée.

***

Kluck, qui, dans la matinée du 5 septembre, voulait encore négliger Paris et continuer sa marche vers le sud, dut se rendre à l'évidence. Il rappela deux corps d'armée sur la Marne, laissant les deux corps de gauche vers Esternay, la Ferté-Gaucher.

Ainsi, dès le 6 *septembre*, il se produit un vide important dans le front allemand. La droite de la Ire armée sur l'Ourcq et la Marne est séparée par 40 kilomètres de sa gauche à la Ferté-Gaucher. L'attaque française de la 5e armée, le 6 septembre, force les deux corps d'armée de gauche de Kluck à battre en retraite; dans la nuit du 6 au 7, ils se replient sur le Petit-Morin entre Montmirail et Rebais.

Le 7 *septembre*, la situation devenait plus sérieuse sur l'Ourcq. Kluck demandait à 11 heures du matin le retour

de ses deux corps de gauche, dont « l'entrée en ligne sur l'Ourcq était impérieusement désirée ». Il les faisait diriger sur son aile droite, préparant une manœuvre pour envelopper l'aile gauche de Maunoury. Un de ces corps d'armée se mettait en marche dès l'après-midi du 7 et repassait sur la rive nord de la Marne. L'autre corps était conservé le 7 au soir par Bülow au sud de Château-Thierry et ne traversait la Marne que le 8.

La retraite des deux corps d'armée de Kluck laissait le flanc droit de l'armée Bülow complètement découvert le 7 septembre au soir sur le Petit-Morin. Le front était interrompu entre les Ire et IIe armées; il n'y avait pas de vide complet, car une offensive alliée, le 7 septembre, dans cet intervalle de 50 kilomètres, aurait rencontré les deux corps d'armée faisant leur mouvement; mais cette offensive arrivant dans le dos de troupes en étape aurait produit facilement des résultats d'une portée incalculable. Elle ne se produisit pas; le calme continuait à régner du côté des Anglais.

Sans être inquiété par les Alliés, sans en être empêché par le commandement supérieur, Kluck, agissant comme s'il était isolé, ne songeant qu'au succès de sa seule armée. Kluck avait ouvert une brèche énorme dans le front allemand.

b) *La brèche béante.*

Le 8 *septembre*, l'aile droite de la IIe armée était à Montmirail. Bülow, très inquiet pour son flanc droit, se protégeait par un crochet défensif face à l'ouest, en établissant une division sur la ligne Montmirail, Fontenelle, pendant que son corps de cavalerie devait disputer les passages du Petit-Morin pour retarder la marche des Alliés.

Ainsi la IIe armée allemande, obligée de se retirer un peu vers le nord-est, augmentait elle-même la brèche créée entre les deux armées par le départ des corps de Kluck.

Dans la soirée du 8 septembre, la cavalerie allemande devait abandonner les passages du Petit-Morin devant les vives attaques du 18e corps d'armée français, aile gauche de la 5e armée. La division d'infanterie formant crochet

défensif perdait Marchais après un très dur combat dont elle sortait fort éprouvée; la ligne Fontenelle, Montmirail était évacuée à 6 heures du soir en désordre et le flanc de l'armée Bülow était reporté nettement plus à l'est sur la ligne Margny, le Thoult, où elle faisait face à l'ouest. Quant au corps de cavalerie de la IIe armée, il avait une de ses divisions rejetée sur la rive nord de la Marne, dont elle laissait les ponts intacts; l'autre division était repoussée sur la Chapelle, puis sur le ruisseau le Dolloir, et enfin se retirait à la nuit complètement à l'est dans la région de Condé-en-Brie, prolongeant ainsi le crochet défensif de la IIe armée face à l'ouest, et surveillant les 15 kilomètres qui séparent Margny de la Marne. Son départ ouvrait largement la route de Château-Thierry, et augmentait l'ampleur de la brèche.

A la Ire armée, dans cette journée du 8 septembre, pendant que les deux corps de gauche se portaient, par une marche forcée, à l'aile droite, vers Crouy-sur-Ourcq et la Ferté-Milon, Kluck s'occupait de se flanc-garder vers le sud et de défendre les ponts de la Marne dans la région de la Ferté-sous-Jouarre; cette mission était donnée au corps de cavalerie de la Ire armée, soutenu par 5 bataillons de chasseurs; il avait un front de 20 kilomètres à défendre.

Ainsi, le 8 septembre, les Ire et IIe armées allemandes étaient nettement séparées. Les 50 kilomètres qui s'étendent entre Lizy-sur-Ourcq et Montmirail n'étaient gardés que par la cavalerie. Celle-ci abandonnait le Petit-Morin dans la journée. Quant aux passages de la Marne, ils étaient surveillés de Lizy-sur-Ourcq à Nanteuil, mais de Nanteuil à Dormans, c'est-à-dire de part et d'autre de Château-Thierry, ils n'étaient même pas surveillés. Enfin, entre la Marne et l'aile droite de Bülow, il n'y avait qu'une division de cavalerie pour une trouée de 15 kilomètres.

Dans la soirée du 8, il n'y avait plus aucune troupe allemande sur la rive sud de la Marne à l'ouest de Condé-en-Brie. Dans la brèche de 50 kilomètres existant entre les Ire et IIe armées, 20 kilomètres étaient gardés par un faible rideau de cavalerie et 30 kilomètres étaient sans défense.

Le haut commandement allemand, qui avait mis toutes ses armées en ligne, et qui avait commis la lourde faute

de prélever deux corps d'armée sur le front de France pour les envoyer contre les Russes, n'avait aucune réserve pour boucher la large brèche existant entre les Ire et IIe armées. Il était donc, à juste titre, fort inquiet de la situation créée par l'imprudente manœuvre de Kluck, laquelle pouvait amener un désastre.

Le général von Bülow avait, avec raison, des craintes fort sérieuses pour sa droite qu'il savait tout à fait en l'air à Montmirail. L'irruption des Alliés dans la brèche semblait imminente. Bülow écrit : « Les colonnes ennemies venant de Doué et de Rebais remontent vers le nord; d'autres plus à l'ouest. L'ennemi qui allait passer la Marne le 9, entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, allait tomber dans le dos de la Ire armée et la forcer à la retraite. »

Le colonel Hentsch, envoyé du G. Q. G. allemand, rendait compte par T. S. F. le 8 au soir : « Situation sérieuse, mais non désespérée à l'aile droite de la IIe armée. »

***

La journée du 9 *septembre* 1914 est capitale dans la guerre de cinq ans; elle a vu la retraite de l'armée allemande et la fin du rêve de campagne courte et de victoire facile.

Toute l'armée Kluck était sur la rive droite de l'Ourcq, sauf la cavalerie et une brigade mixte laissée en soutien de cette cavalerie au nord de la Marne. La bataille commencée le 5 septembre contre l'armée Maunoury était indécise le 8 au soir; les forces opposées, sensiblement égales, six divisions contre six, se neutralisaient. Mais Kluck disposait, le 9 au matin, de trois divisions que nous avons vues partir dans l'après-midi du 7 de la région d'Esternay. Ces trois divisions avaient parcouru 50 et 70 kilomètres en moins de quarante-huit heures, effort extraordinaire qui peut se comparer aux plus fameuses marches forcées connues dans l'histoire militaire, si l'on songe que ces troupes marchaient déjà sans arrêt depuis le commencement d'août. Elles se préparaient à attaquer; Kluck les dirigeait pour déborder largement l'aile gauche de Maunoury. Le mouvement tournant des Allemands commençait dans la matinée du 9 et leurs

avant-gardes s'approchaient à onze heures de la route de Betz à Nanteuil-le-Haudoin, en arrière du flanc droit de l'armée française; celle-ci tentait d'établir un nouveau front est-ouest, faisant suite au front sud-nord; la 6e armée française allait être dans une situation délicate, et Kluck pouvait être satisfait à son aile droite.

Mais il n'en était pas de même à la gauche de Kluck, à sa flanc-garde face au sud. Le corps de cavalerie, soutenu par une brigade d'infanterie, chargé de la mission impossible de garder le flanc gauche de la Ire armée de Lizy-sur-Ourcq à Nogent-l'Artaud, sur un front de 25 kilomètres, ne paraît pas avoir essayé de disputer les passages de la Marne aux Alliés, ni même d'en détruire les ponts.

Ces ponts étaient franchis par les colonnes de l'armée anglaise dans la matinée du 9; le corps de cavalerie de Kluck signalait à dix heures ces troupes en marche sur la rive droite dans la région de Charly. L'armée Kluck se trouvait dans une position critique; l'armée anglaise la débordait largement et s'avançait dans son dos; elle allait l'attaquer par derrière.

De plus, Kluck n'ignorait pas que, plus à l'est, dans la région de Château-Thierry, il y avait un vide de 30 kilomètres, sans aucune troupe, avant de trouver l'aile droite de la IIe armée. Dans cette brèche, il était évident que l'armée alliée allait s'engouffrer et couper entièrement la Ire armée.

A onze heures, Kluck inquiet donnait l'ordre à son corps d'armée de gauche de se replier et de se porter sur le Clignon, vers Gandelu, faisant ainsi un crochet défensif face au sud. Mais il était encore fort tenté de persévérer dans sa manœuvre contre la gauche de Maunoury, pour saisir la victoire espérée. S'il avait eu cette victoire tactique dans la soirée du 9 septembre, il aurait vu la 6e armée française se retirer dans la direction de Paris; mais ce succès ne l'aurait pas sauvé du danger d'encerclement qui le menaçait et d'une défaite décisive pour la Ire armée allemande dans la journée du 10 ou du 11 septembre.

Bülow n'était pas, le 9 septembre au matin, dans une situation aussi grave que Kluck, mais sa position était cependant fort critique. A la suite des trois jours de bataille, ses divisions étaient épuisées; ses réserves avaient été dépensées à sa gauche

du côté de la IIIe armée; il écrivait au G. Q. G. que son armée n'avait plus que la valeur de trois corps d'armée.

Son aile droite, repliée face à l'ouest sur la ligne Margny, le Thoult, n'était pas pressée par l'ennemi dans la matinée du 9. Mais sa cavalerie n'avait plus qu'une division avec « les débris de 2 bataillons », vers Condé-en-Brie, pour établir un rideau entre Margny et la Marne et parer au mouvement enveloppant des Français. En tout cas, le chemin de Château-Thierry restait ouvert à une avance ennemie, et, dans la brèche ouverte jusqu'à Lizy-sur-Ourcq, il n'y avait que le faible rideau de la cavalerie de la Ire armée.

La cavalerie pourrait, pendant quelques heures, faire croire à une résistance, mais les Alliés marchant hardiment auraient vite fait de percer ce mince rideau tendu sur un si large front. Une division de cavalerie avait reçu des ordres des deux armées; Kluck lui demandait de venir à Marigny-en-Orxois et de se mettre en liaison à l'ouest avec la brigade d'infanterie de Montreuil-aux-Lions, pendant que Bülow l'appelait à l'est, lui prescrivant de garder la Marne de Château-Thierry à Port-à-Binson (28 km.).

La brèche était donc là, béante, entre les Ire et IIe armées, brèche de 50 kilomètres entre Lizy-sur-Ourcq et Margny. La marche, la marche rapide des troupes alliées dans cette brèche allait évidemment se produire; elle entraînerait des résultats désastreux pour les Ire et IIe armées.

Le mot de retraite, déjà murmuré le 8 au soir à l'état-major Bülow, était prononcé le 9 au matin. La retraite se présentait comme le seul moyen de ressouder les deux tronçons séparés et de retrouver plus au nord, par exemple sur l'Aisne, la liaison perdue au sud de la Marne.

La matinée du 9 septembre fut pleine d'angoisses au quartier général de la IIe armée à Montmort. La cavalerie n'était poursuivie que « mollement » à Condé-en-Brie. Mais à 11 heures l'aviation signalait quatre colonnes ennemies passant la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre et Nogent-l'Artaud. C'était l'irruption redoutée de l'ennemi dans la brèche entre les Ire et IIe armées. Bülow était nettement débordé; il attendait à tout instant la nouvelle du passage des Français à Château-Thierry; sa droite allait être tournée. Bülow jugeait que « le

plan évident du commandement français était l'enveloppement de l'aile droite de l'armée allemande après séparation et anéantissement de la Ire armée ».

Il était clair que le seul salut de la IIe armée était dans une retraite immédiate. Bülow donnait cet ordre, le 9 septembre, à 11 heures du matin; la droite (ouest) de son armée devait repasser la Marne à Damery.

***

Le G. Q. G. allemand, fort inquiet de la situation de ses armées de droite, mal relié avec elles, mal tenu au courant, avait envoyé, le 8 septembre, un officier d'état-major, le lieutenant-colonel Hentsch, pour voir de près la situation des IIIe, IIe et Ire armées. Ce *missus dominicus* avait pleins pouvoirs pour prescrire, ou coordonner, les mouvements de retraite, s'il y avait lieu, et pour ressouder les Ire et IIe armées.

Le lieutenant-colonel Hentsch était, le 8 au soir, à Montmort, au quartier général de la IIe armée; la retraite était envisagée, mais non décidée, à minuit; Hentsch envoyait au G. Q. G. le télégramme : « Situation sérieuse, mais non désespérée à l'aile droite de la IIe armée. » La discussion recommençait le 9 au matin et la retraite, jugée inévitable, était décidée.

A midi, Hentsch arrivait à Mareuil-sur-Ourcq, au quartier général de la Ire armée, où l'on songeait toujours à poursuivre l'offensive. Le lieutenant-colonel Hentsch eut le mérite de juger mieux la situation d'ensemble et d'imposer la retraite à la Ire armée. Vers une heure de l'après-midi, l'ordre de rompre le combat était donné à la Ire armée.

Les deux corps d'armée venus à marches forcées du Grand-Morin n'avaient pas eu le temps de faire sentir une action importante le 9. En étapes le 7 et le 8, ils n'avaient donc pris aucune part à la bataille à une heure décisive pour l'Allemagne; ils manquaient gravement à la gauche et arrivaient trop tard à la droite.

La retraite de Kluck et de Bülow, le 9 septembre, à midi, sauvait leurs armées d'une catastrophe immédiate. La situation n'en restait pas moins très grave. La brèche, créée par la fausse conception de Kluck, n'en subsistait pas moins.

La faute capitale de Kluck est d'avoir agi comme s'il était isolé et d'avoir oublié qu'il faisait partie d'un ensemble où il avait un rôle à jouer. Ce rôle était défini par les ordres reçus et découlait des circonstances. Kluck était flanc-garde de droite des armées allemandes. Pour garder ce flanc, il ne fallait pas en être trop éloigné. Distant de 10 kilomètres de l'aile droite de Bülow, Kluck l'aurait couvert efficacement; à 50 kilomètres, il ne le protégeait plus. Kluck aurait dû reculer jusqu'à Château-Thierry devant l'attaque de Maunoury; là, il aurait flanc-gardé l'ensemble des armées allemandes et permis à son commandant en chef de manœuvrer. Sur l'Ourcq, même vainqueur, il ne remplissait plus sa mission. La brèche de 50 kilomètres, qu'il avait créée volontairement, portait en elle-même la germe de la défaite allemande. Il était évident que l'armée alliée ne manquerait pas d'y entrer. On n'a jamais le droit de supposer que l'adversaire fera une faute grave.

Si Kluck est le premier coupable dans la défaite allemande, la responsabilité en incombe gravement aussi au haut commandement. Le G. Q. G. allemand n'avait pas dirigé la poursuite depuis la bataille des frontières; il dirigeait encore moins la bataille engagée le 5 septembre et laissait Kluck faire une faute capitale. Le G. Q. G. n'avait aucune réserve stratégique pour parer aux événements. Il avait fort mal à propos envoyé en Prusse Orientale deux corps d'armée qui arrivèrent après Tannenberg et ne furent utilisés ni sur un front ni sur un autre. Les quatre corps retirés de Lorraine pour former la VIIe armée quittaient le front le 6 septembre et n'étaient disponibles à Saint-Quentin qu'à partir du 13; ils étaient donc absents de la bataille décisive. C'était, par deux fois, à une échelle, plus grande, le mouvement de rocade inopportun fait par Kluck. — Le haut commandement français avait nettement l'avantage dans la manœuvre stratégique des réserves; il attaquait le 6 septembre, ayant groupé ses forces à sa volonté, et imposait la bataille à l'adversaire au moment même où celui-ci n'avait pas la disposition de toutes ses réserves. Amener toutes ses troupes à la bataille décisive a toujours été un des secrets de la victoire.

Le 9 septembre, à midi, les ordres de retraite étaient donnés par Kluck et Bülow. Les deux armées rompaient vite le combat.

La Ire armée se retirait vers le nord. Pour se rapprocher de la IIe armée et retrouver la liaison, elle aurait dû obliquer vers l'est, mais elle aurait ainsi prêté le flanc aux troupes alliées venant du sud; ce mouvement fut jugé impossible par Hentsch et par l'état-major de Kluck, et la 1re armée retraita vers la forêt de Villers-Cotterets, pour échapper plus sûrement à l'étreinte ennemie.

L'armée Bülow battait également en retraite le 9 septembre et se retirait rapidement. Les trains furent reportés au nord de la Vesle et le gros de l'armée sur la Marne dans la journée du 9.

La brèche entre les Ire et IIe armées restait donc ouverte le 9 au soir entre la forêt de Villers-Cotterets et Damery; elle avait 50 kilomètres.

Le 10 *septembre*, la Ire armée était au nord de la forêt de Villers-Cotterets. La IIe armée continuait sa retraite vers le nord avec des arrière-gardes sur la Marne. La brèche restait d'environ 50 kilomètres.

c) *La brèche se ferme.*

Le 11 *septembre*, Kluck était sur les deux rives de l'Aisne, de Compiègne à Soissons, son corps de cavalerie était à Soissons, dans un état complet d'épuisement, télégraphiant en clair sa détresse et son incapacité de combattre. Le même jour, Bülow, repliant encore sa droite, la plaçait à Jonchery, sur la Vesle. La brèche était réduite à l'intervalle Soissons, Jonchery, soit 40 kilomètres; mais dans cet intervalle Bülow avait judicieusment envoyé son corps de cavalerie et avait fait tenir les deux passages importants de Braisne et de Fismes, chacun par une brigade mixte de la IIe armée. La brèche était donc partiellement bouchée le 11 septembre, ou du moins réduite à 15 kilomètres entre Braisne et Soissons.

Le 12 *septembre*, la Ire armée était en entier au nord de l'Aisne et s'était resserrée d'Attichy à Soissons. La IIe armée avait encore sa droite à Jonchery-sur-Vesles. La brèche entre

Jonchery et Soissons était gardée par une division et par une brigade de landwehr, qui, attaquées par les troupes françaises, durent battre en retraite, ce qui força Bülow à replier toute son armée vers le nord-est; sa droite, de la Vesle, recula sur l'Aisne, à Berry-au-Bac. La brèche restait d'environ 30 kilomètres encore totalement dégarnis, mais la situation s'améliorait beaucoup par l'arrivée à Saint-Quentin de la VIIe armée, dont l'avant-garde était poussée à Laon à une petite étape en arrière de la brèche.

Le 13 *septembre*, Kluck derrière l'Aisne étend sa gauche jusqu'à Vailly; la VIIe armée est à Laon et envoie une brigade mixte qui prolonge la gauche de la Ire armée sur le plateau de Craonne. La IIe armée a sa droite à Neufchâtel. La brèche entre les IIe et VIIe armées existe encore dans la région de Berry-au-Bac; elle a 15 kilomètres. Les Français y sont entrés jusqu'à Amifontaine et ont poussé leur cavalerie jusqu'à Sissonne; mais celle-ci doit revenir pour ne pas être coupée. La brèche est devenue étroite. Les Allemands sont sûrs de rétablir leur front continu.

Les 14 *et* 15 *septembre* de violents combats se livrèrent dans la brèche de Berry-au-Bac. Le 15 septembre, l'aile gauche de la VIIe armée se reliait à la droite de la IIe.

En résumé, la manœuvre très imprudente de Kluck, appelant toute son armée à son extrême droite pour lutter contre Maunoury, et la carence du haut commandement allemand ne dirigeant pas la bataille, avaient ouvert une brèche complète entre les Ire et IIe armées. Cette brèche était de 40 kilomètres le 6 septembre et de 30 kilomètres le 7, avec des troupes en marche entre les 2 armées; le 8, elle avait 50 kilomètres et n'était surveillée que par la cavalerie; le 9, elle avait encore 50 kilomètres, dont 20 surveillés par la cavalerie, et 30 non surveillés. Pendant ces quatre jours, les armées luttaient de front contre les armées françaises, et le danger du mouvement débordant par la brèche était terriblement inquiétant pour Kluck et Bülow.

Pendant la retraite allemande et la poursuite française, la brèche persistait, puis se fermait graduellement. Le 10 septembre, elle avait encore 50 kilomètres, sans aucune surveillance; le 11, elle en avait encore 40, dont 15 n'étaient

pas surveillés; le 12, elle avait encore 30 kilomètres, et le 13, elle se réduisait à 15 kilomètres, pour se fermer le 15 septembre.

Les trois journées des 8, 9 et 10 furent particulièrement critiques pour les armées allemandes qui pouvaient subir un grave désastre. Elles y échappèrent en battant en retraite; cette retraite était une grave défaite et la ruine de toutes les illusions allemandes.

Le G. Q. G. allemand parvenait à rétablir la continuité de son front, à ne pas reculer plus au nord et à boucher la brèche de Château-Thierry créée par Kluck, en y employant la VIIe armée, qui arrivait fort heureusement à la fin de la période critique.

Mais cette VIIe armée allemande n'avait pas été amenée à Saint-Quentin dans le but de servir de réserve à l'aile droite allemande et de boucher un trou, car elle avait commencé à être enlevée de Lorraine avant que l'offensive française ne se produise. La VIIe armée était destinée, dans l'esprit du haut commandement allemand, à prolonger la droite allemande vers l'ouest, à augmenter l'amplitude du grand débordement stratégique qui était à la base du plan d'opérations.

Les réalités de la bataille, avec les armes de 1914, avaient montré si vite l'impuissance réciproque des troupes à rompre le front adverse et la tendance à la stabilisation après quelques jours de lutte, que la nécessité de chercher plus loin une solution et de manœuvrer, par une aile, en terrain libre, s'était imposée aux deux généraux en chef. Cette manœuvre se traduisait immédiatement par la rocade stratégique, par le transport de grandes unités par voie ferrée, de l'est à l'ouest, de la Lorraine et de la Champagne vers la Picardie et l'Ile-de-France. Les deux adversaires commençaient la course au terrain libre, qui, en se prolongeant, devenait, quelques semaines plus tard, la course à l'obstacle fixe, la course à la mer. Le G. Q. G. français avait commencé le premier par le transport de l'armée Maunoury, et l'offensive du 6 septembre surprenait les Allemands pendant le transport de leur VIIe armée. Réunie dans la région de Saint-Quentin, cette armée, formant échelon en arrière de la droite allemande, eût été disponible pour un large mouvement de débordement qui aurait pu être très inquiétant pour la gauche française et qui, en

tout cas, aurait peut-être amené un prolongement du front vers Rouen, au lieu de le voir se diriger vers Calais.

Mais les Allemands n'avaient plus l'initiative des opérations depuis le 5 septembre. — Au lieu d'attaquer, il fallait parer, au lieu de tourner et de menacer le flanc de l'adversaire avec la VIIe armée, il fallait boucher la brèche, réparer la faute de Kluck. Au lieu de manœuvrer en terrain libre, il fallait défendre le terrain qu'on avait laissé libre à l'armée alliée, trop heureux de voir qu'elle n'avait pas su l'utiliser. Au lieu de faire une opération stratégique offensive, la VIIe armée allemande devait faire de la défensive, atténuer la défaite allemande et rétablir le front; c'est peut-être là un des résultats les plus tangibles de la victoire française.

II. — LA LENTEUR DES ALLIÉS

a) *L'occasion entrevue.*

En face de la brèche du front allemand, les troupes alliées étaient, de l'ouest à l'est, l'armée anglaise forte de deux corps d'armée et d'une division de cavalerie, un corps de trois divisions de cavalerie françaises, puis le 18e corps d'armée, gauche de la 5e armée française. C'était eux que la fortune favorisait en leur donnant l'occasion de succès faciles et en leur offrant la possibilité de remporter une grande victoire. Malheureusement la jonction des armées française et anglaise était forcément un point où l'unité d'action était mal assurée.

Le 6 *septembre* la gauche de la 5e armée française prenant l'offensive, faisait reculer les deux corps de gauche de Kluck, aventurés sur le Grand-Morin loin de leur armée et en avance sur la droite de Bülow. L'armée anglaise n'avait pas encore commencé son offensive et n'agissait pas dans la brèche déjà ouverte par le départ des corps du centre de l'armée Kluck.

Le 7 *septembre*, le 18e corps attaquait au sud de Montmirail pendant que son adversaire, le IXe corps allemand, était rappelé au nord par Kluck. Plus à l'ouest, l'armée anglaise se portait en avant dans la région de Coulommiers, dans la brèche allemande; elle n'avait en face d'elle que les corps de cavalerie ennemis sur la Marne et le Petit-Morin. Cette

situation n'avait pas échappé au G. Q. G. français qui signalait le 7 septembre, à 18 heures, qu'il existait « un trou entre les fractions engagées contre la 5e et celles engagées contre la 6e armée, trou bouché par des forces importantes de cavalerie, probablement quatre divisions ». Après cet avis, on pouvait espérer que les exécutants, si bien renseignés, allaient attaquer vigoureusement dans le trou, dès le lendemain matin. Le G. Q. G. français suivait de près les événements, faisait sentir son action, dirigeait sa bataille. Il est d'autant plus intéressant de le constater que nous avons vu, à la même époque, le haut commandement allemand ignorer la situation de ses armées et borner son rôle à ratifier et coordonner les initiatives de ses subordonnés.

Le 8 *septembre*, le 18e corps d'armée trouvait une forte résistance sur le Petit-Morin à l'ouest de Montmirail; c'était l'extrême aile droite de Bülow qui était bientôt débordée par l'ouest. Plus loin, dans la brèche Montmirail, Lizy-sur-Ourcq, il ne semble pas qu'il se soit produit d'offensive bien vigoureuse de la part des Alliés contre la cavalerie allemande du Petit-Morin et de la Marne.

Le G. Q. G. français avait le 8 septembre « le sentiment très net du trou qui s'élargit entre les Ire et IIe armées allemandes ». Il télégraphiait à midi à l'armée anglaise : « Il semble que, sur votre front, il y ait seulement une partie du IVe corps d'armée et un corps de cavalerie de 3 à 4 divisions. » A 15 h. 30, nouveau télégramme : « Il est indispensable que les forces britanniques attaquent la Ferté-sous-Jouarre et débouchent au nord de la Marne dès ce soir. »

L'exécution de ces ordres ne fut sans doute pas possible. Il semble certain que, dans la soirée du 8, les passages du Petit-Morin étaient libres et ceux de la Marne aussi. L'armée anglaise ne se présenta sur la Marne que le 9 septembre.

Le corps de cavalerie française fut sans doute arrêté par la résistance de la cavalerie de Bülow sur le Petit-Morin pendant la première partie de la journée du 8. Dans la soirée, la retraite de la cavalerie allemande, d'une part sur la rive droite de la Marne, d'autre part à l'est vers Condé-en-Brie, laissait le champ libre vers la Marne, dont les ponts de Nogent-l'Artaud à Château-Thierry, à 10 et 20 kilomètres du Petit-

Morin étaient des objectifs bien tentants et qui n'étaient pas défendus. Le corps de cavalerie français cantonna vers Bellot, sur le Petit-Morin.

Le 8 septembre, à 19 heures, le G. Q. G. renouvelle ses ordres et ordonne à nouveau de pénétrer dans la brèche. Il prescrit à l'armée anglaise de « franchir la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre et Nogent-l'Artaud pour être sur les derrières de l'armée qui se trouve sur l'Ourcq »; à la 5e armée « de couvrir le flanc droit anglais en dirigeant un fort détachement sur Azy et Château-Thierry »; au corps de cavalerie de « franchir la Marne au besoin derrière le détachement de la 5e armée ou derrière les colonnes anglaises et d'assurer d'une façon effective la liaison entre les Anglais et la 5e armée ».

Ainsi la journée du 8 septembre se terminait sans aucune tentative sérieuse des Alliés pour pénétrer dans la brèche, ouverte sur 50 kilomètres. Mais le G. Q. G. français, dans ses ordres pour le 9, poussait de nouveau l'armée anglaise dans cette brèche.

Pour les troupes françaises, il était modeste dans ses désirs, en ne demandant à la 5e armée qu'un fort détachement à Azy et Château-Thierry, ce qui était trop peu. Sans doute les craintes d'échec du côté de la 9e armée et de la droite de la 5e armée restaient grandes le 8 au soir et le haut commandement français songeait à parer avant de penser à attaquer.

Plus modestes encore étaient les désirs du G. Q. G. français dans la mission donnée au corps de cavalerie, dont on bornait l'ambition à passer la Marne derrière les autres troupes et à assurer la liaison entre les deux armées. C'était évidemment le minimum demandé pour le cas où les passages de la Marne seraient défendus, ce que logiquement on ne pouvait mettre en doute. Si la rivière n'était pas gardée, si la brèche était ouverte, si le terrain était libre et occupé seulement par un peu de cavalerie ennemie, ce que les reconnaissances du front doivent toujours faire connaître, il allait de soi que la cavalerie française n'avait qu'à remplir son rôle normal, devancer l'infanterie, aller, le plus loin possible, prendre le contact de l'adversaire. Cela n'était pas dit, et n'avait pas besoin d'être dit.

b) *L'occasion échappe.*

Dans la journée du 9 *septembre*, la marche à fond dans la brèche, qui avait été manquée le 8, allait sans doute pouvoir se faire.

L'armée anglaise passait la Marne dans la matinée du 9, en quatre points, du côté de Charly, sans y rencontrer de résistance; elle n'avait devant elle que la cavalerie de Kluck et ses soutiens d'infanterie. Ce mouvement en avant de l'armée anglaise, qui eût été préférable le 6, le 7 et surtout le 8, avait encore le 9 une importance capitale. Kluck était tourné, Bülow était débordé, les deux armées étaient séparées. On a vu que la nouvelle du passage de la Marne vers Charly, annoncée à Kluck, et à Bülow par leur cavalerie et leur aviation, détermina à 11 heures et à 1 heure les ordres de retraite donnés aux Ire et IIe armées allemandes. L'histoire en laissera l'honneur à l'armée anglaise.

Celle-ci ne se rendit pas compte de l'importance qu'aurait eue la continuation de sa marche vers le nord ou mieux le nord-ouest. Malgré la faiblesse des troupes qui lui étaient opposées, elle ne tenta pas d'intervenir directement dans la bataille qui se livrait sur l'Ourcq, à 20 kilomètres à l'ouest. En marchant vers Crouy-sur-Ourcq, l'armée anglaise aurait complètement pris à revers le gros de la Ire armée allemande fort occupée à lutter contre Maunoury et dont toutes les réserves étaient au nord. Kluck se serait trouvé dans une situation des plus critiques et aurait difficilement échappé à un désastre, si, au soir du 9 septembre, quatrième jour de la bataille, ses troupes avaient reçu en même temps des obus français par devant et des obus anglais par derrière. L'armée anglaise, reposée, entrant dans la bataille à la dernière heure, pouvait remporter une grande victoire. French oublia que Waterloo a été gagné moins par la ténacité des Anglais que par l'arrivée de Blücher dans le flanc de Napoléon.

Les Français sont en retard sur les Anglais dans la matinée du 9, pour marcher au nord. La gauche de la 5e armée n'est pas poussée sur Château-Thierry; notre cavalerie ne franchit pas la Marne; pourtant le chemin est libre, les ponts sont intacts et non défendus. Le G. Q. G., informé de la progres-

sion des Anglais, renouvelle ses ordres qui n'ont pas été exécutés; il les accentue dans un sens offensif, car, au lieu d'un détachement, il veut voir un corps d'armée à Château-Thierry; en effet, à 14 h. 10, il prescrit : « Il est essentiel que le 18e corps franchisse la Marne ce soir même, aux environs de Château-Thierry, de manière à appuyer effectivement les colonnes anglaises qui ont franchi la rivière. Le corps de cavalerie doit agir en conséquence. »

Il faut croire que cet ordre ne parvint pas rapidement aux exécutants. Le général de Maud'huy, commandant le 18e corps, n'avait pour objectif que Viffort à 10 kilomètres au sud de Château-Thierry; mais, n'ayant plus d'ennemi devant lui, il alla lui-même à l'état-major de la 5e armée demander l'autorisation de pousser jusqu'à la Marne, dont les passages lui semblaient, de toute évidence, indispensables à occuper au plus tôt. Il arriva le 9 au soir, sans coup férir, à Château-Thierry avec un régiment, pendant qu'une de ses brigades occupait Azy.

Quant au corps de cavalerie, il semble qu'il ait employé la journée du 9 à franchir la distance de 15 à 20 kilomètres qui sépare le Petit-Morin de la Marne, sans essayer de passer au nord de cette rivière. A 5 ou 6 kilomètres au sud de Château-Thierry, le général de Maud'huy trouva une division de cavalerie française pied à terre, dans l'après-midi du 9, et, ayant interrogé son chef sur ce qu'il fait, sur ce qu'il y a dans Château-Thierry, reçut la réponse : « Je n'en sais rien, je n'ai pas l'ordre d'y aller, j'attends des ordres ». Le corps de cavalerie passa en partie la Marne dans la soirée et cantonna dans la vallée.

Les Alliés laissèrent échapper le 9 septembre une occasion exceptionnelle de succès facile qui devait conduire à une victoire décisive. Si une armée anglo-française s'était avancée résolument dans la brèche vide de troupes, le gros des armées allemandes eût été obligé de reculer précipitamment, pour ne pas être pris à revers et l'armée de Kluck aurait été complètement isolée. Kluck avait déjà affaire à l'armée Maunoury qui le tenait en échec, et à la gauche de laquelle était un corps français de trois divisions de cavalerie. Donc, au total, sept divisions de cavalerie alliées pouvaient s'élancer pour agir sur les

communications de la Ire armée allemande, qui venait de faire quatre jours de bataille ou de marches forcées.

Par le flanc nord de la Ire armée allemande, une seule division de cavalerie, très fatiguée, s'éleva audacieusement derrière Kluck, dans la forêt de Villers-Cotterets. Ce qu'elle put y faire montre, combien il est regrettable que le corps de cavalerie française du Petit-Morin, moins fatigué, moins éprouvé par le début de la guerre, et la division de cavalerie anglaise n'aient pas été lancés sur l'Ourcq par la brèche de Château-Thierry.

Sur l'immense champ de bataille, la fortune plaçait la cavalerie exactement aux points où elle pouvait agir, n'ayant devant elle qu'une cavalerie ennemie fatiguée ou un terrain absolument libre. C'est tout ce qu'elle avait souhaité pendant cinquante ans de paix. Dans la longue bataille engagée depuis quatre jours sur l'Ourcq, derrière un ennemi accroché sur tout le front, épuisé par une lutte pénible, l'heure était décisive.

La suite de la guerre en France n'a plus offert, à aucun adversaire, d'aussi belles possibilités d'exploiter un succès. Les troupes devaient d'abord rompre un front fortifié; ensuite, coupées de leur artillerie et de leurs ravitaillements par la zone bouleversée, elles se heurtaient bientôt à des unités fraîches, rapidement transportées par des milliers de camions et un réseau ferré intact; les poches où elles s'engageaient étaient exposées à des attaques concentriques et leurs communications resserrées soumises à des concentrations de feux. Rien de semblable ne pouvait menacer une armée alliée s'avançant dans la brèche de Château-Thierry. L'ennemi, partout fixé, n'avait pas de réserves immédiatement disponibles, et la rareté relative des mitrailleurs ne permettait pas encore à une troupe de faible effectif de tendre un rideau de feux impénétrable. La forme enveloppante du front franco-anglais nous donnait une supériorité incontestable.

On pouvait encore, *le* 10 *septembre*, obtenir le succès manqué le 9. La fortune était encore favorable aux Alliés. Kluck se dérobait vers le nord. Bülow avait infléchi sa retraite vers le nord-est. Tous deux s'écartaient instinctivement de la brèche où ils ne doutaient pas que l'armée alliée fût en forces. Cette brèche ne se réduisait donc pas dans la journée

du 10; elle restait d'au moins 50 kilomètres. Les troupes franco-anglaises de première ligne n'avaient pas le droit de l'ignorer; pour le savoir, elles n'avaient qu'à envoyer des reconnaissances sur leur front.

Si les Alliés avaient résolument marché le 10 dans la brèche béante, ils avaient encore les plus grandes chances d'atteindre Kluck avant qu'il ne pût être secouru, ou d'obtenir des résultats capitaux en agissant contre l'aile droite de Bülow.

Malheureusement, il n'en fut rien.

Le G. Q. G. français donnait, pour la journée du 10, un ordre qui ne dénote plus la même volonté de pousser dans la brèche et qui montre que le commandement français était mal renseigné sur la retraite ennemie. En effet, l'ordre du 9 septembre, 22 heures, prescrivant l'offensive générale des 5e et 6e armées, ordonne seulement à l'armée anglaise de « s'efforcer d'atteindre les hauteurs de la rive sud du Clignon » et la fait soutenir par « le 18e corps d'armée qui organisera une tête de pont au nord de Château-Thierry ». — Quant au corps de cavalerie, il devait « opérer avec le 18e corps d'armée, déterminer le contact de l'ennemi et chercher toujours à percer dans la direction générale d'Oulchy-le-Château ».

Cet ordre qui arrête la poursuite, qui limite l'offensive, est difficile à comprendre. Le G. Q. G. voyait l'ennemi en retraite et ayant reculé de 40 kilomètres; le « trou » existant dans son front était signalé depuis le 7; la poursuite était commencée. Pourquoi alors la tête de pont, l'arrêt en pleine victoire, l'attitude défensive, la timidité à l'heure où il n'y avait plus besoin que de beaucoup d'audace?

Comment comprendre l'ordre de percer et l'objectif restreint d'Oulchy-le-Château à 15 kilomètres? Percer! mais l'ennemi avait fait lui-même la brèche, et on le savait bien — son contact, on ne l'aurait trouvé que sur l'Aisne; il fallait faire 40 kilomètres au nord et 60 au nord-est, dans le vide, avant de trouver une troupe allemande organisée.

On ne peut comprendre cet ordre qu'en supposant le G. Q. G. complètement mal renseigné sur les mouvements de l'armée allemande et l'on s'en étonne, quand on l'a vu si exactement documenté les jours précédents. Comment l'aviation ne signalait-elle pas le vide de la Marne à l'Aisne? Comment

l'armée anglaise et le corps de cavalerie ne signalaient-ils pas l'absence de toute infanterie ennemie? Les quelques escadrons de cavalerie allemande avaient été bien habiles, s'ils avaient pu faire croire à une résistance organisée sur le Clignon.

Dans la journée du 10, l'armée anglaise ne rencontra pas de résistance, franchit le Clignon, mais s'arrêta sur la rive nord de ce ruisseau. Le 18e corps se concentra à Château-Thierry, exécutant l'ordre reçu d'organiser une tête de pont, au grand regret de son bouillant chef. Le corps de cavalerie se porta à 15 kilomètres au nord, dans la région Oulchy-le Château, Fère-en-Tardenois, mais ne semble pas avoir pensé à dépasser cet objectif et à talonner les arrière-gardes ennemies. Dans l'ensemble, les troupes alliées placées pendant la bataille décisive en face de la brèche allemande n'avaient pas fourni un gros effort de marche. L'armée anglaise, qui n'avait presque pas eu à combattre, n'avait fait que 20 kilomètres en quarante-huit heures, prenant les journées des 9 et 10 pour se porter de la rive sud de la Marne à la rive nord du Clignon. En cinq jours, du 6 au 10 septembre, elle n'avait guère franchi que 50 ou 60 kilomètres pour se porter de Rozoy-en-Brie au Clignon, en face de la brèche allemande. Il ne faut pas oublier que l'armée britannique était alors très fatiguée, ayant fourni des étapes importantes, quelques jours avant, pendant la marche en retraite.

Soissons au nord, Fismes au nord-est, sont à 40 kilomètres de Château-Thierry. Le corps de cavalerie pouvait être dans la matinée du 10 dans l'une de ces villes. Le 18e corps et l'armée anglaise pouvaient être le 11 au matin à Fismes dans le dos de Bülow, ou à Soissons sur le flanc de Kluck. On n'aurait rencontré aucune troupe allemande en ordre; on n'aurait été ralenti que par le butin à ramasser. Les troupes alliées, victorieuses, étaient capables d'un gros effort. Les troupes allemandes étaient battues et harassées. Le corps de cavalerie de Kluck arrivait à Soissons le 11 au matin, tellement exténué, avons-nous vu, qu'il télégraphiait en clair son incapacité de continuer plus loin.

Le 10, à midi, le G. Q. G. apprenait que les Anglais étaient arrivés sans coup férir, dans la matinée, au Clignon. Il com-

prit alors sans doute la faute commise par l'ordre trop timide du 9 au soir. Il « autorisa » la 5e armée à « porter le 18e corps en avant à hauteur de la droite anglaise » et ordonnait : « Poussez le corps de cavalerie à la recherche des colonnes ennemies ». On ne sait si cet ordre arriva jusqu'à la première ligne. Il ne fut pas exécuté.

Comme celle du 8, comme celle du 9, la journée du 10 était perdue. Pour la troisième fois l'occasion de victoire décisive était manquée.

Le 11 *septembre*, le corps de cavalerie, dirigé vers le nord-est, se heurta sur la Vesle aux détachements de l'armée Bülow; il ne put forcer le passage; par contre, sa présence retarda la marche du 18e corps. Le 12 *septembre*, le 18e corps repoussa les détachements allemands et passa la Vesle.

Les jours suivants, les Alliés attaquèrent; la bataille se ralluma. Mais la brèche qui n'avait plus que 15 kilomètres était devenue trop petite. Une division de cavalerie française y pénétra cependant le 13 sur l'ordre du G. Q. G.; elle parvint jusqu'à Sissonne sur le flanc de la VIIe armée allemande, mais elle faillit être coupée à son retour.

c) *L'occasion manquée.*

La fortune avait souri aux armées alliées du 6 au 12 septembre et leur avait offert une occasion exceptionnelle qu'elles n'ont pas pu saisir.

Elle ne les favorisait pas en plaçant la brèche du front allemand en face du point de soudure des Anglais et des Français, point forcément faible.

Le manque d'unité de commandement semble avoir été une des causes de la mauvaise exécution des ordres du G. Q. G., ainsi que de la façon défectueuse dont il fut renseigné. Le G. Q. G. envoyait des directives à l'armée anglaise; il donnait des ordres au corps de cavalerie français et en donnait à la 5e armée pour les mouvements du 18e corps, pendant que l'attention de cette 5e armée se portait principalement sur son autre aile où la bataille était très violente. Si toutes les troupes engagées de Meaux à Montmirail, de la Ferté-sous-Jouarre à Château-Thierry, avaient été sous

les ordres d'un seul chef, si ce front avait été celui d'une seule armée française, il est certain que la poursuite aurait été mieux comprise, mieux exécutée.

Si un Foch, ou un Maud'huy, avait reçu, le 6 septembre, le commandement de toutes les troupes engagées sur le Grand-Morin, il est facile d'imaginer ce que serait devenue la bataille, et quelle allure aurait prise la poursuite. Il n'eût même pas été utile d'avoir là un homme de grand talent militaire. Il aurait suffi d'un chef énergique, ayant conservé, malgré les fatigues d'un mois de campagne, la plénitude de son jugement, comprenant qu'au recul ennemi il fallait répondre par la poursuite et ordonnant à tous : En avant! En avant à fond!

Il est navrant de constater que nous n'avons pas profité de la brèche du front allemand. Nous savons tous que, pendant quatre ans de guerre, de novembre 1914 à novembre 1918, nous avons cherché, par des sacrifices sanglants, à rompre le front ennemi, et à y faire une brèche. Nous avons discuté, pendant des mois, sur la largeur que devait avoir cette brèche. Devait-elle avoir trois, cinq, dix kilomètres, pour que la cavalerie puisse y passer et que la défaite de l'ennemi soit complète? Quinze kilomètres étaient le maximum demandé par les plus exigeants. Toutes nos grandes attaques étaient organisées pour faire une trouée; les divisions de cavalerie étaient réunies en arrière du front d'attaque pour se ruer dans la brèche. Voici maintenant que nous apprenons qu'une brèche s'était faite d'elle-même en septembre 1914, en pleine bataille décisive, alors qu'aucune réserve allemande n'était à portée, que cette brèche a existé du 6 au 13 septembre, que pendant trois jours, du 8 au 10 septembre, elle a été large de 50 kilomètres, et, pour ainsi dire, pas gardée. Pour augmenter l'ironie, nous voyons que le hasard avait mis en face de cette brèche un corps de cavalerie français de trois divisions et une division de cavalerie anglaise.

Au lieu d'être audacieux entre le 6 et le 11 septembre, on fut prudent; l'armée française, qui avait fait preuve, au mois d'août, d'un esprit d'offensive et d'une audace exagérés, était devenue très circonspecte et manquait de mordant à l'heure de la poursuite, où il aurait fallu savoir risquer un peu.

Pour juger impartialement aujourd'hui les résolutions prises à ce moment, il faut se souvenir de la mentalité créée dans l'armée alliée par trois semaines de recul. On battait en retraite depuis le 22 août; on cédait le terrain chaque jour à un adversaire dont l'armement était nettement supérieur au nôtre; on évitait de se laisser accrocher. On avait pris l'habitude de la timidité.

Après trois semaines de retraite, on marchait en avant depuis trois jours. Mais, si l'ennemi reculait, on n'avait pas le sentiment qu'il fût très battu, ni démoralisé; on faisait très peu de prisonniers; on ne ramassait pas de butin. Dans ces trois jours la mentalité de beaucoup n'avait pas eu le temps de changer. On avait fait demi-tour matériellement; à la retraite avait succédé la marche en avant. Mais le cours des idées n'avait pas encore fait demi-tour; on n'avait pas encore une mentalité de vainqueurs; c'est ce qui explique, sans l'excuser, la timidité des Alliés dans ces journées du 6 au 11 septembre.

Des faits analogues se produisirent un peu partout. Dans la région de Châlons, une division de cavalerie s'arrêta et cantonna à 4 ou 5 kilomètres au sud de la Marne, sans aller en occuper les ponts. A Châlons même, une division d'infanterie, parvenue dans les faubourgs sud de la ville, dont le pont était intact et non défendu, n'occupa pas ce pont sans ordre supérieur et, bien qu'elle ne fût pas attaquée, elle retourna bivouaquer dans les bois à 6 kilomètres au sud et ne revint passer le pont que le lendemain assez tard dans la matinée.

La Marne fut une victoire incomplète parce que l'armée française ne poursuivit pas assez vigoureusement. L'idée simpliste que, l'ennemi faisant demi-tour, c'était la poursuite, qu'il fallait le talonner sans lui laisser une heure de repos, qu'il fallait courir et se saisir des points de passage forcés, cette idée, qui aurait dû être à la portée de tous, ne fut comprise que par un très petit nombre. La lassitude était extrême; la fatigue physique avait atteint les bornes de la résistance humaine, on dormait debout, on dormait en marchant. Par répercussion du physique sur le moral, l'anémie intellectuelle avait envahi beaucoup de cerveaux. Nous répétons que c'est là une explication et non pas une excuse. D'ailleurs il y eut des

exceptions, mais les chefs demeurés ardents et dont le jugement tactique était resté net et sûr furent trop rares.

Si beaucoup d'exécutants manquèrent de décision et de mordant dans cette poursuite, on peut aussi regretter que le haut commandement français ait manqué de prévision et n'ait pas préparé la bataille. En ordonnant l'attaque de l'armée Maunoury contre l'aile droite allemande, il pouvait prévoir avec certitude que cette attaque amènerait un renforcement des forces allemandes à cette droite. Le G. Q. G. devait savoir que toutes les troupes ennemies étaient en ligne. Dès lors les forces appelées à renforcer seraient naturellement prises sur le front même à une ou deux étapes de l'extrémité de la droite allemande. Comme il ne s'agissait pas seulement de faire reculer l'ennemi, mais de le battre, il était tout indiqué de prévoir une attaque contre le front du Grand-Morin, deux jours après l'attaque du général Maunoury.

Le haut commandement français ne songea qu'à prolonger la gauche de l'armée Maunoury pour accentuer le mouvement débordant contre l'extrême droite allemande, ce qui aurait donné un Saint-Privat agrandi. Depuis cinquante ans nous avions tellement étudié les campagnes de Moltke qu'il n'est pas étonnant que son procédé soit revenu naturellement à l'esprit. Le G. Q. G. aurait mieux fait de se souvenir de la bataille de rupture de Napoléon. La veille d'Austerlitz, l'Empereur prévoit la faute que fera son adversaire; le 2 décembre, il enlève le plateau de Pratzen dégarni par les Autrichiens et coupe en deux l'armée ennemie. A l'échelle de la guerre de groupes d'armées, la Marne, de la Ferté-sous-Jouarre à Château-Thierry, était la position à conquérir; du 7 au 10 septembre 1914, cette conquête n'aurait pas nécessité un grand effort, puisque les Allemands avaient fait, de leurs propres mains, la brèche qui amena une retraite mais qui aurait dû logiquement causer leur désastre.

Les fautes de stratégie des généraux allemands, ouvrant en pleine bataille une brèche de 50 kilomètres dans leur front, avaient nécessité le recul de leurs troupes et amené la défaite de leurs armées. C'était l'effondrement de la puissance militaire allemande, le temps laissé aux Alliés pour s'organiser, la guerre perdue. L'ordre de retraite du 9 septembre à midi

consacrant cet échec stratégique restera un des événements néfastes de l'histoire militaire de l'Allemagne.

Du côté allié, le manque de prévision stratégique, l'éloignement du G. Q. G. français amené à faire une étape en arrière le 9 septembre, l'absence d'un échelon de commandement intermédiaire, l'hésitation et la lenteur de marche de l'armée anglaise placée à l'endroit décisif, le manque d'initiative ou de sens tactique de quelques-uns des chefs de première ligne, empêchèrent de tirer parti de la faute allemande et laissèrent échapper l'occasion, une occasion exceptionnelle de victoire décisive.

Il serait vain de faire des hypothèses sur la forme qu'aurait pu prendre cette victoire. Les Alliés auraient-ils obtenu une revanche de Sedan, et, comme le craignait Bülow, « la séparation et l'anéantissement de la Ire armée », puis « l'enveloppement de l'aile droite allemande »? A défaut d'un coup de tonnerre terminant la guerre en trois mois, on peut admettre comme l'hypothèse la moins favorable que les Allemands n'auraient pas pu se rétablir sur l'Aisne et que le succès minimum des Alliés eût été de rejeter l'adversaire au delà de la frontière française.

La victoire, la grande victoire, que nous avons eue à notre portée et que nous avons laissé échapper, aurait eu sur la guerre, sur l'après-guerre, sur l'avenir de la France, des conséquences qu'on ne saurait exagérer. Les lenteurs et les indécisions du champ de bataille sont des fautes impardonnables.

La défaite allemande, la victoire française telle qu'elle a été et telle qu'elle aurait dû être, montrent que les fautes de stratégie sont capitales dans l'histoire des nations.

GÉNÉRAL DE CUGNAC

LES YEUX DE L'AMOUR[1]

ACTE II

Salle pareille à celle du premier acte, mais reconstruite. Martha est en train d'épousseter. Le pasteur, homme âgé, à la barbe blanche et au teint fleuri, entre par la porte du fond à gauche. Saluts.

LE PASTEUR. — Je croyais que monsieur Beck était ici.

MARTHA. — Non, il est sur les quais. Mais il sera sans doute bientôt là.

LE PASTEUR. — Peut-être je pourrais parler un peu à mademoiselle Ovidia.

MARTHA, *baissant la voix.* — Mademoiselle!... Oh! non.

LE PASTEUR. — Voulez-vous lui dire que le pasteur est ici.

MARTHA, *indique du doigt le plafond et branle la tête.* — Mademoiselle, elle est là-haut.

LE PASTEUR. — Bon, mais elle est assez guérie maintenant, pour que vous puissiez la prier de descendre.

MARTHA. *à voix basse.* — Voilà bien des semaines que mademoiselle n'est pas descendue.

LE PASTEUR. — Est-elle donc toujours au lit?

MARTHA. — Non, mais... depuis que ce malheur est arrivé, il n'y a pas moyen de la décider à descendre.

LE PASTEUR. — Pauvre fille! Et personne autre n'a eu le moindre mal!

MARTHA. — Mademoiselle était la seule personne qui était couchée et qui dormait. Et je ne m'étais jamais imaginé qu'une maison pouvait brûler ainsi en un rien de temps.

LE PASTEUR. — Les maisons de bois brûlent vite. Et monsieur Beck s'est-il rendu compte de la façon dont cela s'est produit?

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

MARTHA. — On dit tant de choses.

(La gouvernante entre par la droite. Martha sort peu après. Le pasteur salue, la gouvernante fait la révérence et dit : Monsieur le pasteur.)

LE PASTEUR. — Voici donc la nouvelle maison?

LA GOUVERNANTE. — Oh! mon Dieu! oui.

LE PASTEUR. — Oui, on peut assurer les maisons et les reconstruire.

LA GOUVERNANTE. — Oui, c'est sûrement bien pis. (*Baissant tout à coup la voix.*) C'est bien autre chose là-haut.

LE PASTEUR. — La pauvre enfant. Mais maintenant elle est bien guérie.

LA GOUVERNANTE. — Oh... doucement, monsieur le pasteur. Elle peut entendre de là-haut.

LE PASTEUR. — Pardon.

LA GOUVERNANTE. — Guérie! Jamais plus elle n'aura vie humaine.

LE PASTEUR. — Oh! qu'est-ce que vous dites là?

LA GOUVERNANTE. — Le visage... les cicatrices laissées par les brûlures. Oh! Seigneur, pourquoi les flammes ne lui ont-elles pas pris la vie avec?

LE PASTEUR. — Voilà, il me semble, des paroles bien audacieuses.

LA GOUVERNANTE. — Un pareil ange de Dieu, de qui émanait comme un rayonnement. Et c'est fini... à tout jamais fini.

LE PASTEUR. — Ç'a été un moment dur à passer pour vous aussi, mademoiselle Martensen.

LA GOUVERNANTE. — Oh! oui, le jour où, en venant de la ville, j'ai vu la fumée qui sortait par les fenêtres. Et je n'étais pas arrivée sur les lieux que la maison tout entière était en flammes. Les gens couraient de tous côtés comme des fous, mais j'eus bientôt fait de me rendre compte que tout le monde était sauvé, excepté Ovidia, qui était couchée et dormait. Enfin une échelle fut apportée, un homme y monta, mais lorsqu'il reparut à la fenêtre avec elle, sa chemise et ses cheveux étaient en flammes. Nous la mettons au lit chez le régisseur et elle se met à chanter, parlant d'amour et de mains brûlées. Ensuite, ce furent des nuits et des jours de fièvre, de visions et de délire. Ah! quel temps, quel temps! Et le pis, ce fut peut-être le jour où le docteur lui enleva enfin le masque dont il avait couvert son visage, et où on lui donna un miroir. Plutôt, non, le plus affreux... ce fut lorsqu'elle fut en état de se risquer hors de la chambre.

LE PASTEUR. — Il s'est produit quelque chose de particulier ce jour-là?

LA GOUVERNANTE. — Elle oublia un instant de cacher sa figure, et quelques gamins la virent : ils se mirent aussitôt à crier et prirent la fuite.

LE PASTEUR. — Et c'est depuis lors qu'elle s'est si bien enfermée?

LA GOUVERNANTE. — Depuis lors elle s'est cachée comme une bête blessée. Mais la nuit, nous l'entendons d'ici. Elle circule, là-haut, une lumière à la main, et se regarde dans les glaces.

LE PASTEUR. — Ah! Je comprends.

LA GOUVERNANTE. — Une fois, nous avons essayé de cacher tout ce qu'il y a de miroirs dans la maison, mais alors ce fut une autre histoire. Elle se mit à demander, à implorer un miracle... elle priait et priait à journées et à nuits entières, et finalement une joie rayonnante s'empara d'elle, et elle demanda un miroir pour nous montrer qu'elle était exaucée. Qu'est-ce que nous pouvions faire? Il y a eu des moments où j'ai prié Dieu, moi aussi, d'avoir pitié d'elle et de prendre sa raison.

LE PASTEUR. — Voyons, mademoiselle Martensen.

LA GOUVERNANTE. — Ah, que faire de la raison, quand tout le reste est perdu?

LE PASTEUR. — Tout? Mais, grand Dieu, le visage n'est pas tout.

LA GOUVERNANTE. — C'est tout pour une jolie femme. C'est comme un miroir, où elle voit à la fois elle-même et le monde.

LE PASTEUR. — Il y a beaucoup de femmes laides qui sont heureuses.

LA GOUVERNANTE. — Oui, mais elles n'ont jamais eu le bonheur d'être belles.

LE PASTEUR. — Elles le trouvent à travailler au bien-être des autres.

LA GOUVERNANTE. — Comme si elle n'avait pas... Mais elle en est bien remerciée. Un jour, elle se montre à la fenêtre, et voilà qu'un gamin l'aperçoit: il éclate de rire aussitôt. Depuis, elle est restée là-haut et elle croit entendre des rires de tous les côtés. Oh! vous pouvez penser quelle amertume c'est pour elle, dont le cœur était si souriant et pur.

LE PASTEUR. — Il faut trouver quelque chose qui puisse la consoler.

LA GOUVERNANTE. — Peine perdue, monsieur le pasteur. Tout à fait inutile.

LE PASTEUR. — Voulez-vous lui dire que je lui apporte une nouvelle qui lui fera plaisir?

LA GOUVERNANTE. — Une nouvelle? *(Elle branle la tête.)* Inutile.

LE PASTEUR. — Dites-lui que je lui rapporte le souvenir d'un de ses amis, qui est allé à la guerre.

LA GOUVERNANTE. — Oh, encore un de ceux qui l'ont demandée en mariage! A quoi bon tout cela maintenant?

LE PASTEUR. — Vous ne voulez pas me rendre le service de lui demander.

LA GOUVERNANTE. — Sincèrement, monsieur le pasteur, je n'ose pas. Personne ne peut entrer si elle ne sonne pas. Dans ces derniers temps, elle est... oh! il n'y a plus moyen de plaisanter avec elle.

LE PASTEUR. — C'est là une raison de plus pour l'arracher à cette sombre solitude. Saluez-la de la part du pasteur, et dites-lui qu'il faut qu'elle descende maintenant. Sinon, je monterai chez elle.

LA GOUVERNANTE. — Oh! Seigneur Dieu... j'aimerais bien mieux qu'une telle commission fût faite par quelqu'un d'autre. Je peux tout de même essayer. (*Elle sort par la droite.*)

(Le pasteur reste seul. Un peu après M. Beck entre par la gauche. Il s'arrête un instant dans la porte et regarde le prêtre.)

LE PASTEUR *lui tend la main.* — Mon cher ami. J'ai été en voyage...

(M. Beck s'avance et serre la main du pasteur sans mot dire.)

LE PASTEUR, *qui voit les cheveux et la barbe grisonnants de M. Beck.* — Vous avez l'air bien.

M. BECK, *avec un geste de la main.* — Oh!

LE PASTEUR. — Et votre maison rebâtie est tout à fait bien.

M. BECK. — Ça coûte cher. Le montant de l'assurance ne couvre pas toute la dépense, il s'en faut.

LE PASTEUR, *souriant.* — Il y en a d'autres qui supporteraient cela moins facilement.

M. BECK. — Facilement! *(Il soupire.)* Je serai bientôt un homme ruiné.

LE PASTEUR, *comme précédemment.* — Parfaitement, nous savons cela. Mais les gens disent que ce sera une ruine qui se portera bien.

M. BECK. — Je ne sais plus où donner de la tête.

LE PASTEUR. — Vos affaires vont à merveille.

M. BECK, *avec un rire ironique.* — On ne peut mieux. Monsieur le pasteur veut-il savoir ce que j'ai perdu, rien que la semaine dernière?

LE PASTEUR. — Et gagné.

M. BECK. — La galéasse coulée... et l'employé avait oublié d'exécuter mes ordres et d'assurer. Le bateau et son chargement au fond de la mer. Une quantité d'huile de poisson brûlée à l'épuration, parce que le contremaître s'était grisé. La même sabotée au séchage, si bien qu'il faudra la vendre à vil prix. Au magasin de vente on ne fait que gaspiller, et il ne me restera bientôt plus qu'à renvoyer tout le monde et fermer la boutique. Les pêcheurs ont eu une bonne année, croyez-vous qu'ils me remboursent ce qu'ils me doivent? Je leur avance des instruments et des vivres, je ne leur refuse rien et je me dépouille, je suis un père pour eux tous, vous pensez qu'ils en sont reconnaissants? Ils vendent leur poisson à d'autres, et ils vont boire l'argent, pour me ruiner Est-ce que vous ne pourriez pas vous, pasteur, les houspiller un peu au prêche et leur faire peur avec l'enfer? C'est la seule chose qui produise de l'effet

LE PASTEUR. —Et vous ne voyez aucune raison à tous ces malheurs.

M. BECK. — Des raisons... Ah, si, évidemment.

LE PASTEUR. — Alors il y a sans doute moyen d'y obvier.

M. BECK. — C'est là justement la difficulté. Le docteur dit que ça ne se remettra jamais.

LE PASTEUR. — Le docteur?

M. BECK *marche un peu, puis.* — Oui, c'est vrai que nous avons maintenant un singulier corps médical... qui est incapable de guérir quelques blessures, sans qu'il en reste de grandes cicatrices.

LE PASTEUR. — Je croyais que c'était de vos affaires que nous parlions.

M. BECK. — Hé oui, ne comprenez-vous pas que... ça vient de ce qu'Ovidia n'est plus avec moi. Depuis qu'elle s'est enfermée là-haut... depuis ce temps-là, c'est comme si tout m'échappait entre les doigts.

LE PASTEUR. — Oui, c'est après coup qu'on se rend compte de ces choses-là.

M. BECK. — Vous avez bien raison. C'est après coup qu'on s'en rend compte. Elle avait une manière de les prendre qui était à elle. Elle pouvait faire d'eux ce qu'elle voulait et obtenait à tous propos de vrais miracles, rien qu'en souriant. C'est après coup qu'on se rend compte de ces choses-là.

LE PASTEUR. — Vous ne pourriez pas essayer de l'imiter?

M. BECK. — L'imiter... hé? Trouvez-vous que j'ai l'air d'une jolie femme?

LE PASTEUR. — Bon Dieu, vous aussi vous allez me dire qu'il faut être joli.

M. BECK. — Évidemment, ce n'est pas la peine de remplacer la chaleur du soleil par le vent du nord. Depuis qu'on a mis Ovidia au camphre, c'est comme si tout le monde se sentait lésé. Et c'est à moi qu'ils le font sentir. Autrefois, ils me supportaient... à cause d'elle, mais maintenant ils ne peuvent pas seulement me voir. Et moi... je ne peux me refaire. Quand je vois une faute, ça me met de mauvaise humeur, et je m'emballe, et plus je m'emballe, plus ça va mal, et plus ça va mal, plus je m'emballe. Non, monsieur le pasteur, je crois que maintenant ça va s'acheminer tout doucement vers la catastrophe.

LE PASTEUR. — Vous verrez, ça ira mieux quand nous aurons décidé Ovidia à descendre et à diriger de nouveau votre maison. Je suis venu pour lui apporter un peu de consolation.

M. BECK. — Consolation... pour qui?

LE PASTEUR. — A votre fille.

M. BECK. — Vous ne vous imaginez pas que vous allez la faire descendre?

LE PASTEUR. — Nous avons toujours été si bons amis, et peut-être y a-t-il entre nous de petits secrets que tout le monde ignore. On verra. Je crois qu'elle viendra.

M. BECK. — Jamais de la vie. Il est certain qu'elle vivra là-haut jusqu'à la fin de ses jours.

LE PASTEUR. — Chut... ces pas dans l'escalier... n'y a-t-il pas deux personnes?

M. BECK, *après avoir écouté.* — Ça doit être les bonnes.

LE PASTEUR. — Hm... eh bien, attendez.

LA GOUVERNANTE, *dans la porte; elle se retourne et dit, s'adressant dehors.* — Eh bien, viens donc. Allons, voyons, mon enfant.

M. BECK. — Quoi? quoi? Ce n'est pas possible.

LE PASTEUR. — Qu'est-ce que je disais?

LA GOUVERNANTE. — Non, tu ne voudrais pas t'en retourner, voyons, Ovidia, je t'en prie.

M. BECK *crie.* — Ovidia!

LA GOUVERNANTE. — Il n'y a personne ici que ton père et le pasteur. Voyons, chérie, essaye de faire un effort.

M. BECK. — Allons, Ovidia, tu ne vas pas te conduire comme une enfant.

LA GOUVERNANTE. — Non, mais ne la voilà-t-il pas qui s'en va... *(Dans l'entrée.)* Ovidia, voyons.

M. BECK. — Là, qu'est-ce que je disais?

LE PASTEUR, *à la porte.* — Écoute, jeune fille... Si tu savais seulement ce que j'ai à te dire... Oui, oui. Allons, viens.

M. BECK, *aussi à la porte.* — Ovidia, entends-tu ce que te dit le pasteur?

(Le pasteur et M. Beck reviennent sur le devant de la scène. La gouvernante repasse encore la porte.)

LA GOUVERNANTE. — Allons... allons. C'est la première fois que c'est le plus dur, vois-tu. Je ne comprends pas de quoi tu as peur, nous sommes pourtant bien tous tes amis. Là, là! Allons, enfin!

(Ovidia entre. Elle porte une robe de coton bleue, et sur la tête un foulard qu'elle a tiré en avant sur le front. Elle reste un instant la tête courbée, puis se couvre la figure avec les mains. Silence.)

LE PASTEUR *lui tend la main.* — Bonjour, Ovidia. Tu as eu, certes, une chance merveilleuse, d'échapper à un incendie pareil. Te voilà maintenant tout à fait bien portante, et tu vas bientôt, je pense, nous rendre visite au presbytère.

(Ovidia ne répond pas, et reste la tête penchée et les mains sur le visage.)

M. BECK. — Le pasteur te tend la main, Ovidia.

LE PASTEUR. — Le pasteur peut attendre. Tu m'as peut-être complètement oublié!

LA GOUVERNANTE. — Assieds-toi... tiens, ici!

OVIDIA. — Il fait si clair ici!

LA GOUVERNANTE, *compatissante.* — Est-ce qu'il fait si clair?

LE PASTEUR. — Ça passera, tu verras, quand nous aurons causé un peu ensemble, tous les deux. A moins que tu ne veuilles pas.

OVIDIA. — Si.

M. BECK. — Il vaut peut-être mieux que nous nous en allions, mademoiselle Martensen et moi.

LE PASTEUR. — Oui, il faut en prendre votre parti : mademoiselle Ovidia et moi, nous avons nos petites affaires à traiter ensemble.

LA GOUVERNANTE *aide Ovidia à s'installer.* — Eh bien, assieds-toi, là, mon enfant, et essaye d'être raisonnable. A tout à l'heure. *(Elle sort par la droite.)*

M. BECK. — Nous allons juger de votre habileté, monsieur le pasteur. Il y a beau temps que vous n'avez eu rendez-vous avec une jeune fille.

LE PASTEUR. — Voilà quelque chose dont vous ne devez pas du tout vous tenir pour assuré. *(Il prend un siège et s'assied près d'Ovidia, qui se blottit dans son siège.)* Et maintenant nous sommes en tête à tête, et nous pouvons causer. Veux-tu me donner ta petite main,

que je puisse te dire un vrai bonjour? *(Ovidia lui donne la main sans lever les yeux.)* Pourquoi n'as-tu pas eu recours à ton vieil ami? *(Ovidia branle la tête.)* Je t'assure que l'on te regrette, dans les maisons et dans les cabanes. N'importe où je vais, on me demande : Comment va mademoiselle Ovidia maintenant? *(Ovidia cache sa figure dans ses mains.)* Allons, allons. Il ne faut plus pleurer. C'est fini. (*Ovidia laisse retomber ses mains, mais se détourne.*) Tu ne restes pas toute la journée là-haut à verser des larmes?

OVIDIA. — Oh non... plus maintenant.

LE PASTEUR. — Ça n'avance pas à grand'chose, vois-tu.

OVIDIA. — Malheureusement.

LE PASTEUR. — Sourire vaut beaucoup mieux.

OVIDIA. — Si l'on pouvait.

LE PASTEUR. — Raconte-moi donc un peu ce que tu fais là-haut toute seule. Les deux aigles te tiennent peut-être un peu compagnie? *(Ovidia branle la tête.)* Quoi donc?

OVIDIA. — Ils m'ont abandonnée maintenant.

LE PASTEUR. — Les aigles?

OVIDIA. — Le feu les a effrayés et les a fait fuir en mer. Ils sont revenus deux fois, mais ils ne me reconnaissent plus.

LE PASTEUR. — Ils reviendront bien encore. Peut-être as-tu quelque travail d'aiguille qui t'occupe? *(Ovidia fait signe que non.)* Quelque belle broderie? *(Ovidia branle la tête.)* Être assise avec un joli travail entre les mains, cela te va si bien.

OVIDIA. — Ça ne va plus.

LE PASTEUR. — Oui, on s'imagine que ça n'ira plus.

OVIDIA. — J'ai essayé de broder un napperon rouge.

LE PASTEUR. — Parfaitement... un napperon rouge... avec des personnages en soie jaune.

OVIDIA. — Il m'a fallu le mettre de côté. Mes yeux ne voyaient pas.

LE PASTEUR. — A cause des larmes?

OVIDIA, *sourit péniblement.* — Hm.

LE PASTEUR. — Et tu n'as pas pu davantage te mettre à autre chose?

OVIDIA. — La couture.

LE PASTEUR. — Et ça a mieux marché?

OVIDIA. — La couture est si utile.

LE PASTEUR. — Et alors on oublie de pleurer.

OVIDIA. — Je crois que je n'ai plus de larmes.

LE PASTEUR. — Je veux espérer un sourire d'autant plus fréquent.

OVIDIA. — Moins encore.

LE PASTEUR. — Sur cette terre... que le soleil éclaire d'une si belle lumière?

OVIDIA. — Pas pour moi.

LE PASTEUR. — Ça viendra. Mais parlons d'autre chose. J'ai donc reçu ta petite lettre. J'attends que tu me dises ce que tu as sur le cœur. *(Ovidia courbe la tête.)*

LE PASTEUR, *après un silence.* — Est-ce si difficile à dire?

OVIDIA. — Oui.

LE PASTEUR. — Eh bien, tu pourras prendre le temps de la réflexion, pendant que je ferai ma commission. Car j'en ai une. Dis-moi, tu avais de bons amis, je crois, qui sont partis pour la guerre.

OVIDIA *ferme les yeux.* — Oh! il y a longtemps de cela.

LE PASTEUR. — Oui, quelques mois.

OVIDIA. — Je croyais que c'était bien des années.

LE PASTEUR. — N'y en avait-il pas un surtout? *(Ovidia secoue sa tête.)* Non... bien sûr?

OVIDIA. — Oh! cela ne peut servir à rien... maintenant! *(Elle se lève brusquement et écoute.)*

LE PASTEUR. — Qu'y a-t-il?

OVIDIA *va jusqu'à la porte de droite et écoute.* — Chut!

LE PASTEUR. — Voyons, ma chère enfant.

OVIDIA. — N'avez-vous pas entendu ces rires?...

LE PASTEUR. — Où?

OVIDIA. — Oh! ça devait être à la cuisine ou bien dans la cour. D'ailleurs on rit de tous les côtés depuis quelque temps.

LE PASTEUR. — Ça vaut mieux que de pleurer.

OVIDIA, *très excitée.* — Mais vous ne comprenez donc pas que c'est de mon malheur, qu'ils rient. *(Elle serre les poings.)* Cela devient insupportable.

LE PASTEUR. — Qu'est-ce que tu vas t'imaginer là, Ovidia? Viens donc ici t'asseoir.

OVIDIA. — M'imaginer! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que les hommes sont ainsi faits? Auparavant, ils m'appelaient... rayon de soleil, et ils me cajolaient et me choyaient... mais maintenant ils s'amusent. Ils se moquent. Ils rient sous cape. Ils se chuchotent à l'oreille : « Aha... qu'il aille donc se promener en voiture avec elle dans tout le pays maintenant, qu'il aille la montrer. Il aura beau lui donner des robes et des bijoux. Tout de même elle n'était pas faite lautrement que les autres. Voyez-vous comme l'orgueil précède la chute? » Et les garçons déclarent, en se frappant la cuisse, qu'ils aimeraient mieux... oh! non, oh! non... c'est honteux! Ce n'est pourtant pas ainsi que je les ai traités!

LE PASTEUR. — Quel est le bavard qui te conte des histoires pareilles?

OVIDIA. — Oh! il y a beaucoup de choses dont je peux bien me rendre compte par moi-même. Mais si, vous aussi, vous pensez, monsieur le pasteur, que tout cela est bien, alors je...

LE PASTEUR. — Allons, c'est assez, ma fille. Passons à un autre sujet.

OVIDIA *revient.* — Oui, le mieux, c'est encore de parler d'autre chose que de moi. *(Elle s'assied comme auparavant.)*

LE PASTEUR. — Il s'agit de celui qui a été à la guerre. Je dois présenter ses compliments.

OVIDIA. — Oh! Dieu... ce ne peut être à moi.

LE PASTEUR. — En ce moment, il n'est peut-être plus vivant.

OVIDIA. — Qui? Le capitaine Roed?

LE PASTEUR *sourit.* — Tu l'as bien nommé.

OVIDIA, *anxieuse.* — Il n'est pas vivant?

LE PASTEUR. — Lorsqu'il a dicté la lettre que j'ai reçue, il était à l'hôpital. Il avait reçu un coup de sabre sur les yeux, et sa vue, tout au moins, est perdue...

OVIDIA, *saisie.* — Sa vue... vraiment.

LE PASTEUR. — Et parce qu'il est prêt à mourir, il parle à cœur ouvert. Et son esprit est constamment hanté par le souvenir d'une jeune, belle femme. Qui penses-tu que ce soit? *(Ovidia se couvre la figure avec les mains.)* Et alors il me prie de la remercier de ce qu'elle est pour lui.

OVIDIA. — Maintenant! Oh! non.

LE PASTEUR *sort la lettre.* — Cela calme les douleurs, dit-il... de pouvoir reposer sa pensée sur une femme admirable. Et parfois tu lui es si présente qu'il lui semble que tu es assise sur son lit et que tu soignes ses blessures.

OVIDIA. — Oh! non... non.

LE PASTEUR. — Es-tu encore mécontente de voir que les hommes sont... tels qu'ils sont? *(Ovidia ne répond pas.)* C'est mon neveu, et sans doute il a commis bien des sottises, mais quel charmant garçon! avant de partir, il s'était procuré un portrait de toi, pour le porter comme une amulette autour de son cou. Un jour il a donné un soufflet à l'un de ses camarades, rien que parce qu'il s'était permis de te nommer.

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Alors, cela est heureux qu'il perde la vue.

LE PASTEUR. — Quoi?

OVIDIA. — Il évitera de me revoir.

LE PASTEUR. — Mais songe donc! Un homme si jeune! S'il en revient, il aura bien, bien des années à vivre... et ne pourra rien voir de toutes les choses merveilleuses qui sont sur la terre.

OVIDIA, *se parlant à elle-même.* — Oui, c'est bien vrai. Il y a tant d'autres choses à voir.

LE PASTEUR. — Ne plus jamais voir la lumière... et ne jamais voir le soleil et les étoiles, la forêt et la mer, ses parents, ses frères et sœurs...

OVIDIA, *comme précédemment.* — Et les autres belles femmes.

LE PASTEUR. — Oui, et maintenant nous attendons les nouvelles, qui nous diront où il en est.

OVIDIA. — Je souhaite vraiment qu'il meure.

LE PASTEUR. — Tu penses que ce serait le mieux?

OVIDIA. — Oui, car dans l'autre vie nous retrouverons ce que nous avons perdu ici, n'est-ce pas? C'est vrai? C'est là ce que je voulais vous demander? Dites-moi... est-ce vrai? Retrouvons-nous tout... dans l'autre vie?

LE PASTEUR. — Il est permis de l'espérer.

OVIDIA, *inquiète.* — Ce n'est pas certain, alors?

LE PASTEUR. — Mais si, bien sûr. Nous pouvons prier, certes, pour que ce qui nous est cher nous soit rendu. Parents, frères et sœurs, bons amis...

OVIDIA. — Et le visage... tel qu'il a été?

LE PASTEUR *sourit.* — Est-ce là ce qui doit nous préoccuper principalement?

OVIDIA. — Oui. Allez-vous croire, peut-être, que je voudrai être comme je suis là, dans l'autre vie aussi? *(Le pasteur sourit, branle la tête.)* Il faudra bien que cela me soit accordé... Et le capitaine... il retrouvera ses yeux?

LE PASTEUR *se lève, pose la main sur sa tête.* — Oui, mon cher enfant, continue à prier à ta manière. Chacun d'entre nous a quelque bien qu'il regarde comme le plus précieux qu'il possède, et le bon Dieu sait être indulgent. Adieu, mon enfant, et n'oublie pas ton vieil ami.

OVIDIA. — Cela me fera plaisir d'avoir de ses nouvelles.

LE PASTEUR. — Oui, tu peux y compter. Et promets-moi ceci... que tu feras effort pour penser un peu au malheur des autres, ainsi tu oublieras plus facilement le tien. Adieu, tu souhaiteras le bonjour à ton père.

OVIDIA. — Adieu! Comme vous êtes bon pour moi! *(Elle l'accompagne à la porte. Le pasteur sort.)*

LA GOUVERNANTE *entre par la droite.* — Eh bien, enfant...

OVIDIA. — Maintenant, je monte.

LA GOUVERNANTE. — Tu ne veux pas essayer de rester un peu avec nous ici dans le salon?

OVIDIA. — C'est vrai, il y a un peu de soleil ici. Il y a longtemps que je n'avais vu cela.

LA GOUVERNANTE. — C'est ça... non mais... ah, Dieu merci?

OVIDIA. — Quoi donc?

LA GOUVERNANTE. — Tu as souri, enfant. Il y avait longtemps que cela ne t'était arrivé.

OVIDIA. — Oui, crois-tu... Il y a un homme au monde qui jamais, jamais ne me verra autrement que... comme j'étais autrefois.

LA GOUVERNANTE. — Es-tu si heureuse de cela?

OVIDIA, *souriant à ses souvenirs.* — Une fois, on se promenait en barque, et il se jeta à l'eau pour me rapporter mon chapeau. Et comme il était bien, à cheval!

LA GOUVERNANTE. — Est-ce que c'était un de ces fous d'officiers qui sont venus ici t'offrir des fleurs?

OVIDIA. — Trouves-tu qu'ils étaient si fous de venir ici m'offrir des fleurs?

LA GOUVERNANTE. — Oh! non, pas du tout.

OVIDIA. — Si j'étais aveugle, moi aussi, nous aurions, lui et moi, les mêmes souvenirs... sur le monde, jadis si brillant pour tous deux.

Je me rappelle bien cette promenade en barque... c'était la nuit de la Saint-Jean, l'été dernier, et tout était rouge : le ciel et l'eau, les îles, les oiseaux de mer, les bateaux, les visages et les costumes... tout était rouge.

LA GOUVERNANTE. — Ca devait être joli. Et vous aviez du vin dans des paniers, et vous avez allumé un feu de joie, tout le monde chantait et était heureux.

OVIDIA. — Je me rappelle une chanson qu'il chantait. *(Elle chante.)*

Il était un prince au pays de France,
Il rencontra une jeune Norvégienne;
Oho! oho! mais quelle fille!
Le prince demanda : « Veux-tu m'épouser? »
Mais la demoiselle lui ferma le bec.
Oho! oho! mais quelle fille!

LA GOUVERNANTE. — Ce devait être une chanson bien touchante.

OVIDIA. — Hé oui... voilà comment c'était. Il ne doit plus chanter maintenant... et moi non plus.

LA GOUVERNANTE. — Ah, grand Dieu! mon enfant, tu chanteras bien encore.

OVIDIA. — Mais oui, il faut bien dire quelque chose pour me consoler.

LA GOUVERNANTE. — Je veux sincèrement te consoler.

OVIDIA. — Non, pas plus toi que les autres. Vous savez bien tous que tout est fini pour moi.

LA GOUVERNANTE. — Je t'en prie, ne reviens pas là-dessus.

OVIDIA. — Oh! non, mais cela est si étrange. Il y a quelques mois seulement. Ah! oui, ah! oui. Allons, je m'en vais.

LA GOUVERNANTE. — Non... assieds-toi ici et prends un ouvrage. Veux-tu que j'aille te chercher ton napperon rouge? Il ne doit pas être encore achevé.

OVIDIA. — Oh non, il ne pourrait que me rappeler les broderies sur ma figure.

LA GOUVERNANTE. — Ah! voyons, ne pense pas toujours à cela.

OVIDIA. — Il vous est facile, à vous autres, de donner ce conseil.

LA GOUVERNANTE. — Ton visage est beaucoup mieux maintenant.

OVIDIA, *ironique.* — Certes, ça fait des progrès, Dieu merci. Regarde là... regarde bien. *(Elle se met devant la glace.)* Regarde! Je pourrais bientôt aller au bal.

LA GOUVERNANTE *veut l'écarter de la glace.* — Non, ne recommençons pas cela.

OVIDIA. — Oh! laisse donc. La glace, du moins, ne ment pas. Peux-tu nier que cela empire tous les jours?

LA GOUVERNANTE. — Non, vraiment, c'est de l'ingratitude. Cela s'améliore constamment.

OVIDIA. — Sans doute, je suis une ingrate de ne pas être enchantée de ces belles roses. Regarde là... et là! Est-ce vraiment moi? Pourrai-

je jamais me dire, à mon réveil : « Dieu merci, ce n'était qu'un rêve! » Oh non, regarde ici! Est-ce la même à qui les gens parlaient si gentiment autrefois? Aujourd'hui on se moque de moi, et ce sont des risées. Et il faut que je continue à vivre. Oh Dieu! étais-je donc une plus grande pécheresse que les autres, puisque je dois subir une peine si exceptionnelle? Qu'est-ce que la maladie auprès de cela! Qu'est-ce que la misère... le déshonneur... la faim, le deuil... oh, j'accepterais tout, plutôt que cela! Faudra-t-il que je vive ainsi cinquante ans? Et encore je ne perds pas ma raison. Je n'ai pas encore épuisé les larmes de mes yeux. Oh! mon Dieu, mon Dieu... avoir à vivre ainsi, demain, après-demain, dans un mois, un an, beaucoup d'années... sans espoir, sans salut possible... non, non, non, je ne peux pas le supporter! *(Elle s'affaisse sur une chaise et sanglote.)*

LA GOUVERNANTE *joint les mains et dit, se parlant à elle-même.* — Seigneur Jésus, voilà que ça recommence. *(Silence. Puis elle va vers Ovidia et pose la main sur son épaule.)* Prie Dieu, enfant... je ne peux rien te dire de mieux.

OVIDIA *lève la tête, puis.* — Prie Dieu, oui... comme si cela pouvait me faire quelque chose.

LA GOUVERNANTE. — Crois-tu qu'il existe un malheur si grand que la prière n'y fasse rien?

OVIDIA. — Est-ce que je peux faire plus que de prier jour et nuit? Et cela a-t-il fait disparatre une seule cicatrice de mon visage?

LA GOUVERNANTE. — La prière peut t'enseigner à être humble... et à ne pas exiger l'impossible.

OVIDIA. — J'aurai beau devenir humble... et douce... et bonne... et affectueuse... cela n'empêchera pas que mon visage soit un épouvantail.

LA GOUVERNANTE. — Visage, visage... Tu as pourtant aussi une âme, enfant. Penses-y.

OVIDIA. — L'âme est-elle à ce point jalouse du visage, qu'il n'y aurait pas assez de place pour tous deux? Ne peut-on mériter que si l'on est laide? Est-ce un crime d'être gaie, de danser, de rire? Ce doit être un étrange Dieu, qui se sert de moyens si méchants. Oh! je suis lasse de tout cela. Je ne veux plus. Vous me tourmentez de bavardages auxquels vous-mêmes ne croyez pas! Vous savez bien qu'il n'existe aucune puissance au ciel ni sur terre qui puisse me sauver. Si... une seule... me mettre une pierre au cou et sauter...

LA GOUVERNANTE, *éperdue, se parlant à elle-même.* — Que faire? mon Dieu...

OVIDIA, *brusquement aux aguets.* — Écoute!

LA GOUVERNANTE. — Quoi encore!

OVIDIA. — Ce rire, ce rire! Ah! oui, c'est vrai, les domestiques doivent être à la cuisine maintenant pour leur dîner.

LA GOUVERNANTE. — Mais, je t'en conjure, tu ne vas pas croire que c'est de toi qu'ils rient. La jeunesse est la jeunesse, il n'est pas surprenant qu'ils rient.

OVIDIA. — Non, les gens étant ce qu'ils sont, il serait sot de s'attendre à autre chose.

LA GOUVERNANTE. — Oh, les gens, les gens ! Ils sont comme nous sommes nous-mêmes.

OVIDIA. — Non, vraiment, les gens sont tout ce qu'il y a de plus ingrat. Ils sont à genoux devant vous, tant que vous pouvez vous passer d'eux, mais si vous avez besoin d'un peu d'aide, ils vous piétinent. Je n'ai jamais été ainsi. Mais je comprends maintenant que j'ai été bête.

LA GOUVERNANTE. — Tu es tellement restée seule que les longues journées de rêverie ont fini par te rendre méfiante et ombrageuse. Toi dont l'humeur était gaie comme un dimanche.

OVIDIA. — Oui, je suis restée là-haut et j'ai un peu réfléchi par moi-même. Et à chaque rire moqueur qui monte vers moi, je sens la cuisson d'une brûlure nouvelle ici, au dedans de moi. Et maintenant j'ai sûrement là plus de cicatrices encore que sur mon visage. Et cela fait si mal, si mal. Je crains d'être un beau jour laide et défigurée... là aussi.

LA GOUVERNANTE. — Prie Dieu, enfant, que cela n'arrive jamais.

OVIDIA. — Oh ! pourquoi cela n'arriverait-il pas? J'étais bête autrefois. Je ne songeais pas que tout peut changer. Ils rient aujourd'hui à côté, et cela ne me fait pas grand'chose pour le moment. Mais suppose qu'un jour j'aie besoin d'eux pour de bon.

LA GOUVERNANTE. — Que veux-tu dire...

OVIDIA. — Oh ! je suis restée là-haut, et j'ai réfléchi un peu à tout. Suppose que mon père disparaisse, et que je sois pauvre et sans ressources...

LA GOUVERNANTE *frappe dans ses mains.* — Toi... unique héritière ?

OVIDIA. — Hé oui... on a déjà vu des affaires tourner mal. Des crimes, des accidents, des pertes... qui sait, d'ailleurs, combien il a...; de plus grandes montagnes ont fondu, disparu. Et si, un beau jour, j'étais obligée d'aller mendier à la porte de tous... C'est alors qu'ils auraient de quoi rire sous cape et se gausser.

LA GOUVERNANTE. — Non, jamais de ma vie... ce qu'on peut imaginer, tout de même, à force de rêvasser...

OVIDIA. — Bref... il est temps que j'essaye de me faire quelques économies par moi-même, car je ne veux pas qu'ils aient jamais la joie de me voir obligée de leur demander quoi que ce soit.

LA GOUVERNANTE. — Bon, bon, bon... économise. Personne ne t'en empêchera.

OVIDIA. — Mais alors je suis obligée de changer toutes mes habitudes. Si seulement j'en avais le courage, j'irais à la cuisine et je surveillerais un peu ce qui s'y passe.

LA GOUVERNANTE. — Sur la cuisine j'exerce ma surveillance, Ovidia.

OVIDIA. — Oh ! tu commences à vieillir. Et puis tu es trop faible. Il faut à ces gens-là une autre discipline.

LA GOUVERNANTE. — Non... c'est toi, qui parles ainsi?

OVIDIA. — Oui, si j'avais été sage ces dernières années, je pourrais avoir aujourd'hui une jolie somme à la caisse d'épargne. Et alors j'aurais pu convier les gens à rire et à se gausser tant qu'ils auraient voulu... et il n'est pas encore trop tard.

LA GOUVERNANTE. — Oh ! mon Dieu, non... il faudra que tu parles de cela à ton père.

OVIDIA. — Oh ! non, père a déjà bien assez de dépenses. Mais il doit y avoir moyen de faire des économies sérieuses sur le ménage. Je ne comprends pas pourquoi les gens seraient tellement mieux traités ici que partout ailleurs.

LA GOUVERNANTE. — Il vaut peut-être mieux que tu prennes les clefs, et que tu règles tout à ton idée.

OVIDIA. — C'est là une menace qu'il ne faudrait pas trop renouveler. *(Elle serre les poings.)* Et vous aurez beau rire tant que vous voudrez, j'ai bien le droit de me montrer dans ma propre cuisine.

LA GOUVERNANTE. — Non, ce n'est pas possible, je crois rêver. Ce n'est plus Ovidia. Oh ! j'ai bien compris qu'il se préparait quelque orage, mais tout de même... oh ! mon Dieu...

OVIDIA. — Là, naturellement... si je reste enfermée là-haut comme une prisonnière, c'est mal, et si je descends et si je veux me conduire comme une personne de mon âge, c'est encore pis. Tout ce qui m'est permis, c'est d'être en butte aux rires et aux moqueries. Mais c'est là ce que je ne veux plus. Car enfin, je suis la fille de la maison, au bout du compte. Je peux bien avoir aussi mon mot à dire.

(Martha entre.)

LA GOUVERNANTE. — Qu'est-ce que c'est, Martha?

OVIDIA. — Si c'est pour le ménage, Martha, je suis là aussi.

MARTHA, *à la gouvernante.* — C'est pour la table.

OVIDIA. — Pourquoi ne veux-tu pas me demander? *(Martha, hésitante, sourit du coin des lèvres.)* Qu'est-ce qui peut bien te faire rire?

MARTHA. — C'est l'idée que mademoiselle veut tenir la maison.

OVIDIA. — C'est donc ridicule, si je veux un peu me rendre compte de ce qui se passe ? Allons, réponds-moi. Qu'est-ce que nous aurons à déjeuner?

MARTHA. — Des souris marinées et de l'appétit en grillades.

OVIDIA. — Ma parole, elle se moque de moi en face, maintenant. Par exemple, il faut que cela finisse.

MARTHA. — Vous ne comprenez donc pas la plaisanterie?

OVIDIA. — Tu peux me remercier si tu n'as pas été mise à la porte depuis longtemps. Et voilà ma récompense. Rires, rires, rires... non, vraiment, il est temps que je vous donne un autre motif de rire.

LA GOUVERNANTE. — Oh ! mon Dieu.

M. BECK *entre par la gauche, s'arrête.* — Ah, quel plaisir de te voir t'installer en bas, avec nous, ma fille !

OVIDIA. — Tu as dit souvent que Martha pourrait s'en aller. Et je me demande si vraiment nous ne pourrions pas nous passer d'elle.

MARTHA *se met à crier.* — Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal!

M. BECK. — Tu as raison, ma fille... occupe-toi de la maison plutôt que de rester à moisir là-haut. Quant à mademoiselle la curieuse, je lui dois bien des cheveux blancs.

MARTHA. — Mais ce n'était rien qu'une plaisanterie, et...

OVIDIA. — C'est bon, va-t'en un moment, j'y réfléchirai. *(Martha sort.)* Pauvre père, tu es ici tout seul, et ta propre fille ne fait rien pour t'aider.

M. BECK. — Non, et il y a de quoi t'occuper ici, je t'assure.

OVIDIA. — Oh oui, il doit se passer ici bien des choses dont nous ne nous doutons pas, ni toi ni moi. Mais ça va changer. Elles auront beau ricaner tant qu'elles voudront, je veux voir comment ça marche dans la cuisine. *(Elle fait un effort, et va vers la droite.)*

M. BECK. — Peste!...

LA GOUVERNANTE. — Oui, je dis comme vous.

M. BECK. — C'est une musique toute nouvelle qu'elle nous chante là.

LA GOUVERNANTE. — Oui... tout va beaucoup changer, j'en ai peur. Ah mon Dieu...

M. BECK *se frotte les mains.* — Quel feu!... Ça va danser, ici.

LA GOUVERNANTE. — Je suis abasourdie. Je vois bien que mon temps sera bientôt fini.

(Ovidia rentre lentement dans la porte.)

M. BECK. — Eh bien?

OVIDIA, *toute raide.* — Non, je ne peux pas.

M. BECK. — Qu'est-ce que tu ne peux pas?

OVIDIA *se laisse tomber dans un siège.* — Supporter leurs regards. Non, je ne peux pas rester là-bas. C'est moi, décidément, qui perdrai, perdrai, perdrai... et que l'on piétinera.

M. BECK. — Qu'est-ce que tu dis? Piétiner.

OVIDIA. — Oui, ne comprends-tu pas... que, ou bien je suis écrasée maintenant, ou bien il faut que je me dresse, d'autant plus ferme! Oh! mais je veux, je veux, je veux. Je veux apprendre à supporter tous ces yeux. Et il faut que je leur donne de quoi penser à autre chose.

M. BECK. — Oui, tu penses bien que c'est la première fois que c'est le plus pénible. Les gens en auront bientôt assez de te regarder. Et puis, tu n'as qu'à leur donner d'autres occupations... c'est toi qui commandes ici.

LA GOUVERNANTE. — Voici les clefs.

OVIDIA *les repousse.* — Oh! penses-tu que c'est pour cela... *(Elle se lève de nouveau.)* Mais, donne-les-moi tout de même. Je veux essayer encore une fois, car si elles l'emportent aujourd'hui, je peux aussi bien m'enterrer. *(Elle murmure les yeux fermés.)* Encore une fois, encore une fois... *(Elle fait un effort et va lentement à la porte, s'arrête un instant, la main sur le bouton, puis se raidit et sort à pas brusques.)*

LA GOUVERNANTE. — Et maintenant je ferai peut-être aussi bien de m'en aller.

ACTE III

Quelques années plus tard.

Point de vue près d'une station balnéaire. Un chemin sablé monte de la droite vers une table peinte en blanc entourée de bancs. Des arbres, çà et là, mais on aperçoit la mer en bas, encadrée de bois de pins. Soir d'été.

Les capitaines ROED *et* BRANDT, *en civils, arrivent par la droite. Ils se donnent le bras.*

LE CAPITAINE ROED *s'arrête, essoufflé.* — Ouf.

LE CAPITAINE BRANDT. — Il fait chaud.

LE CAPITAINE ROED. — Je comprends qu'on appelle cela « le chemin dur ». Car il est dur à monter.

BRANDT. — Si tu pouvais savoir la vue qu'on a d'ici !

ROED. — Si mes maudits yeux pouvaient voir assez pour que je puisse seulement me diriger, je me moquerais pas mal de ton point de vue. Serons-nous bientôt arrivés?

BRANDT. — Voici les bancs. *(Il aide l'autre à s'asseoir.)*

ROED. — C'est bien. Oui, ce soir, il y a vraiment une belle vue.

BRANDT. — Peux-tu le voir, bien que tu lui tournes le dos?

ROED. — Cela n'y ferait pas grand'chose, quand je serais placé du bon côté. Sous ce rapport, tu pourrais me montrer comme un phénomène. Je vois aussi bien de dos qu'en face.

BRANDT. — Les journaux publient ce soir une note sur les Balkans. Une nouvelle guerre menace.

ROED. — Puissent tous les fous, qui iront à la guerre, en être récompensés comme moi !

BRANDT. — Ou comme moi!

ROED. — Toi! Une égratignure à un bras! Tu peux encore devenir ministre.

BRANDT. — Ma carrière n'est pas moins brisée que la tienne.

ROED. — Carrière, oui! Tu ne saurais imaginer comme c'est étrange, de sentir que l'on est mort... et de continuer quand même à respirer, à manger, et de temps en temps à dire quelques bêtises.

BRANDT. — Que diable pourrions-nous faire à cette stupide station de bains!

ROED. — Et chez moi, donc... où nous allons au hasard comme deux oiseaux blessés.

BRANDT. — Si tu t'attelais à quelque occupation manuelle, je suis sûr que tout irait bien autrement pour toi. A notre époque, un aveugle peut apprendre à lire, à écrire, à faire des souliers, même à arracher des dents.

ROED. — Va-t'en te faire pendre. Il t'est facile de donner de bons conseils... toi qui n'as jamais su ce que c'est que le malheur.

BRANDT. — Cela vient sans doute de ce que je n'ai jamais su ce que c'est que le bonheur!

ROED. — Toi! le boute-en-train du régiment.

BRANDT. — Oui, la pauvreté et les souvenirs d'enfance pénibles ont une singulière vertu pour développer l'humeur gaie.

ROED. — Et toutes les belles choses que tu peux voir.

BRANDT. — Et toutes les choses laides que tu évites. Dernièrement, je t'ai envié.

ROED. — Moi! Était-ce si affreux, ce que tu as vu?

BRANDT. — Une désillusion de plus. Hé, c'est vrai... Il y a quelqu'un ici que nous connaissons.

ROED. — Ici? Officier?

BRANDT. — ...femme... [1].

ROED. — Tu m'as dit que les femmes, ici, sont épaisses et laides. C'est une consolation, une grande consolation pour moi.

BRANDT. — Te rappelles-tu, quand nous étions aux manœuvres près de la mer?

ROED. — Le propriétaire des pêcheries?

BRANDT. — Sa fille.

ROED *se lève.* — Ah, sacr...

BRANDT. — Hé-é? Assieds-toi!

ROED, *haletant.* — Elle est ici!

BRANDT. — Avec son père. Le vieux soigne sa goutte.

ROED. — Et tu ne me l'as pas dit encore! *(Brandt ne répond pas.)* Et son mari?

BRANDT. — Elle n'est pas mariée.

ROED *s'emporte.* — Comment? Et tu gardes tout cela pour toi. Je comprends maintenant pourquoi tu vas si souvent te promener tout seul. Oui, tu es un joli camarade.

BRANDT. — Nous nous sommes déjà battus pour elle autrefois. Cela ne te suffit pas?

ROED. — L'avons-nous rencontrée?

BRANDT. — Une seule fois. Le père et la fille se tiennent à l'écart, et souvent, comme nous, ils montent le chemin qui mène ici.

ROED *s'assied, se passe la main sur le front, puis.* — Était-elle en blanc?

BRANDT. — Non, pas précisément.

ROED. — Je suis sûr qu'elle est toujours aussi belle.

BRANDT. — Oui, c'est ton triste avantage... de la voir ainsi.

ROED. — Naturellement tu fais tout ce que tu peux pour dire d'elle tout le mal possible. Je ne verrai bientôt plus que toutes les horreurs que tes yeux m'auront montrées. Car j'ai de cette femme un lumineux, un merveilleux souvenir, il faut donc que tu me le gâtes.

BRANDT. — En tout cas, ce n'est pas moi qui l'ai abîmée.

ROED. — Va-t'en au diable. Je te défends de prononcer une seule parole défavorable sur son compte.

1. En français, dans le texte : «La femme».

BRANDT. — Allons, voyons, mon cher... *(tout à coup)* Ah!

ROED. — Quoi encore?

BRANDT. — Est-ce que ce serait... elle? Hein? O Werther... je commence à comprendre.

ROED, *au bout d'un moment.* — Tu n'as jamais su ce que c'est que l'amour.

BRANDT. — Peut-être plus que toi.

ROED. — Plus! Grand Dieu, il me dit cela, à moi, dont le souvenir est plein d'une unique image.

BRANDT. — Oh, en fait de femmes, tu peux te souvenir de pas mal d'images.

ROED, *péniblement, et comme se parlant à lui-même.* — Chacun sait bien que l'unique femme dont l'image se grave de plus en plus profondément, c'est précisément celle que l'on n'a jamais eue.

BRANDT. — Oh, celles que l'on a eues peuvent faire souffrir aussi.

ROED, *comme précédemment.* — Comment comprendre pourquoi nous exaltons une femme d'autant plus qu'elle dit non plus souvent? On arrive, et l'on se dit qu'il serait assez facile de cueillir encore cette fleur que l'on rencontre; mais, un petit non, un second, un troisième... et voilà que l'on est absorbé comme par une fièvre, on se lance, tête baissée, dans une foule de sottises,... ah, sacristi! Mais... ici... Dieu ait pitié de moi!

BRANDT. — Tu disais, il me semble, que pour toi cette image était lumineuse?

ROED. — Oh... elle, elle! Je ne parle bien entendu de personne en particulier. Mais de quoi diable est-ce que tu ris?

BRANDT. — Ah! tu pars encore pour la croisade! Je comprends maintenant pourquoi tu bavardes tant en rêves.

ROED. — Et moi, je vois tes moustaches se hérisser de joie, parce que tu auras de nouveau matière à plaisanter. Sais-tu... toutes les fois que tu as effrontément fouillé dans mes affaires intimes, j'ai eu une envie de... tu vois ces mains-là... hou!

BRANDT. — Notre Seigneur nous donne une longue patience. Si mon cœur pur n'était pas comme la féverole, qui fleurit comme par bravade... tralala!

ROED. — Va-t'en au diable!

BRANDT. — Oui, c'est une commission que tu me donnes deux ou trois fois par jour. Et cette fois je te prends au mot. Adieu donc à jamais. *(Il se lève et fait quelques pas.)* Mais pourrai-je te demander quel crime j'ai commis? Est-ce toujours de cette femme qu'il s'agit?

ROED. — Cette femme, femme! Pour une fois, ce n'est pas de chevaux que nous parlons. Arrive ici, que je te dise quelque chose!

BRANDT, *plus près.* — Oui, mais si je viens, et si tu me confies quelque chose, tu vas me prendre à la gorge ensuite.

ROED. — Arrive! Veux-tu me répondre à une question : pourquoi est-ce une telle joie de prendre au pauvre son unique agneau?

BRANDT. — Et quelle raison as-tu de te méfier de toute parole qui

sort de mes malheureuses lèvres? Si ce n'était pour toi, j'aimerais mieux me faire concierge de prison.

ROED. — Tu ne te fatigueras donc jamais d'être l'esprit supérieur qui méprise toute chose?

BRANDT. — Si tu continues ainsi, je vais me mettre à pleurer.

ROED. — Si tu te promènes le soir, et si tu vois une étoile qui se mire dans un lac, tu dois dire : « Fadaises!... ces deux-là ne pourront jamais se marier. »

BRANDT. — Pauvre de moi!

ROED, *au bout d'un moment, se passe la main sur le front.* — Te rappelles-tu, quand nous sommes partis à la guerre? J'étais désespéré et malgré cela je me faisais toujours fête d'arriver à la ville suivante.

BRANDT. — Je me rappelle. Tu te faisais toujours fête d'arriver à la ville suivante.

ROED. — Il y a des hommes qui peuvent être bêtes à ce point. Nous ne pouvons jamais renoncer à l'espoir. Pourquoi est-ce que je riais, crois-tu, pendant que l'on fouillait dans mes blessures?

BRANDT. — Riais?... Tu chantais des chansons, mon bon. Un miracle.

ROED. — Un peu de musique dans la cabane des malheureux. Nous avons beau être tombés dans les abîmes les plus profonds, nous nous réjouissons parfois encore à de menus souvenirs qui sont alors comme le fil unique auquel tient notre vie. Au moment des pires douleurs, on se dit : « Te rappelles-tu... te rappelles-tu ton entrée dans la salle de bal, le rythme de son corps pendant la danse, le parfum de ses cheveux? » Pendant bien des années on n'a pas vu le ciel et, par une nuit d'orage, on rêve du soleil que l'on appelle de son nom. La lune doit briller sur le fiord, ce soir, se dit-on, et c'est là une jolie mélodie mais c'est elle que l'on voit. Au long des nuits on la sent planer sur soi; elle voile de sa blancheur nos souffrances, elle est l'aurore dont on rêve... elle est partout, je te dis... sans elle je ne concevrais pas Dieu, ni la rémission des péchés, ni la vie éternelle... partout je la retrouve... elle et moi, constamment et toujours. *(Silence. Il cache son visage dans ses mains.)*

BRANDT, *au bout d'un moment.* — Comme je t'envie!

ROED. — Parce que je me rends ridicule? Moi, pauvre oiseau déplumé, tombé à l'eau, qui bats des ailes désespérément pour m'envoler... Je crie encore mon amour à la lune.

BRANDT. — Hé, selon les vieux dictons, l'amour malheureux est le seul qui dure plus longtemps qu'une paire de bottes. Si tu l'avais eue..., finie la comédie...

ROED *rit.* — Va-t'en! *(Il chante.)*

Une coupe et une mandoline
Consolent de bien des chagrins.
Qu'importe si l'on s'encanaille,
A la fin toujours la mort vient.
Tra la la la la la.

Écoute, nous boirons encore un peu ce soir?

BRANDT. — Veux-tu te rencontrer avec elle?

ROED. — Merci, tu veux encore te moquer?

BRANDT. — Je comprends maintenant pourquoi tu es chatouilleux comme une vieille fille, et toujours prêt à éclater comme un canon en mauvais état. Franchement... pourquoi ne veux-tu pas la voir?

ROED. — Crois-tu que je me soucie de compassion!

BRANDT. — Et si, elle aussi, elle en avait besoin.

ROED *se lève.* — Cela t'amuse évidemment, de me faire croire qu'elle a la lèpre, ou qu'elle a été en prison pour vol, ou qu'elle est couturée de petite vérole ou bossue. Mais je te dis ceci, que si tu prononces un seul mot là-dessus, gare à toi, et tant pis pour toi.

BRANDT. — Bien, bien, bien. Veux-tu marcher un peu?

ROED. — Vous autres, qui voyez, vous ne devriez pas être jaloux du peu qui me reste. Entends-tu, gredin? Je ne peux pas contrôler, moi, ce que toi ou les autres vous voulez me faire croire, et je veux que l'on me laisse en paix, à ce sujet. Tu me comprends?

BRANDT. — Bref, quand veux-tu rencontrer la dame blanche?

ROED. — Franchement, j'aurais plaisir à la remercier très simplement de la place qu'elle tient dans mon existence si vide. Cela ne lui fera pas de mal, je suppose? Si elle se moque de moi, tant pis! Mais, dis-moi, nous a-t-elle reconnus?

BRANDT. — Non.

ROED. — Mais tu es sûr que c'était elle?

BRANDT. — Si nous continuons un peu la promenade, nous les rencontrerons peut-être en revenant. C'était vers cette heure-ci que nous les avons rencontrés la première fois.

ROED. — Ai-je l'air à peu près propre?

BRANDT. — Tu es comme un prince.

ROED. — Non, il y a une éternité que je n'ai changé de cravate.

BRANDT. — C'est vrai, il y a déjà une semaine que je t'en ai acheté une douzaine. Je n'aurais jamais cru qu'au lieu de devenir général je serais un jour à la fois tes yeux, ton miroir, ta femme de chambre et ta raison.

ROED. — Et que tu aurais à subir toutes mes extravagances. D'ailleurs cela te va si bien... brigand.

(Deux gamins entrent à droite.)

LES DEUX GAMINS. — Journaux, journaux du soir.

BRANDT. — Merci. Nous les avons.

L'UN DES GAMINS. — Journaux amusants.

ROED, *à Brandt.* — Donne-leur une pièce.

BRANDT. — Hé! arrive ici. Toi, la tignasse rouge... veux-tu gagner une couronne?

LE PREMIER GAMIN, *ravi.* — Oui.

LE SECOND GAMIN. — Moi aussi.

BRANDT. — Avez-vous remarqué la grosse dame qui est assise tous les jours sur le banc, là-bas, à la promenade de la plage. Elle est toujours essoufflée, et elle regarde les gens avec un face-à-main.

LES DEUX GAMINS. — Oui, oui.

BRANDT. — Glissez-vous près d'elle par derrière et criez hurra! quatre-vingt-dix fois. Voilà une couronne pour chacun de vous Adieu.

LES DEUX GAMINS. — Hurra! hurra!

ROED. — Incorrigible farceur... *(Ils s'en vont par la gauche.)*

PREMIER GAMIN, *les regardant s'éloigner.* — Sais-tu qui c'est, toi?

LE SECOND. — Je sais qu'ils sont capitaines tous les deux.

PREMIER GAMIN. — Ils ont été à la guerre, nigaud. Celui qui est aveugle, les Turcs lui ont flanqué un coup sur les yeux, et l'autre l'a emmené en le tenant d'une main et en se battant de l'autre? Et alors ils lui ont tiré dans le bras. Qu'est-ce que tu en dis?

LE SECOND. — C'est des histoires que tu racontes.

PREMIER GAMIN. — Des histoires! Mon père l'a entendu raconter par un sous-officier qui y était.

LE SECOND. — Aimerais-tu aller à la guerre, dis?

PREMIER GAMIN. — J'irai à la guerre, moi, tu sais? Car je n'ai pas peur.

LE SECOND. — Non, écoutez-moi ça! Crois-tu que j'ai peur, peut-être?

PREMIER GAMIN. — Oui, une souris te fait bondir.

LE SECOND. — Gare à toi, tu sais. Penses-tu que j'ai peur d'une balle, moi, dis?

PREMIER GAMIN. — Tu as peur d'avoir le fouet.

LE SECOND. — Idiot! Je t'apprendrai... *(Il donne une calotte au premier, qui la reçoit. Lutte. Le premier se sauve, poursuivi par le second. Tout à coup le premier aperçoit quelque chose et s'arrête net.)*

PREMIER GAMIN. — Achetez les journaux du soir.

LE SECOND. — Journaux du soir.

(M. Beck et Ovidia arrivent par la droite. Ovidia porte un costume sombre et un voile, qu'elle écarte en entrant en scène. Son visage est vieilli et assombri, mais ne porte que de faibles traces de cicatrices.)

OVIDIA, *aux gamins.* — Non, non... tâchez de nous laisser tranquilles. Allez-vous-en! Vite! *(Les gamins s'en vont, mais se retournent et font des grimaces.)*

M. BECK *souffle et s'essuie le front.* — Ouf... tu m'as encore traîné jusqu'ici.

OVIDIA. — Oui, au moins pour une fois, nous serons bien, tout seuls. *(Ils s'asseyent près de la table.)*

M BECK. — Oui, c'est vrai, c'est pour ça que nous sommes ici... pour être tout seuls.

OVIDIA. — Trouves-tu que ces gens-là, en bas, soient une société pour toi ou pour moi? Tous ces paons et ces perroquets de la ville. Et l'air étouffant que l'on respire dans ce bas-fond, avec cette odeur d'eau de vaisselle. Ah! si l'on était près de la mer, pour respirer un peu d'air pur!

M. BECK *se frotte les mains.* — Je ne me trouve pas mal ici. Ça me fait du bien.

OVIDIA. — Oui, c'est encore heureux que ça te fasse du bien, soit le massage, soit le bain. Au moins nous n'aurons pas fait ce grand voyage pour rien. Car ça coûte cher.

M. BECK. — Et ce qui fait encore plus que le massage et le bain, c'est de revoir un peu de jeunesse et de gaieté.

OVIDIA. — Vraiment!

M. BECK. — Quand je suis assis au Casino et que je regarde danser, ma foi, je ne sens plus les picotements dans mes vieux membres, et des envies me prennent de choisir une jeune fille, moi aussi, et de me mettre à tourner, hé, hé, hé. *(Ovidia le regarde, et éclate d'un rire méprisant.)* Oui, tu peux rire.

OVIDIA. — J'aurais plutôt envie de pleurer. Mais tu n'as qu'à danser, père. Et si tu veux épouser un de ces anges du casino, tu auras au moins quelqu'un pour t'aider à t'habiller et te déshabiller. N'aie pas peur qu'elles te refusent! Les jeunes filles d'aujourd'hui s'accommodent un peu de tout.

M. BECK. — Hé, il faut bien inventer quelque folie. C'est déjà bien assez que l'un de nous soit toujours comme une nuée d'orage.

OVIDIA. — Autrefois, tu t'entendais aussi à tourner.

M. BECK. — Mais, dans ce temps-là, tu étais le soleil et la gaieté, mon enfant.

OVIDIA. — Malheureusement. Quand je pense que cette poupée naïve, c'était vraiment moi, je pourrais en mourir de regret.

M. BECK. — Moi, je trouve que la vie était bien agréable en ce temps-là.

OVIDIA. — Oh! dans ce temps-là, tout allait de travers aussi. Et, maintenant, ça va encore mal. Est-ce que tu ne pouvais pas venir ici tout seul, et me laisser tranquille à la maison?

M. BECK, *flatteur.* — Ne comprends-tu pas que c'est plus imposant de se présenter avec sa fille? On peut me prendre pour un ministre ou un diplomate, et toi... tu es une baronne.

OVIDIA. — Merci : tu finiras sans doute par m'emmener en voyage dans une cage, et tu me montreras pour de l'argent.

M. BECK, *se frappant la cuisse.* — Hé! parbleu... voilà encore une ressource, mon enfant... si tout le reste venait à nous manquer.

OVIDIA *sursaute et serre les poings.* — Oh! tu devrais avoir honte, père!

M. BECK, *fait un mouvement de recul involontaire.* — C'est un crime de frapper son père. *(Ovidia s'écarte, s'assied sur une pierre à droite et se cache le visage dans ses mains.)* Il me semble, d'ailleurs, que c'est bon pour toi de sortir et de respirer un peu d'air frais.

OVIDIA. — Et d'être en butte aux plaisanteries de tous ces badauds, n'est-ce pas?

M. BECK. — Y en a-t-il un seul qui t'ait offensé?

OVIDIA. — Oh! lorsque, pendant cinq ans, on a servi de cible à toutes les flèches empoisonnées, il n'en faut pas tant. Je connais les hommes à fond maintenant, et je sais comprendre ce que signifient les regards

et les sourires. Je veux rentrer, père. Je ne peux supporter cet endroit-ci,

M. BECK. — Tout le monde est poli et aimable avec nous, il me semble, et toi, au contraire... tu mets tout le monde en fuite.

OVIDIA. — Je ne peux pourtant pas me mettre à la remorque de ces jeunes filles qui s'attifent en blanc et courent après les hommes. Je vois bien que je les fais sourire et qu'elles me méprisent. Qu'avais-je à faire ici... qu'avais-je à faire ici?

M. BECK. — Tu devrais essayer de t'amuser, et de danser avec ces freluquets, toi aussi.

OVIDIA. — Ah, si l'on pouvait s'en aller bien loin, jusqu'aux derniers rochers de notre ceinture d'îles! Et vivre là, rien qu'avec les poissons et les oiseaux. Ou bien enfourcher un balai et s'en aller au Sabbat. Ha, ha, ha.

M. BECK. — Dieu ait pitié de nous.

OVIDIA. — Ou nager en pleine mer, par un temps d'orage, et s'imaginer que l'on est un monstre qui part à la chasse des naufragés. Ou pouvoir soulever une tempête, rien qu'en crachant dans la mer... Les vagues porteraient les navires jusqu'au ciel, et les villes et les villages vogueraient comme des nuages de sable. Oh! c'est alors que je danserais aussi, moi!

M. BECK. — Écoute, ma fille, il est temps, je crois, que tu m'accompagnes à l'église et que tu reviennes écouter un peu la parole de Dieu. Car tout ce que tu dis est bien étrange pour moi.

OVIDIA. — L'église... non, vois-tu, j'ai de vieux comptes à régler avec le pasteur et avec Notre Seigneur. Si je savais comment en venir à bout!

M. BECK. — Tu es pourtant habile à recouvrer les dettes.

OVIDIA. — Que veux-tu dire par là?

M. BECK *fait de nouveau un mouvement de recul.* — ...veux dire? Rien.

OVIDIA *se lève et fait un pas.* — Que voulais-tu dire par là, père?

M. BECK. — Mon Dieu, je pensais seulement à ceux de chez nous que... que tu fais vendre aux enchères. Mais je n'ose pas souffler, moi.

OVIDIA. — Vraiment... tu te lamentes encore sur leur compte.

M. BECK. — Franchement, j'en ressens encore comme une piqûre là, dans la poitrine.

OVIDIA. — Y a-t-il tant de mal, si j'essaye de déblayer le désordre et le fouillis de tes affaires? Tu es vieux maintenant, et l'un emprunte, et l'autre vole, et tous te tirent les vers du nez, et tout se serait encore en allé en fumée, un jour, si je n'y avais pris garde. Et alors tu sens comme une piqûre, père. Oh, je n'avais d'ailleurs espéré aucun remerciement.

M. BECK. — Depuis que tu t'es occupée de tout cela, je me suis rendu compte que ça n'était fichtre guère bon d'être pauvre.

OVIDIA. — Pauvre ou riche!... Je ne sais qu'une chose : si je ne fais pas vendre aux enchères chez les autres, un jour viendra où ce seront les autres qui vendront aux enchères chez moi.

M. BECK. — Voilà une belle et gracieuse idée, ma fille.

OVIDIA. — D'ailleurs, ces journaliers et ces pêcheurs sont cent fois plus riches que moi.

M. BECK. — Riches? C'est bien riches que tu as dit?

OVIDIA. — Ils ont tous quelque chose à espérer.

M. BECK. — N'est-ce pas le cas de tout le monde? Moi, par exemple, j'espère qu'un jour ma fille retrouvera sa raison.

OVIDIA. — Tu es donc aussi au nombre des riches. Mais je sais quelqu'un à qui tout espoir est fermé.

M. BECK. — Et c'est pourquoi il doit en cuire à ces pauvres gens?

OVIDIA. — Ah... en cuire! ils ont tous de quoi se consoler, eux. Dieu est pour eux un bon papa, ils ont un ciel plein d'anges, ils ont sur terre quelqu'un à aimer, et après la mort, ils deviennent tous princes et princesses. Et quand ils ont toute cette richesse, il faudrait encore qu'ils se dispensent de me payer leur dette! Ah! non, le peu que j'ai maintenant, on ne me le prendra pas facilement.

M. BECK, *sombre.* — Je redoute presque le retour chez nous.

OVIDIA *se rassied sur la pierre.* — Eh bien, tu n'as qu'à rentrer tout seul, père. Comme cela, il y aura de beaux jours et du bien-être à la fois pour toi et les autres, là-bas.

M. BECK. — Mais tu n'as pas non plus d'autre endroit où aller, ma fille?

OVIDIA. — Inutile de te soucier de cela. Je pense souvent à m'en aller vers quelque lieu où je ne serais plus aussi dépaysée. Suppose qu'il y ait en l'air ou sur mer une force qui puisse se servir de moi. Et, alors, par un soir d'orage, tu entendrais des cris au loin sur la mer, et ce serait moi, peut-être, qui volerais çà et là, demandant si l'on peut trouver à la vie un sens quelconque. *(Elle se cache la figure dans ses mains. Silence.)*

M. BECK. — Pas la moindre musique, alors. Quelqu'un vient.

OVIDIA *se lève vivement.* — Nous ne serons donc pas tranquilles, pas même ici.

(Les deux capitaines arrivent par la gauche.)

ROED. — Il commence à faire frais. Ils ont dû rentrer chez eux.

BRANDT. — Il y aura une nouvelle journée demain.

ROED. — Oui, si l'on a la patience.

BRANDT *aperçoit M. Beck et sa fille.* — Ah!... Excusez-moi, mais il me semble...

M. BECK *se lève, toussote, et salue profondément.* — Oui, il me semble aussi. Mais il y a longtemps.

OVIDIA *baisse son voile.* — Ah! Dieu!

ROED *reçoit un choc au son de sa voix.* — Ah!

BRANDT. — Nous avons été vos hôtes, un jour, lorsque nous étions en manœuvres de ce côté-là.

M. BECK. — Oui, c'est cela. Vous êtes les fameux officiers qui ont été à la guerre et dont on parle tant. Je suis enchanté. *(Il les salue tous les deux.)*

BRANDT. — Bonjour, mademoiselle Ovidia, et merci encore pour la soirée que nous avons passée chez vous à danser.

OVIDIA. — Bonjour, monsieur.

BRANDT, *à M. Beck.* — Il paraît que nous ne sommes pas les seuls à préférer la solitude. Avez-vous remarqué, monsieur, comme la montagne, là-bas, est merveilleusement éclairée? *(Il indique du doigt une direction au delà du fjord.)*

M. BECK. — Vraiment... oh! oui, c'est un curieux effet de lumière.

BRANDT. — Peut-être pourrez-vous m'expliquer, vous qui êtes du métier, ce que... voyez-vous, là-bas... *(MM. Beck et Brandt gagnent le fond, où ils restent à causer un moment. Enfin Brandt attire Beck à l'écart et on les perd de vue.)*

ROED, *debout, à droite, appuyé contre un arbre, la main sur le front. Au bout d'un instant.* — Je voudrais bien aussi vous présenter mes hommages, mademoiselle, mais... *(Ovidia s'appuie contre la table à gauche, et ne répond pas.)* Oui, car je sais que vous êtes là. Et il ne doit plus y avoir que vous et moi.

OVIDIA. — Je ne savais pas que vous étiez ici.

ROED, *la main tendue.* — Ne voulez-vous pas me donner la main? Excusez-moi si... si j'ai besoin d'un peu d'aide. *(Ovidia s'approche et lui donne la main.)* Votre main est aussi chaude et ferme qu'autrefois.

OVIDIA *la retire.* — Je n'en crois rien.

ROED. — Et cette voix... il m'était donc réservé de l'entendre encore une fois.

OVIDIA. — Elle doit être bien changée. *(Elle retourne à droite et s'appuie de nouveau contre la table.)*

ROED. — Et il y a maintenant des années depuis... depuis lors. Mais ces jours anciens me sont encore si présents, si vivants;... il ne m'est rien arrivé depuis cela, d'ailleurs, dont je me souvienne.

OVIDIA. — Il ne vous est rien arrivé... depuis cela?

ROED. — Oh! je comprends, vous voulez faire écho à tous les autres, et me dire : « Jeune homme, tu avais des yeux de faucon, et il a fallu que tu partes pour cette guerre stupide et que tu ailles les perdre là. »

OVIDIA, *tranquillement.* — Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

ROED. — Mais, Dieu merci... vous, je peux encore vous voir très nettement.

OVIDIA, *inquiète.* — Moi!

ROED, *avec un rire légèrement confus.* — Oui, n'êtes-vous pas là, debout, avec des arbres verts derrière vous, et en bas s'étend le fjord; le soleil se couche et il y a des voiles blanches. N'est-ce pas cela?

OVIDIA *regarde sa robe sombre, à voix basse.* — Oh non!

ROED. — Il n'y a pas de voiles sur le fjord?

OVIDIA. — Si, peut-être.

ROED. — Vous voyez bien. Et je sais aussi comment vous êtes sur la promenade de la plage... Tout le monde se retourne et demande : « Qui est-ce? » Et tous ceux que vous regardez sont enchantés.

OVIDIA, *à voix basse et comprenant qu'il ne sait rien.* — Il ne faut pas dire cela. *(Elle regarde autour d'elle comme pour se sauver.)*

ROED. — Dites-moi... Dansez-vous encore beaucoup à Froland?

OVIDIA, *après un silence.* — Non, plus maintenant.

ROED. — Non. Pourquoi?

OVIDIA. — Ne me le demandez-pas.

ROED. — Dans le voisinage alors... et dans la petite ville, non loin de là... Car vous étiez partout la reine du bal. Jusqu'aux pêcheurs, qui raffolaient de vous. On disait que vous conduisiez les affaires de votre père avec une petite baguette de fée.

OVIDIA. — Il en va autrement aujourd'hui. *(Elle relève son voile.)*

ROED. — Vous dites cela pour consoler le pauvre aveugle qui est devant vous, et qui se rend ridicule. Car, moi... la danse n'est plus mon affaire.

OVIDIA. — Ni la mienne...

ROED. — Vous! ha, ha, ha! Vous êtes étonnante! Des êtres tels que vous, au contraire, devraient danser beaucoup, afin de séduire un plus grand nombre d'hommes : il y aurait ainsi moins de douleurs et de plaintes sur la terre.

OVIDIA. — Il ne faut pas dire cela. Entendez-vous... pas maintenant!

ROED. — Si, mademoiselle, c'est maintenant que j'ai l'occasion de parler. Je vous rencontre enfin une fois... et cela n'arrivera sans doute plus jamais... aussi je vous dis que, malgré tout, vous avez merveilleusement orné ma vie.

OVIDIA. — Moi?

ROED. — Oui, vous pensez que je ferais mieux de vous dire quelque chose de nouveau.

OVIDIA. — Parlez-moi un peu de vous-même.

ROED, *au bout d'un moment, se passe la main sur le front.* — Moi-même? Oh! moi... je tâtonne ici et là, du mieux que je peux.

OVIDIA. — Ça ne doit pas être facile.

ROED. — Il faut le temps de s'y habituer, voilà tout. Jusque dans la vallée la plus encaissée, on a toujours au moins un rayon de ciel bleu au-dessus de soi. Je n'ai pas même cela.

OVIDIA, *chaleureusement pour le consoler.* — Et ça aurait pu être pire encore. Pensez, si en outre vous aviez été pauvre.

ROED, *gaiement.* — Vous voulez dire que je dois remercier Dieu, qui m'a épargné de faire concurrence à mes collègues, assis sur les marches des églises.

OVIDIA. — Vous avez une si jolie maison... tout un domaine.

ROED. — On le dit, mais à quoi bon cela, maintenant? Si tout cela tombait en ruines... j'aurai beau allumer autant de lumière que vous voudrez, je ne saurai m'en rendre compte. Je vais retourner chez moi bientôt. Il est facile de me conduire dans une prison ou une maison de fous, sans que je m'en doute le moins du monde.

OVIDIA.— Avez-vous si peu confiance dans les hommes?

ROED. — Depuis que j'ai eu besoin de la compassion des hommes,

je ne peux plus les supporter. Dans le moindre tour de promenade, c'est à la grâce et à la charité de mon domestique que je dois de ne pas tomber dans un fossé. Et Dieu sait dans quelle boue et dans quelles flaques je dois marcher... moi, je ne le sais pas. Je ne sais rien. Je vis, pourtant.

OVIDIA. — Votre mère vit-elle?

ROED. — Pas le moindre parent chez moi... Dieu merci.

OVIDIA. — Personne que vous aimiez?

ROED. — Ou qui m'aime... Dieu merci.

OVIDIA. — Le temps doit vous paraître long.

ROED. — Si je n'avais le souvenir de la merveille la plus splendide. Le souvenir est devenu ma bible, mes dieux lares, la lampe que j'allume, la chaleur de mon foyer et l'espoir de mon âme.

OVIDIA. — Un souvenir... de quoi?

ROED. — Que pensez-vous? *(Ovidia met la main sur ses yeux et ne répond pas.)* C'est de cela que je voulais vous remercier.

OVIDIA, *tranquillement, avec émotion.* — Moi, qui ne vous ai fait que du mal. Qui fais seulement ce qui est mal.

ROED *rit.* — Quelle plaisanterie!

OVIDIA. — Il faut que je vous raconte... mais pas maintenant. Oh! non, pas maintenant.

ROED. — Mais je connais quelqu'un que le malheur a rendu méchant et dur.

OVIDIA. — Hélas... c'est ce qui arrive.

ROED. — Mais vous ne pouvez pas vous représenter cela... vous qui n'avez jamais eu de chagrins ni subi de déboires.

OVIDIA. — Moi!... pas de chagrins... pas de déboires!

ROED. — Voyons, vous n'allez pas me faire croire que vous aussi...

OVIDIA *se domine.* — Non, vous avez raison. J'ai été, Dieu merci, heureuse, toute ma vie. Mais vous devriez ne pas avoir si mauvaise opinion de vos semblables. Car cela vaudrait beaucoup mieux pour vous-même. Vous ne croyez pas?

ROED. — Mieux... pour moi!

OVIDIA. — Car, quand on se méfie de tout le monde autour de soi, on n'a plus une minute de gaieté.

ROED. — Qu'en savez-vous?

OVIDIA. — C'est vrai, je n'en sais rien.

ROED. — Il n'est pas facile d'aimer des gens qui rôdent autour de vous comme des fauves.

OVIDIA. — Non... *(Au bout d'un moment.)* Mais... peut-être sommes-nous souvent injustes pour les hommes? Si c'était seulement une idée que nous nous faisons, que les gens sont méchants, simplement parce que ... parce que nous sommes malheureux.

ROED. — Oh! je connais ce son de flûte. A vous, il va si bien. Mais ne pouvons-nous choisir un sujet plus amusant que moi?

OVIDIA. — Si quelqu'un essayait de vous rendre la vie un peu plus légère? Tout changerait peut-être.

ROED. — Plus légère... à moi!

OVIDIA, *fermant les yeux.* — Il faudrait pour cela quelqu'un qui serait très bon.

ROED. — Oh! mademoiselle, les gens qui sont si bons ont assez à faire de s'occuper de leur propre bonté.

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Avez-vous essayé de vous intéresser à quelqu'un de plus malheureux que vous?

ROED. — Hélas!... Mais j'ai souvent pensé que vous devez éprouver un sentiment singulier à vous endormir le soir, sachant que vous avez donné quelque joie à tant et tant de gens... et que vous avez répandu un peu de lumière dans tant de sombres maisons. Et cela pendant tant de nombreuses années.

OVIDIA. — Je vous ai dit qu'il ne faut pas dire cela. Je ne sais plus où j'en suis.

ROED, *gaiement.* — Eh bien, je dirai que vous êtes une vraie sorcière. Vous êtes raide et sèche envers vos inférieurs, vous les fouettez de paroles dures et violentes, vous grattez sur leurs salaires et leur nourriture, vous saisissez leurs biens quand ils sont endettés... le tout pour vous enrichir vous-même...

OVIDIA. — Comment! comment!... Où est père?

ROED. — Vous vous en allez?

OVIDIA. — Oui.

ROED. — Faudra-t-il encore que j'attende cinq ans avant d'entendre cette voix?

OVIDIA *se domine, puis.* — Cette voix n'est plus telle que vous croyez.

ROED. — Pour moi, elle est plus belle qu'autrefois.

OVIDIA. — Je voudrais que vous puissiez voir... oh! non, non.

ROED *rit.* — Vous ne voudriez pas que je puisse voir?

OVIDIA. — Si j'étais seulement telle que vous me voyez.

ROED. — Essayez un peu de me faire croire que vous ne l'êtes pas.

OVIDIA. — Les autres ne tarderont pas à vous le faire croire.

ROED. — Les autres! Ha, ha, ha, non, je vais vous dire une chose. Nous autres, qui avons perdu les yeux du corps, nous voyons une foule de choses que les autres ne remarquent pas. Chez vous, par exemple...

OVIDIA. — Chez moi!

ROED. — Mais, oui, les gens comme moi sont souvent obligés d'éclairer leur nuit de leurs propres rêves. Et peut-être ce qui est vu à la manière des aveugles n'est pas moins justement conçu.

OVIDIA. — Eh bien, que vouliez-vous dire?

ROED. — Je vous vois habillée, non dans un costume de telle ou telle étoffe, mais de qualités que je vous connais. Pour les autres, vous êtes peut-être en rouge ou en bleu, ou en noir, pour moi toujours en blanc. Puis, vous avez des bijoux, tels que nulle reine n'en porte. Je vois un diadème dont les diamants sont les larmes que vous avez séchées. Le collier rouge, ce sont de petits cœurs que vous avez remplis de joie. Les perles brillantes sont les belles pensées que vous avez

inspirées aux gens sur votre chemin, et votre manteau doré, c'est le sourire épanoui que vous avez si largement semé autour de vous. Ce n'est pas ainsi, disent les autres, et à cela je réponds : C'est ainsi Dieu le voit, l'aveugle le voit, mais les autres ne le verront jamais.

OVIDIA, *émue.* — Adieu. Je n'oserai plus vous revoir.

ROED. — Eh bien, je vous remercie de m'avoir écouté cette dernière fois, et de m'avoir permis de respirer encore l'été qui vous environne.

OVIDIA. — Pourquoi me tourmentez-vous ainsi, pourquoi mettez-vous devant mes yeux ce miroir, où il faut... Oh Dieu! oh Dieu!

ROED. — Miséricorde, qu'ai-je donc fait?

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Tout ce que vous me dites... n'est rien de plus que ce que vous voyez en vous-même.

ROED. — C'est vrai. Je vous vois ainsi... Surtout lorsque je me sens prêt à désespérer. C'est pourquoi je pourrais vous appeler l'Espoir et la Foi.

OVIDIA. — Que Dieu m'assiste!

ROED. — Vous ai-je grandement offensée aujourd'hui?

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Se retrouver, vue par vos yeux.. ne pouvez-vous comprendre que je rentre sous terre? Pourquoi avez-vous dit tout cela? A moi, à moi, à moi!

ROED. — Pardonnez-moi. Je ne le ferai plus. Mais depuis si longtemps je composais un cantique... à vous et au soleil. Vous avez entendu combien il a été pitoyable.

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Je vous remercie tout de même, de penser tant de bien de moi. Je ne l'oublierai pas.

ROED. — Penser!... Il y aurait beaucoup à dire sur ce que je « pense » de vous.

OVIDIA. — Je ne me serais jamais doutée que la confiance d'une seule personne... Oh Dieu! dire que je devais en passer par là!

ROED. — Dites-moi... Est-ce que le soleil donne en ce moment?

OVIDIA *regarde autour d'elle, déçue de ne pas voir le soleil.* — Cela vous serait agréable, s'il y avait du soleil?

ROED. — J'éprouve une sensation comme s'il y avait de la lumière autour de nous. Je ne sais si vous êtes affligée ou joyeuse. Dites, y a-t-il du soleil?

OVIDIA, *se ressaisit.* — Oui, de ce côté. Oui, le soleil donne. Le fjord est rouge, les îles sont comme des oiseaux posés sur l'eau, les bois sont bleus et de grands nuages chauds parcourent le ciel. *(A elle-même.)* Ah, Dieu! Pourquoi est-ce que je mens ainsi?

ROED, *avec une joie enfantine.* — Y a-t-il aussi des oiseaux de mer?

OVIDIA, *n'en aperçoit pas.* — Vous aimez les oiseaux de mer?

ROED. — Je me rappelle là-bas, chez vous... la mer et toute la côte étaient si animées par les oiseaux, et l'air était rempli de cris joyeux. N'y en a-t-il pas... ici?

OVIDIA *se ressaisit à nouveau.* — Oui, par là. Toute une bande. Leurs ailes brillent comme de l'or au soleil. Ah! voilà qu'ils se dispersent sur la mer comme une pluie d'étincelles dorées.

ROED. — Vous me faites voir tout le paysage. Et si joliment. Avec les autres, ce que je vois est... tout le contraire.

OVIDIA. — Voici un banc... Voulez-vous que je...

ROED. — Oh! je vous remercie! *(Elle l'aide à s'asseoir.)* Dire que cette main devait un jour me conduire.

OVIDIA *s'assied près de lui.* — Si encore elle en était digne.

ROED. — Et dire que vous deviez un jour me prêter vos yeux. C'est que je vois tout cela encore. Le soleil, les oiseaux, la mer, et les nuages et les bois bleus.

OVIDIA. — Il y a ici tant de belles choses à voir pour peu que l'on veuille. Il vous faudrait quelqu'un qui vous le montre.

ROED. — Il n'y a qu'une personne au monde qui pourrait me le montrer.

OVIDIA. — Non, il faut que vous me promettiez de penser un peu plus de bien des autres aussi. Il ne faut pas vous imaginer que vos gens vous trompent, chez vous. Tous ceux qui dépendent de moi... de mon père... sont si braves gens et adroits.

ROED. — Oui, lorsqu'ils sont dirigés par une baguette magique. Pourriez-vous m'enseigner aussi cela?

OVIDIA. — L'enseigner à quelqu'un... ah! bon Dieu, il faudrait d'abord l'apprendre soi-même. Ici, pourtant... maintenant... c'est comme si je devais tout savoir.

ROED. — L'air est embaumé.

OVIDIA. — Ce sont les bouleaux après la pluie. Mais je ne l'avais pas remarqué encore, je crois.

ROED. — Moi non plus. Quelle bonne odeur!

OVIDIA. — Et c'est le plein été qui nous entoure. Les hirondelles traversent l'air comme des flèches, et là-bas, dans un arbre, une grive chante une dernière valse. Savez-vous? lorsque j'étais jeune, je croyais que tous les oiseaux chanteurs ont été des hommes heureux.

ROED *trouve sa main.* — Oh! comme je vous vois maintenant. Mais c'est encore là un de mes nombreux rêves. Et sans doute je vais bientôt me réveiller, et découvrir que tout n'est que pluie et tempête.

(Le capitaine Brandt et M. Beck arrivent au fond.)

BRANDT. — Vraiment. Ah... oui, monsieur, vous avez tout à fait raison. Et ces jeunes gens, où en sont-ils? Vous avez évoqué de beaux souvenirs, naturellement, et nous venons vous déranger.

ROED, *tout troublé.* — Il doit être temps que je rentre. Adieu, mademoiselle. Adieu! Nous ne nous verrons plus, sans doute.

OVIDIA, *avec chaleur.* — Mais si!

ROED. — Quoi?

OVIDIA. — Nous pouvons bien nous revoir demain.

ROED *se passe la main sur le front.* — Merci!

M. BECK. — Oui, messieurs, nous nous retrouverons.

BRANDT et ROED. — Ce sera avec plaisir. Bonsoir. *(Ils sortent. Ovidia les regarde s'éloigner, et se met à fredonner.)*

M. BECK, *au bout d'un moment.* — Eh bien? *(Ovidia sourit et fredonne plus fort.)* Voilà le râle de genêt qui se met à lancer des trilles.

OVIDIA. — Hé, oui, hé, oui. Cette soirée est merveilleuse.

M. BECK. — Est-ce que le capitaine Roed t'aurait légué une fortune?

OVIDIA *regarde sa robe.* — Comme je suis fagotée. Il n'y a pas de raison pour m'habiller si sombre.

M. BECK. — Tu peux bien le dire.

OVIDIA. — Ce que c'est que d'être aveugle. Si l'on pouvait éclairer un peu sa nuit.

M. BECK. — Ce n'est guère toi, en tout cas, qui saurais répandre une telle lumière. Tu en as à peine assez pour chez nous.

OVIDIA. — C'est ma honte, de n'avoir pensé qu'à moi-même... Un ruban rouge au cou... et quelques fleurs au chapeau. Il n'est pas nécessaire de se faire plus laide que l'on est.

M. BECK, *agitant ses jambes.* — Non, parbleu. Et puis, un peu de danse et d'amusement, hein?

OVIDIA, *en accès de gaîté.* — C'est cela, viens, dansons... *(Elle s'empare de lui et le fait tourner.)*

M. BECK. — Arrête, arrête... Aïe, aïe, ma jambe! Est-ce que tu es folle?

OVIDIA. — Oui, c'est sûr, je suis folle ce soir.

M. BECK. — Ce beau monsieur t'a-t-il demandée en mariage?

LES DEUX GAMINS, *arrivant au fond.* — Journaux du soir, journaux du soir. *(Ils veulent se sauver, dès qu'ils voient qui est là.)*

OVIDIA. — Oui, arrivez! Donnez-moi les journaux. Voilà de l'argent! Non, prenez tout, tenez. Quels charmants gamins. Non, prenez tout. *(Les gamins se sauvent, ravis.)*

M. BECK *se passe la main sur le front.* — Tu es une femme extraordinaire.

OVIDIA. — J'ai eu tort?

M. BECK. — Non, je suis seulement un peu abasourdi.

OVIDIA *serre les poings au-dessus de sa tête.* — Oh! père, si on osait seulement se sentir heureuse. Oh! bon Dieu... si on osait!

M. BECK. — Mais qu'est-ce donc qui est arrivé?

OVIDIA *se laisse tomber sur le banc toute rayonnante.* — Il m'est arrivé ceci, qu'un seul homme au monde croit... Mais il finira bien par savoir... Dès aujourd'hui, peut-être... Et alors tout sera fini. *(Elle fond soudain en larmes.)*

ACTE IV

Le salon de M. Beck. Martha circule et range. Helena montre sa tête à la porte de droite.

HELENA. — Ah! quel malheur!

MARTHA. — Quoi donc?

HELENA. — Je ne sais ce que je vais devenir.

MARTHA. — Que se passe-t-il?

HELENA. — Eh bien, je n'ai plus qu'à faire mes paquets.

MARTHA. — Es-tu folle?

HELENA. — Quand la patronne le saura, elle en fera une vie.

MARTHA. — Mais, mon Dieu, qu'est-ce que tu as donc fait?

HELENA. — La plus belle soupière... *(Martha joint les mains.)* Qu'est-ce que je vais faire, Seigneur Dieu?

MARTHA. — Prends un bout de corde. Tu en accrocheras un bout au plafond.

HELENA, *attentive.*— Et puis?

MARTHA. — Et à l'autre bout tu iras te pendre.

HELENA. — Fi, qu'est-ce que tu dis!

MARTHA. — Oh! moi, j'ai bien accroché déjà un bout de ma corde.

HELENA. — Mon doux Jésus, qu'est-ce que tu racontes là?

MARTHA. — Et il en est de même des autres, dans la ferme. Et les journaliers et les pêcheurs, et les gens du magasin... tous, ils sont prêts à s'aller pendre.

HELENA. — Peux-tu comprendre pourquoi elle ne se montre pas? Voilà déjà trois jours qu'elle est revenue, qu'est-ce que ça veut dire, qu'elle ne soit pas descendue encore?

MARTHA. — Tu peux être sûre que ça ne veut rien dire de bon. Si encore elle venait, le jour du jugement commencerait; mais comme ça... c'est bien menaçant pour nous tous.

HELENA. — Si on pouvait se sauver, et planter là la boutique!

MARTHA. — Toi non plus, tu ne le peux pas.

HELENA. — Non, je m'éreinte ici pour payer la dette laissée par mon père. Sans quoi, elle reprendrait sa maisonnette à mère.

MARTHA. — C'est comme moi. Je suis à l'attache ici comme un chien. Ah! le papier qui est là... si on pouvait mettre la main dessus. *(Elle indique le tiroir d'un secrétaire.)*

HELENA. — Un papier?

MARTHA. — Oui, c'est vrai, tu es nouvelle ici. Avec ce papier-là, elle peut me faire condamner quand elle voudra. C'est bien être attachée à la chaîne, ça.

HELENA. — Tu n'es pas folle! Condamnée!

MARTHA. — Bah! les autres le savent bien, autant que tu le saches aussi. J'ai fait une petite bêtise ici, et ça a été découvert... et alors elle m'a fait signer une déclaration comme quoi c'était vrai... et elle la garde là... dans le tiroir. Depuis ce temps-là, il faut bien que je reste ici, et je n'ose pas faire autrement que de tout subir.

HELENA. — Mais ça doit être épouvantable.

MARTHA. — C'est pourquoi je dis que j'ai attaché un bout de la corde. Ah! je serai bientôt à bout. *(Tout à coup.)* Chut! *(Silence.)*

HELENA. — Dieu merci, elle ne reste pas dans la cuisine. Elle sort!

MARTHA. — La voilà maintenant...

MADEMOISELLE MARTENSEN *entrant par la gauche.* — Bonjour...

LES DEUX BONNES, *surprises.* — Hé, c'est mademoiselle Martensen!

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Hé! oui... c'est comme ça. Il y a longtemps qu'on ne m'avait vue.

MARTHA. — Mais... *(Avec embarras.)* Hm... la patronne est rentrée.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Je le sais.

LES DEUX BONNES. — Et quand même...?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Elle m'a fait demander.

LES DEUX BONNES, *surprises.* — Elle!

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Oui, hier soir. A moi aussi, cela m'a paru singulier.

MARTHA. — Oui, après vous avoir traitée comme elle a fait.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Est-elle au bureau?

HELENA. — Elle ne s'est pas montrée depuis qu'elle est revenue des bains.

M. BECK *entre par la porte au premier plan à gauche.* — Oho, que de monde ici! Tiens, bonjour, mademoiselle Martensen. Vous voilà revenue dans nos murs. *(Les bonnes s'en vont par la droite.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — On m'a envoyé chercher, monsieur Beck.

M. BECK. — Et il en était fichtre grand temps. Car vous m'avez bien manqué, ma parole. Oui, je peux dire que j'ai été bien mal en point depuis que vous avez refusé ma main.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ha, ha, ha... laissez-moi rire.

M. BECK. — Oui, car nous deux... au fond, nous allions si bien ensemble. Et nous étions très bons amis.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Oh! pour de l'amitié!...

M. BECK. — Nos âges respectables nous rapprochaient. La jeunesse d'aujourd'hui ne sait pas ce que c'est que l'amour.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Vous dites l'amour?

M. BECK. — Oui, vous n'avez peut-être pas compris que j'étais amoureux de vous?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Il me semblait bien, en effet... surtout quand la goutte vous tourmentait.

M. BECK. — Ah! oui... c'est vrai... chacun exprime l'amour à sa façon. Les uns se lamentent et soupirent et les autres se mettent en colère. C'est que, je vais vous dire, je suis très ardent, c'est pourquoi je me mettais en colère... uniquement par amour...

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Certes... il n'y avait pas à s'y tromper.

M. BECK. — Et je vous ai manqué aussi, sans doute?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Vous savez que le meunier ne dort pas bien s'il n'entend pas le bruit de... de son meilleur ami.

M. BECK *s'incline.* — Toujours des compliments. Toujours de l'amour. *(Helena paraît.)* Ah! Helena, vous allez vite monter dire à Mademoiselle qu'il faut qu'elle descende tout de suite. Car il va venir du monde.

HELENA. — Mademoiselle est sortie.

M. BECK. — Mais sapristi, est-ce qu'elle est folle? Est-ce qu'elle

croit que je peux m'occuper de tout ? Attendez un peu que je la trouve, et il faudra bien... *(Il sort en courant par la droite.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Du monde, il disait?

HELENA. — Oh ! vous savez, ce qu'il en dit..

MADEMOIELLE MARTENSEN. — Il a bien vieilli...

HELENA. — C'est qu'elle ne lui fait pas la vie rose. Mais il est devenu bien meilleur, depuis qu'elle est folle à lier.

ZACHARIAS PEDERSEN *montre sa tête dans la porte du fond à gauche.* Excusez. Mademoiselle n'est pas là?

HELENA. — Non, tu le vois bien.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Elle m'a envoyé chercher.

HELENA. — Toi aussi?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Hé, bonjour, Zacharias Pedersen, voilà le roi des oiseaux revenu sur la terre ferme?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Oui, par malheur, mademoiselle. Et vous vous êtes de nouveau risquée sur la mer orageuse?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Sur la mer orageuse?

ZACHARIAS PEDERSEN. — C'est-à-dire que nous avons eu un peu de calme, pendant son absence, mais l'orage va se déchaîner de nouveau.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ah ! c'est cela, mais pourquoi n'êtes-vous pas là-bas, parmi vos oiseaux?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Elle m'a enlevé toute mon affaire... elle ! Quand elle a eu compris que ça m'allait si parfaitement bien de rester là, elle m'a renvoyé.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Non, vous aussi vous avez été renvoyé? Et qu'est-ce que vous faites maintenant?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Maintenant je m'échine à un sale travail sur le quai. Foin ! J'aimerais mieux la prison. Et être commandé par une femelle.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Mais, il y a un moyen de trouver du travail ailleurs?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Vous savez peut-être ce que c'est que d'espérer?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — D'espérer... oh ! oui... j'ai connu cela... autrefois.

ZACHARIAS PEDERSEN. — La patronne le comprend aussi. Je veux croire que ma petite île me sera rendue. Elle sait que c'est là que je veux vivre et mourir. Et elle me promet que l'année prochaine, peut-être... si je me conduis bien ! Ff ! Et je m'éreinte jusqu'à l'année prochaine, mais alors c'est pour un an plus tard. Oh ! pour tourmenter les gens, elle s'y connaît.

HELENA. — Oh ! tu n'as vraiment pas à te plaindre, toi, Zacharias, car tu as ton franc-parler. Il n'y a personne qui ose lui dire ses vérités comme toi.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Il n'en manque pas qui rampent. Et ils n'y gagnent rien.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — C'est vrai que vous vous trouvez si mal parmi vos semblables, Zacharias?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Oui, franchement, j'ai horreur de toute leur boutique.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Qu'est-ce que vous y trouvez donc de si affreux?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Tout. Une chose pire que l'autre.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Tout!

ZACHARIAS PEDERSEN. — Mais le pire, c'est l'odeur des gens et des bêtes, et de toutes les maisons à demi pourries. Et puis cette grêle de cancans, de bêtises et de bavardages qu'on entend du matin au soir. Sur un millier de mots qui sont dits, il n'y en a pas deux qui aient un sens.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Eh bien, espérons que vous repartirez bientôt, et que vous vous retrouverez seul.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Hm... quand elle a su vous passer un anneau au nez... elle ne vous lâche guère.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Je ne peux croire qu'elle soit si méchante.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Vous ne croyez pas. Tenez, prenez-moi la fille que voilà. Pourquoi est-ce qu'elle lui défend d'épouser l'imbécile avec qui elle est fiancée?

HELENA. — Imbécile toi-même. *(Martha entre.)*

ZACHARIAS PEDERSEN. — Peux-tu nier qu'elle se met en travers?

HELENA. — Oh! lui et moi... nous prendrons patience et nous attendrons.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Et les journaliers, dans quel état sont-ils maintenant? La misère a beau être à faire pleurer les pierres, ne croyez pas qu'elle donne un morceau de pain.

HELENA. — Et ce qu'elle a fait à Martha, donc.

MARTHA. — Veux-tu bien te taire.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ah! mon Dieu, quelle maison!

HELENA. — Tiens, voilà... *(Une vieille femme hâve, un panier au bras, est entrée par la cuisine.)*

MARTHA. — Non, Olina... il ne faut pas que tu te montres ici. Nous n'osons pas te donner. La patronne est revenue.

LA VIEILLE FEMME. — Mademoiselle m'a fait venir. *(Surprise générale.)*

MARTHA. — Toi aussi?

HELENA. — Qu'est-ce que cela veut dire?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Ça va être le jour du jugement pour nous tous à la fois.

HELENA. — Dieu nous assiste!

MARTHA. — Chut. *(On écoute.)*

HELENA. — Oui, c'est elle... Je m'en vais.

MARTHA. — Non, reste. Sinon, il faudra que j'aille te chercher.

(Ovidia entre par la gauche. Tous sont étonnés de la voir en

robe claire, les cheveux coiffés de façon plus jeune, et un gros bouquet à la main. Elle sourit, comme remplie d'une joie intime, mais à la vue des autres, elle devient grave, s'arrête un instant et promène de l'un à l'autre un regard indécis.)

OVIDIA. — Bonjour! *(Personne ne répond. Les bonnes font semblant d'épousseter.)* N'est-ce pas un temps splendide aujourd'hui? *(Elle cherche où poser ses fleurs et se met à fredonner.)*

(Helena sort.)

MARTHA, *à voix basse.* — Ces personnes voudraient causer avec mademoiselle.

OVIDIA *fait un effort et va vers mademoiselle Martensen.* — Sois la bienvenue, ma bonne Martensen. Le chemin a peut-être été long pour tes vieilles jambes. J'aurais dû plutôt aller te trouver. Et te voilà aussi, Zacharias. Oui, c'est vrai, je t'ai fait demander. Ah! et puis voilà Olina,... comment va ton mari maintenant?

LA VIEILLE FEMME. — Oh...

OVIDIA. — Ça fait longtemps qu'il est au lit?

LA VIEILLE FEMME. — Un an et demi, mademoiselle. Et nous allons être sur le pavé.

OVIDIA. — Comment?

LA VIEILLE FEMME. — Oui, mademoiselle a fait prévenir qu'elle a besoin de la maison. Il faut bien qu'on s'en aille.

OVIDIA *se passe la main sur le front.* — Ah! oui. *(Elle ne parvient pas à rassembler ses idées.)* Non, mais quel beau temps il fait aujourd'hui! Le feuillage doré du tremble contre le bois de sapins, si sombre, l'odeur des champs mûrs, les grappes de sorbes parmi les feuilles vert-clair, la mer où se réfléchissent les îles et leurs rochers, et au-dessus de tout cela, le ciel lumineux. Dites, l'avez-vous vu? *(Personne ne répond. Un silence. Helena est rentrée. Ovidia se met à disposer les fleurs dans les vases.)* Que dis-tu, Zacharias?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Moi... je ne dis rien.

OVIDIA. — Tu n'as rien qui te tienne au cœur?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Au cœur?

OVIDIA, *avec un sourire indécis, allant vers lui.* — Oui, tu veux peut-être une petite fleur. *(Elle la lui tend.)*

ZACHARIAS PEDERSEN. — Non, merci... c'est des niaiseries.

OVIDIA, *déçue, reculant.* — C'est bon, je te demande pardon. As-tu autre chose à demander?

ZACHARIAS PEDERSEN. — A demander?

OVIDIA, *blessée.* — Comment?... *(Un peu déconcertée, elle les regarde tous.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Je voudrais bien être libre, mademoiselle, et rentrer chez moi.

OVIDIA. — Vraiment. Oui, naturellement. Helena, tu es toute drôle... qu'est-ce qu'il y a donc?

HELENA, *tremblante.* — Il vaut mieux que je l'avoue tout de suite. Et il est bien possible qu'il faille que je m'en aille tout de suite.

OVIDIA. — Eh bien?

HELENA. — La belle soupière...

OVIDIA, *au bout d'un moment, souriant.* — Qu'est-ce que tu en dis, ma bonne Martensen?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Moi? Je n'ai rien à dire ici.

OVIDIA *soupire, mais essaye de plaisanter.* — Et toi, Zacharias, qu'as-tu abîmé pendant que je n'étais pas là?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Si je comprends bien mademoiselle, elle ne sera pas longue à s'en apercevoir elle-même.

OVIDIA, *au bout d'un moment, se domine.* — Et toi, Olina, tu as apporté un panier?

LA VIEILLE FEMME. — Je pensais qu'on me donnerait quelque chose au magasin. Mais ils ont refusé.

OVIDIA. — Peut-être tu y dois déjà?

LA VIEILLE FEMME. — Oh! je peux bien m'en aller avec mon panier vide.

OVIDIA. — Et ton mari?... est-ce qu'il me déteste toujours autant? *(La vieille ne répond pas, un silence.)* Vous m'en voulez donc bien, tous? *(Un silence.)*

ZACHARIAS PEDERSEN. — Est-ce que je peux m'en aller?

OVIDIA. — Sans doute tu commences à te plaire ici, Zacharias? Tu prends goût au travail des quais?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Énormément.

OVIDIA. — Alors tu n'as à te plaindre de rien?

ZACHARIAS PEDERSEN. — Absolument de rien. Je m'embête seulement à crever.

OVIDIA. — Vous avez l'air de m'adresser des reproches, tous, à mots couverts. J'avais mon idée en vous faisant venir ici aujourd'hui, mais c'était peut-être une bêtise... Ah! toi, au moins, Martha... *(Elle va vers le secrétaire et y prend un papier.)*

MARTHA, *poussant un cri.* — Ah! mon Dieu, ayez pitié de moi... *(Elle se sauve par la droite.)*

OVIDIA. — Non, mais...

ZACHARIAS PEDERSEN, *au bout d'un moment.* — Je peux m'en aller maintenant? Je n'aime pas assister aux exécutions.

OVIDIA, *violemment.* — Non, mais ne comprenez-vous pas que... eh bien alors, allez-vous-en. Restez par là, en attendant. Allez! Jamais de ma vie je n'ai vu chose pareille. Quels vilains moineaux! Pensez-vous que je vais mendier un peu d'amitié! Hé? A la porte tous!... Oh! non, pas toi, Martensen! *(Elle se laisse tomber sur une chaise. Tous s'en vont, sauf Mademoiselle Martensen.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Franchement, j'aimerais autant m'en aller aussi.

OVIDIA. — Non, tu m'entends.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Avais-tu quelque chose de particulier...

OVIDIA. — De particulier! Bien sûr! Mais aller ainsi...! Pourquoi

s'est-elle mise à crier... cette fille! Et les autres! Est-ce que je suis un monstre?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Moi, je ne sais pas ce qu'il y a entre vous.

OVIDIA *serre les poings.* — C'est bien un peu aussi la faute des autres, tout de même. Tu as vu. Rien que de la haine. Il faudra que je me mette à leurs ordres et leur complaise en tout, mais eux, il pourront m'offenser et me blesser tant qu'ils voudront.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ce sont là des affaires où je ne me mêle pas. Mais si vous aviez quelque chose à me dire, vous...

OVIDIA. — Toi! Mais, naturellemnt, tu vas revenir ici et y rester comme autrefois. Il faut que tu me pardonnes. Tu seras de nouveau ma gouvernante, ma maman. Tu m'entends! *(Riant soudain.)* Oh! non, je ne peux pas être de mauvaise humeur aujourd'hui. Il y a un trop beau soleil.

MADEMOISELLE MARTENSEN, *au bout d'un moment.* — Que t'est-il arrivé, enfant?

OVIDIA. — Ah! merci. Tu me tutoies. Tu m'appelles enfant. C'est comme autrefois. *(Elle lui saute au cou.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Allons, allons. Eh bien, dis-moi ce qui est arrivé.

OVIDIA, *elles s'asseyent sur un canapé.* — Ah! tu vas être bien étonnée.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — J'ai vu tout de suite qu'il y avait du nouveau. Et sais-tu ce qui m'a frappé? Je me disais : mais comme elle est devenue jolie!

OVIDIA. — Qu'est... qu'est-ce que tu dis!

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Je me disais : mais comme elle est devenue jolie. Elle n'a plus rien de son air méfiant et ombrageux. Elle rayonne. C'est l'ancienne Ovidia.

OVIDIA. — Croirais-tu que la joie peut rendre malade et faire perdre le sommeil?

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Quoi?

OVIDIA *ferme les yeux.* — Et qu'il peut arriver à une pauvre mortelle d'entrevoir l'immortalité même... non, oh! non...

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Mais voyons, enfant, qu'est-ce que...

OVIDIA, *toujours les yeux fermés.* — Être une sorcière comme moi... et se rencontrer soi-même, transformée en esprit de lumière, dans l'âme d'un autre, c'est bien là voir l'immortalité, je pense.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Qui as-tu rencontré?

OVIDIA *se lève et va de-ci, de-là.* — On se moquera de ma robe claire, ne crois-tu pas? Mais il y a un être qui me voit toujours en blanc. Et alors je me suis habillée ainsi, afin qu'il ne se trompe plus tout à fait autant sur mon compte.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire?

OVIDIA. — Et il croit que je suis si merveilleusement bonne envers les gens, aussi je voudrais commencer aujourd'hui à être un peu meil-

leure pour eux, afin qu'il ne se trompe plus tout à fait sur mon compte, en cela non plus. *(Avec peine.)* Mais là, ça n'en va que plus mal. On ne se refait pas. Tu as vu, comme je me suis mise en colère.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Voyons, raconte-moi un peu...

OVIDIA, *debout, le regard lointain.* — Oh! ces bons yeux confiants, vois-tu, qui me suivent partout. Et dire qu'ils se trompent tellement. Ah! certes, je ne me soucie pas plus qu'avant de ces imbéciles. Mais le ciel, vois-tu, s'est fait si merveilleusement bleu.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — C'est là un beau miracle.

M. BECK *entre par la droite.* — Ah! enfin. Je cours après toi de tous les côtés, et personne ne sait où tu es passée. Crois-tu que ça peut continuer comme ça?

OVIDIA. — Qu'est-ce qu'il y a, père?

M. BECK. — Il y a, parbleu... toutes sortes de choses. On me demande ci et ça, et c'est toi qui es au courant, et toi, tu es invisible. Et puis, on nous a fait prévenir... de bons amis. Une visite! *(On entend le bruit d'une voiture.)* Quoi! Hé! pardieu, les voilà déjà. Et il n'y avait pas moyen de te trouver, et rien n'est prêt. Non vraiment, je te dis, j'en perds la tête. *(Il sort vivement par la dernière porte à gauche.)*

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Ça doit être une visite importante, il vaut mieux que je m'en aille.

OVIDIA. — Non, certes, tu auras ton ancienne chambre, et tu resteras là jusqu'à la fin de tes jours.

MADEMOISELLE MARTENSEN. — Merci! Mais les voilà déjà dans l'entrée. En tout cas, je vais attendre dans la cuisine. *(Elle sort par la droite.)*

M. BECK *ouvre à gauche et fait passer devant lui les capitaines Roed et Brandt.* — Entrez, messieurs, entrez. C'était vraiment une bonne idée. Ovidia, voici de bons amis. *(Ovidia est presque chancelante.)*

BRANDT. — Bonjour, mademoiselle Ovidia. Vous avez quitté les bains si brusquement que la police a été sur le point de vous rechercher. Car il y avait eu un cambriolage pendant la nuit.

M. BECK *rit en fausset.* — He, he, he, he! C'est drôle. Très drôle. *(Les deux capitaines saluent Ovidia.)*

ROED. — C'est pourquoi nous venons au nom de la police.

OVIDIA *se ressaisit.* — Vraiment... Pour faire une perquisition?

BRANDT. — Nous commençons par un interrogatoire. Pourquoi vous êtes-vous si soudain évaporée, mademoiselle?

OVIDIA. — Il y avait assez longtemps que nous étions là, me semblait-il.

M. BECK. — Crois-tu, ils ont fait tout ce long chemin jusqu'ici, et ils ne veulent pas que je fasse dételer les chevaux. Vous n'allez pas ainsi brûler l'étape [1].

1. Littéralement : « Êtes-vous venus chercher du feu? » Expression ancienne, datant de l'époque où, les allumettes n'existant pas, on allait chercher le feu

BRANDT. — Cela dépend de mademoiselle Ovidia, si les chevaux seront dételés.

OVIDIA. — De moi? Me soupçonnez-vous aussi de vouloir maltraiter les bêtes?

BRANDT. — Cela dépend du résultat de notre démarche. Ou plutôt de la mienne.

OVIDIA, *inquiète.* — Oh! Est-ce tellement pressé?

M. BECK *pose le doigt sur son nez, sifflote tout bas, puis* : — Mais vous permettrez bien que les chevaux aient un seau d'eau. Je vais aller... *(Il sort en courant par la gauche.)*

ROED, *agité.* — Mais je ne comprends pas... Nous revenions des bains, mademoiselle, et nous avons fait ce détour pour vous saluer...

BRANDT. — Attends un peu, mon garçon... Bref, mademoiselle : Voulez-vous nous rendre le service de juger entre mon ami et moi. Nous sommes devenus des ennemis mortels.

ROED. — Comment! Non, vraiment...

BRANDT. — Il est un lamentable exemple de ce que c'est que la fidélité, et de ce que c'est que l'amitié. C'est pourquoi j'ai résolu de m'en débarrasser chez la première personne de connaissance venue, et de continuer mon chemin tout seul.

OVIDIA, *se remettant.* — Eh bien?

ROED. — Auras-tu bientôt fini de dire des bêtises?

BRANDT. — C'est que, vous comprenez, pendant des années il n'a rien vu d'autre que la vallée de larmes que mes yeux lui ont montrée, et pendant ce temps-là ma vie avait une raison d'être, et je n'étais pas complètement inutile sur la terre. Mais depuis quelque temps l'animal s'est mis à voir les choses à sa manière... si bien qu'il prétend que je vois tout de travers, et lui comme il faut... bref, il est devenu si sûr de lui que je suis désormais tout à fait superflu.

OVIDIA. — Est-ce qu'il voit un peu plus clair maintenant?

ROED *essaye de se dégager.* — Lâche-moi.

BRANDT *le tient fortement.* — S'il voit plus clair! C'est-à-dire qu'il m'assomme avec ses visions dorées. Si je me lève par un jour de pluie, je le trouve en train de chanter que le soleil brille. Quand nous suivons un chemin boueux, il veut tout le temps se baisser pour cueillir des fleurs. Je ne parlerai pas de la lune, qu'il voit tout le long du jour, et quant aux hommes, cette ménagerie de fous et de voleurs, il a découvert, ces derniers temps, qu'au fond ce sont tous des anges du Bon Dieu. Franchement, je crois que ça doit être une maladie.

ROED *s'essuie le front.* — Non, ce discours...

OVIDIA *sourit.* — Et vous venez me trouver pour avoir un remède contre cette maladie. Vous croyez que personne ne peut mieux que moi induire les autres à voir le monde en noir.

chez le plus proche voisin — parfois fort éloigné. Il fallait alors se hâter, afin de rentrer chez soi avant que le feu précieux fût consumé.

BRANDT. — J'ai pensé que de votre bouche il entendrait raison. Mais si, par-dessus le marché, vous prenez son parti, je dirai qu'il n'y a plus de justice sur terre.

OVIDIA. — Si quelqu'un, dans l'état de M. Roed, peut voir tant de belles choses, cela devrait un peu nous faire honte, à nous qui avons nos bons yeux.

BRANDT. — Comme si c'était avec les yeux que l'on voit ce qui est beau ! Vous aussi, vous commettez cette erreur, mademoiselle?

OVIDIA. — Oh ! non, cela dépend surtout de la bonne volonté.

BRANDT. — Oh ! le monde y a aussi sa part.

OVIDIA. — Mais le monde est-il autre chose qu'un reflet de notre propre volonté?

BRANDT. — A cela c'est Roed qui saura le mieux vous répondre. Je vais tâcher de trouver monsieur Beck, et nous discuterons ensemble sur la difficulté des affaires. *(Il sort.)*

ROED, *au bout d'un moment.* — Sommes-nous seuls maintenant?

OVIDIA. — Oui. Vous et moi.

ROED *se passe la main sur le front.* — Le drôle me traite comme un enfant, mais je vous en prie, croyez-moi... ce n'est pas moi qui voulais venir vous...

OVIDIA, *espiègle.* — Il voulait venir, et vous pas?

ROED. — Franchement, mademoiselle, je ne pouvais supporter mon incertitude des motifs de votre départ. Je ne pouvais écrire moi-même, ni lire votre réponse. C'est pourquoi je suis ici, et je ne vous ennuierai pas d'une longue visite. Mais, pour Dieu... dites-moi si c'est ma faute, si ces quelques journées merveilleuses ont été si brusquement interrompues?

OVIDIA, *comme précédemment.* — Mais, naturellement, c'était votre faute.

ROED. — Comment!

OVIDIA. — Et je trouve que c'est très mal de votre part de venir déranger une vieille fille comme moi.

ROED. — Vieille! Vingt ans!

OVIDIA. — Vingt-trois! et de me mettre en tête de telles idées que je ne sais plus si je vais m'enterrer ou monter au ciel. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi êtes-vous si impitoyable!

ROED, *malheureux.* — Je ne sais plus que faire.

OVIDIA, *comme précédemment.* — Non, moi non plus. J'ai vécu ici tant d'années dans la charmante conviction que la terre est un marais empesté et que les hommes sont des serpents et des hiboux. Et voilà que vous arrivez et que vous me changez tout cela. A tel point qu'aujourd'hui je chante des chansons à rendre la mer jalouse, et les hommes, j'ai grand désir de m'en faire des amis. La nuit, je me lève, et je remercie les étoiles qui allument tant de lumières pour moi, et je leur promets de lui raconter que l'infini est plein de joie.

ROED. — Lui?

OVIDIA. — Comment?

ROED. — Lui, vous avez dit?

OVIDIA, *comme précédemment.* — J'ai dit : lui? je ne sais pas, en vérité, qui c'est, mais quand je regarde autour de moi, les choses ne deviennent belles que lorsque je me dis que je les lui raconterai. Hier matin, avant que personne fût éveillé, j'étais dehors, sur un petit cap, et j'entendais les oiseaux de mer crier au soleil levant, et alors je me mis à crier aussi, et je promis de lui raconter que la mer et le ciel étaient comme des miroirs d'or, et que les oiseaux de mer criaient. Et aujourd'hui j'ai cueilli un bouquet, et à chaque pauvre fleur fanée j'ai dit que cela ne faisait rien et que je lui dirais tout de même qu'elle était belle. Pouvez-vous comprendre cela?

ROED. — Ah ! dire que c'est moi, pauvre misérable, qui entends cela.

OVIDIA. — Pauvre misérable... est-ce de moi que vous parlez?

ROED. — De vous ?

OVIDIA, *changement soudain. D'un air las* : — Vous avez bien fait de venir, cela me permet de vous remercier de ces moments radieux que vous m'avez procurés. Mais il vaut mieux que vous partiez tout de suite. Je n'ose pas vous prier de rester.

ROED, *au bout d'un moment, à voix basse* : — Je n'avais pas espéré autre chose. Adieu donc. Nous ne nous verrons sans doute plus jamais.

OVIDIA, *posément sans prendre sa main.* — Je ne peux pas faire autrement. Je n'ose pas. Ah ! c'est triste de ne pas oser.

ROED. — Je n'espérais pas autre chose. Eh bien, vivez heureuse!

OVIDIA. — Car à la longue, je ne pourrais pas vous tromper. Je suis bien différente, voyez-vous, de ce que vous croyez.

ROED, *au bout d'un moment.* — Je sais que...

OVIDIA. — Quoi? Que savez-vous?

ROED. — Je sais qu'un grand malheur a altéré votre visage. Et jusqu'ici vous étiez pour moi un rêve lointain, mais maintenant vous êtes devenue un être vivant qui me semble si infiniment proche.

OVIDIA, *au bout d'un moment.* — Si l'on pouvait se refaire. *(Elle sonne.)*

ROED. — Eh bien? Vous vous en allez?

OVIDIA, *gaiement.* — Non, un instant seulement. *(A Helena qui entre par la droite).* Dis-moi, sont-ils partis... ceux qui étaient là tout à l'heure?

HELENA. — Zacharias Pedersen et Martha sont dans la cuisine.

OVIDIA. — Fais-les venir. Vite.

HELENA. — Oui, mademoiselle. *(Helena sort.)*

ROED. — Qu'est-ce que cela veut dire?

OVIDIA, *souriant.* — Mon cher ami, je veux essayer de me faire un peu belle. Je l'ai déjà essayé et je n'ai pas pu, mais... qui sait si cela ne réussira pas tout de même?

ROED. — Je ne comprends rien à ce...

OVIDIA. — Chut, les voici.

ROED. — Qui?

(Zacharias Pedersen, Martha et Helena entrent à droite.)

OVIDIA. — Qu'est devenue la vieille femme avec son panier?

MARTHA. — Elle est rentrée chez elle.

OVIDIA. — Fais-la prier de revenir et de prendre au magasin ce dont elle a besoin. Tu lui diras bonjour de ma part, et tu ajouteras que la maison qu'elle habite n'est plus à moi, mais à eux... *(Surprise parmi les domestiques.)* Et toi, Zacharias... tu es libre. Tu peux retourner à tes oiseaux, le jour que tu voudras. Ce que tu as à emporter, tu n'auras qu'à l'emporter.

ZACHARIAS PEDERSEN. — Comment? C'est sérieux?

OVIDIA *montre Roed.* — C'est ce monsieur-là qui l'a décidé.

ZACHARIAS PEDERSEN *regarde Roed.* — Je m'en doutais.

OVIDIA. — Tu vas te dépêcher, je pense! Bonjour aux oiseaux!

ZACHARIAS PEDERSEN. — J'en suis abasourdi. Hourra! *(Il sort.)*

OVIDIA. — Et toi, Helena... tu es libre aussi. La dette de ton père est payée maintenant, et tu pourras épouser celui que tu aimes, quand tu voudras.

HELENA. — Oh!

OVIDIA. — Et tu n'as plus besoin d'avoir peur, toi, Martha. Quant à ce papier... regarde! *(Elle le déchire et lui donne les morceaux.)* Pardonne-moi... va, et sois heureuse.

MARTHA, *avec éclat.* — Ah! mon Dieu!

OVIDIA. — Adieu... adieu, et allez danser et vous réjouir tant que vous voudrez. Adieu! *(Les deux bonnes font la révérence et s'en vont.)*

ROED. — Mais qu'est-ce que cela veut dire?

OVIDIA. — Oh! ne comprenez-vous pas qu'il me fallait mettre une robe plus blanche. Vous voulez que je sois si élégante.

ROED. — Ah! *(Le capitaine Brandt et M. Beck arrivent par la gauche.)*

BRANDT. — Excusez-moi, mais j'aime les bêtes. Les chevaux, là dehors, ne sont pas bien au chaud, comme vous, ... faut-il les mettre à l'écurie?

(Silence.)

ROED. — Demande à notre hôtesse.

OVIDIA, *rayonnante.* — Oui, restez ici... à moins que vous vouliez m'emmener?

M. BECK, *piétinant.* — Quoi? Qu'est-ce que tu dis?

BRANDT. — Bon, c'est là une question que nous examinerons plus tard.

OVIDIA. — Mettez les chevaux à l'écurie, alors, et donnez-leur de la belle avoine.

M. BECK. — Comment?

ROED. — Combien je regrette, Brandt, de n'être pas venu avec la voiture pleine de roses.

OVIDIA. — Si j'avais reçu une telle visite, j'aurais élevé un arc de triomphe en argent.

M. BECK. — Écoute, il ne faut pas oublier que je suis pauvre. Ça ne va plus être ici de nouveau que des dépenses et des futilités.

BRANDT. — Les jeunes gens ne savent pas être raisonnables, monsieur. C'est une période difficile que nous traversons. Il paraît que vous avez un bureau magnifique.

M. BECK. — J'aurai plaisir à vous le montrer. Par ici. Par ici. Dites-moi, dans votre région, comment font les jeunes filles? *(Il prend le capitaine sous le bras et se dirige vers la porte du premier plan, à gauche.)*

OVIDIA. — Capitaine Brandt, et si vous êtes débarrassé de ce camarade gênant, à la vision trop brillante... que ferez-vous vous-même?

BRANDT *se retourne.* — J'y ai pensé, mademoiselle. J'ai l'intention de me consacrer à quelque grande et bonne cause.

OVIDIA. — Mais laquelle?

BRANDT. — J'ai pensé à la culture des poules. Et en outre, aux œuvres de moralisation.

OVIDIA. — Culture des poules et...

BRANDT. — Oui, voyez-vous, j'ai mené une vie si désordonnée et je suis tellement décati, qu'il est temps pour moi de commencer à réformer les autres.

OVIDIA. — Ah ! voilà qui est bien de votre part. Mais ce n'est pas les poules, je suppose, que vous allez réformer?

BRANDT. — Si fait.

OVIDIA. — Mon cher ami, si je n'étais pas si indigne je voudrais vous accompagner et me servir désormais de mes yeux pour vous montrer quelque chose des splendeurs de la terre...

ROED, *hors de lui.* — Indigne! Non, je vais envoyer prévenir, afin que chez moi toutes les maisons soient illuminées et parées, et que tout le monde soit dehors, avec musique et drapeaux pour l'arrivée de la princesse.

OVIDIA. — L'arrivée... il faudra du temps avant! C'est long de se coudre une robe.

ROED. — Une robe! Comment...

OVIDIA *lui prend les mains.* — Cher ami, c'est là ta grande erreur, tu m'habilles de costumes que je ne porte pas. Il semble que tu me regardes avec les yeux de l'éternité, hélas ! pauvre de moi! Enfin, nous essayerons. Je vais susciter en moi les qualités que tu m'attribues et je penserai peut-être autant de bien des autres que tu en penses de moi... c'est la robe de mariée que je veux me coudre maintenant.

ROED. — Mais tu es à moi dès maintenant! Et si je ne te tenais pas ainsi, je croirais que j'ai encore un de mes rêves fous. Quel jour radieux luit pour moi! *(Il s'agenouille et lui baise la main.)* O toi... femme la plus exquise de la terre!

OVIDIA *sourit, prend sa tête entre ses mains.* — Et si tu n'étais pas si bête et si laid, je t'embrasserais... tes yeux... qui ont pour moi un si merveilleux éclat.

JOHAN BOJER

(Traduction de P.-G. LA CHESNAIS.)

LA MISE EN VALEUR DES COLONIES

ET LE

PROGRAMME DE M. SARRAUT

Les Français, pendant la guerre, ont enfin compris quels services pouvaient leur rendre leurs colonies. Cette constatation n'a pas manqué d'émouvoir certains d'entre eux et de provoquer bon nombre de discours. En juin 1917, le ministre des Colonies réunissait une conférence à laquelle il convoquait tous ceux qui pouvaient avoir quelque lumière sur le sujet. L'Assemblée se divisait en commissions, sous-commissions, comités, bureaux, et formulait des vœux qui, jusqu'à ce jour, n'ont été suivis d'aucun effet. Puis, périodiquement, en toutes circonstances, chaque fois que l'occasion, bonne ou mauvaise, se présentait, nos orateurs signalaient les richesses qui dorment inexploitées dans nos possessions lointaines et dénombraient les bénéfices que nous allions en tirer. On ne se contentait pas de dire que l'Allemagne payerait, on affirmait que les colonies, elles aussi, participeraient à l'œuvre formidable de la reconstitution nationale. Il suffisait pour cela de les mettre en valeur, mais personne, au Parlement ou dans la presse, dans les bureaux du Ministère ou dans ceux des gouvernements locaux, n'essayait d'indiquer les méthodes qu'il faudrait employer, les réformes qu'il faudrait faire pour réaliser l'œuvre dont chacun signalait l'utilité. Enfin, après quatre ans d'attente, les études entreprises viennent d'aboutir et M. Sarraut, ministre des Colonies, a déposé sur le bureau de la Chambre, un programme général de mise en valeur de nos possessions.

Le problème, avait été posé dès le premier jour, avec une précision parfaite : la France importe chaque année une masse énorme de produits que nous pourrions puiser dans nos colonies et dont celles-ci ne fournissent encore que des quantités médiocres et parfois insignifiantes. En 1913, nous n'avons tiré de notre domaine colonial que 7 635 quintaux de coton sur un total de 3 288 000; 831 quintaux de soie sur 187 000; 10 000 de café sur 1 140 000; 2 777 000 de graines oléagineuses sur 6 865 000; 100 000 de bois sur 20 millions; 23 000 de caoutchouc sur 130 000; 20 000 de tabac sur 350 000; 7 000 de cacao sur 290 000. Il s'agit d'accroître une production insuffisante, de développer les cultures et les exploitations coloniales, afin de pouvoir, dans une large mesure, restreindre, sinon supprimer les achats onéreux que nous faisons à l'étranger.

Un tel problème, qui fixe enfin d'une manière positive le but essentiel de notre politique coloniale, ne peut, cela va sans dire, être résolu de la même manière dans tous les pays. Les méthodes qu'il convient d'employer varient suivant les régions et suivant les produits. Il faut, selon les cas, améliorer les cultures existantes ou en créer de nouvelles, utiliser les terrains déjà défrichés ou exploiter des districts encore vierges; agir par le colon européen ou par le cultivateur indigène. Le succès n'est assuré, il n'est possible, que si l'on envisage chaque entreprise sous tous ses aspects, si l'on réalise méthodiquement toutes les conditions qui lui permettront de naître et de prospérer, si l'on écarte d'avance tous les obstacles qui pourraient nuire à son développement. S'agit-il de la colonisation européenne? Il faut choisir avec discernement les régions où elle s'établira; rechercher les terrains, les climats favorables aux cultures que l'on veut tenter, s'assurer que le recrutement des travailleurs y sera possible. Il faut ensuite régler le régime des concessions, celui de la main-d'œuvre, prendre contre les épidémies ou contre les maladies endémiques, les mesures d'hygiène ou de prophylaxie indispensables; assurer la sécurité, organiser les transports, créer des laboratoires d'essais ou d'études, provoquer enfin et surtout l'apport des capitaux. S'agit-il du cultivateur indigène? Il faut lui garantir la propriété du

sol qu'il travaille, le soustraire aux corvées abusives, aux impôts arbitraires et stérilisants, le soigner et l'instruire, instituer le crédit agricole, protéger le sol contre la sécheresse ou l'inondation, réaliser parfois entre le propriétaire indigène et le capitaliste ou le technicien européen, des associations également fructueuses pour les deux parties. Les résultats que l'on obtiendra seront d'autant plus rapides, d'autant plus sûrs, que les pays sur lesquels se portera l'effort principal seront plus fertiles, le climat plus régulier, la population plus nombreuse et plus dense, l'état social plus parfait, les moyens *actuels* de communication plus puissants. Le problème est ainsi d'une complexité, d'une variété infinie; il est d'ordre administratif et d'ordre fiscal, politique et financier, économique et social, technique et pratique. Or, de tous les facteurs dont la réunion est nécessaire, M. Sarraut n'a insisté que sur un seul. Il lui paraît possible, pour développer la puissance de production des colonies, d'adopter une méthode uniforme. Il propose de construire des chemins de fer et des routes, des ports maritimes et fluviaux, des canaux d'irrigation et de drainage, des phares et des écoles, des bureaux de postes et des hôpitaux; et le programme de mise en valeur qu'il a soumis à l'approbation du Parlement, n'est qu'un ensemble colossal de travaux publics, répartis ou plutôt dispersés dans toute l'étendue de notre domaine colonial.

Ce programme se distingue de ceux qu'à diverses époques, en France et à l'étranger, les Assemblées délibérantes ont été appelées à discuter, par un certain nombre de caractéristiques qu'un examen sommaire permet de faire ressortir. D'ordinaire, en effet, toute étude de travaux publics, comporte :

une description précise et détaillée de l'entreprise ou des entreprises projetées;

une évaluation des dépenses;

un aperçu du rendement probable;

un exposé des moyens financiers et autres par lesquels on assurera dans un délai déterminé l'exécution des travaux.

Sur aucun de ces points essentiels, l'exposé des motifs du projet n'apporte de précision.

***

En ce qui concerne l'évaluation des dépenses et la recherche des moyens financiers, M. Sarraut fait connaître, il est vrai (p. 180), que la discussion de ces deux points trouvera sa place dans un second projet qu'il considère comme indépendant du premier. Il est cependant impossible de décider la construction d'une voie ferrée ou d'un système d'irrigation, sans se demander au préalable si l'on pourra trouver les sommes nécessaires à leur création. Si l'on n'a point la certitude de mener à bien, dans le délai de dix à quinze ans, que le ministre des Colonies a lui-même fixé, l'ensemble de travaux qu'il juge indispensable, si, en un mot, la réalisation du programme gigantesque que l'on prépare depuis quatre ans, est financièrement impossible, il faut, sans prolonger encore une inaction dangereuse, examiner à nouveau le problème et voir si l'on ne peut le résoudre par des procédés moins coûteux.

Et, d'autre part, le coût d'un projet est, dans toutes les entreprises, publiques ou privées, l'élément fondamental qui commande son adoption ou son rejet; on peut, on doit parfois *en temps de guerre*, négliger les considérations d'économie lorsqu'il s'agit de doter une armée du matériel nécessaire à la défense du pays, mais il n'en est point de même dans les entreprises du temps de paix. On ne saurait, sans courir à la ruine, se borner à considérer l'utilité théorique d'un chemin de fer ou d'un canal et l'exécuter ensuite, *coûte que coûte*. La véritable utilité d'une entreprise se mesure par les services qu'elle peut rendre, comparés aux sacrifices qu'elle doit entraîner.

Il est d'usage courant en France, et encore plus en Indochine, — écrivait il y a quelques années un Ingénieur des travaux publics de cette colonie[1] — d'exécuter des grands travaux publics, sans se rendre compte de façon exacte, de leur valeur économique directe, c'est-à-dire des bénéfices directs qu'en pourra tirer l'État, comme compensation aux dépenses dont il assume la charge. Trop souvent on se borne à faire ressortir d'un style, où l'éclat des mots et le charme des phrases cachent le vide des arguments, les nombreux avantages plus ou moins indirects qui découleront de la construction de tel

1. *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 104, p. 792.

canal de navigation ou de l'amélioration de tel port maritime, et l'on aboutit à cette anomalie de faire supporter par la masse, des dépenses qui ne profitent qu'à un petit nombre et que ce petit nombre serait incapable de payer.

Aujourd'hui, plus que jamais, il est indispensable de rompre avec un tel système. Nul ne saurait croire, du reste, que le Parlement puisse approuver un programme, en ordonner l'exécution suivant un ordre d'urgence et dans un délai déterminé, sans être renseigné au préalable sur l'importance des dépenses qu'il aura d'avance autorisées.

Nous essaierons donc, sans entrer dans le détail des travaux innombrables qui figurent à l'article 1 du projet de loi, d'évaluer d'abord d'une façon globale le coût total de l'ensemble et d'apprécier ensuite les résultats économiques qu'en retireraient tout à la fois la Métropole et ses colonies.

Le programme de M. Sarraut intéresse, nous l'avons dit, la totalité de nos possessions. Telle n'était point cependant l'intention primitive du ministre des Colonies.

Dans l'ensemble de notre domaine colonial, écrivait-il [1], ce programme a sélectionné et visé les centres principaux de production des matières ou des denrées nécessaires à la Métropole, les grands dépôts naturels de richesses, les grands greniers, les grandes cultures, les grandes forêts, les plus importants gisements, en un mot les points capitaux où la France doit pouvoir puiser au maximum les ressources qui lui sont utiles.

Nous ne savons si les idées du ministre des Colonies ont évolué au cours des études qu'il a fait entreprendre par ses services ou si ses collaborateurs ont trahi sa pensée, mais le projet de loi n'est point conforme aux idées fondamentales qui semblaient devoir l'inspirer. A aucun moment, on n'a cherché à délimiter, dans l'immense étendue de notre empire, les régions qui se prêtent le mieux, dès aujourd'hui, à une exploitation intensive. Il semble au contraire que l'on n'ait voulu favoriser aucune colonie, que l'on se soit efforcé de donner satisfaction à chacune d'elles, que l'on ait accueilli toutes les demandes, et les travaux que l'on se propose d'exécuter seraient entrepris simultanément dans toutes les régions,

1. *Exposé des motifs*, p. 179.

peuplées ou désertes, riches ou pauvres, fertiles ou desséchées. On n'a réservé aucune de nos colonies. On se propose d'outiller à la fois : l'Afrique Occidentale française et l'Afrique Équatoriale, le Togo et le Cameroun, l'Indochine et Madagascar, la Côte des Somalis et la Réunion, Saint-Pierre et Miquelon et la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane, la Nouvelle Calédonie et Tahiti. Dans la longue liste qui a été dressée, tous les travaux ont trouvé place, quel que soit l'ordre d'intérêt qu'ils puissent présenter, qu'il s'agisse de voies impériales, comme celle qui reliera un jour le Niger au Congo, ou l'Inde à l'Indochine, jusqu'au musée de Dakar ou à la maison d'école de Miquelon.

Il est bien clair que l'on ne pouvait disposer ni des crédits, ni du personnel nécessaire pour étudier sérieusement chaque article d'un projet aussi colossal. En fait, on n'en a étudié que quelques-uns; on s'est borné, dans certains cas, à de simples énumérations; dans d'autres, à l'établissement d'avant-projets sommaires.

En Afrique Occidentale, par exemple, on se propose de prolonger le chemin de fer de la Côte d'Ivoire vers le Mossi et le Niger, sans préciser le tracé probable de la ligne et les points où elle aboutira. On indique la longueur approximative des voies ferrées qui joindront Koulikoro à Barouéli; Bouaké à Banfora; Grand-Popo à Anécho; Djourbel à Tieli; Tabili à Youkounkoun; mais on ne donne aucun renseignement numérique sur celles qui conduiront de Porto-Novo à Cotonou; de Grand-Popo à Lokossa; de Banfora au Mossi; de Dimbokro à Daloa. En Indochine, avant la guerre, on avait établi deux avant-projets ayant pour objet, l'un, la liaison de la Côte d'Annam au Mékong; l'autre, la continuation vers Saïgon du transindochinois; le premier, empruntait le tracé de la route Quang-Tri-Savannakek; le second, suivait la côte à quelque distance et desservait les grandes provinces de l'Annam central. Depuis lors, cependant, les idées ont évolué et l'on a mis à l'étude deux tracés nouveaux : l'un allant de Tanap à Thakek, en suivant l'étroite vallée du Song-Giang; l'autre, traversant toute l'épaisseur de la chaîne annamitique et reliant directement Tourane à Saïgon. Sur ces deux projets, on ne possède encore aucun renseignement.

En ce qui concerne le réseau routier projeté, l'exposé des motifs ne donne pas plus de précision que pour les voies ferrées. En Afrique Occidentale française, la longueur approximative des routes à construire, n'est indiquée que pour le Sénégal et le Soudan; pour le Dahomey, la Guinée, la Haute Volta, le Congo, le Cameroun, l'Afrique Équatoriale, il n'y a pas la moindre évaluation. Pour les hôpitaux, les écoles, les bâtiments de toute sorte, le matériel de transport, etc... le projet de loi se borne à prévoir le plus souvent la construction, en nombre indéterminé, dans des localités imprécises, de groupes scolaires, d'hôpitaux et d'ambulances, d'immeubles divers, sans indiquer leur nombre, leur importance et les types adoptés. Les rares projets qui ont fait l'objet d'études préliminaires, ont été établis du reste dans des conditions telles, qu'ils ne peuvent guère donner idée de l'utilité réelle des ouvrages et de leur coût d'exécution.

De ces projets, le plus considérable est celui qui a trait aux irrigations dans la vallée du Niger. Par ses proportions colossales, par les perspectives qu'il semble ouvrir, il exerce sur les esprits une extraordinaire séduction. Aux confins du Sahara, dans un pays desséché et presque désert, il évoque une nouvelle Égypte, la mise en valeur de 1 850 000 hectares dont 540 000 plantés en coton; 225 000 en mil; 340 000 en légumineuses; 335 000 en riz; 40 000 en blé; 350 000 en pâturages[1], un énorme grenier, créé comme d'un coup de baguette, par l'effort magnifique du génie français, et les espoirs sont si merveilleux, les apparences si séduisantes, que l'on ne se demande pas si l'œuvre est vraiment réalisable.

Du formidable ensemble que les ingénieurs ont esquissé, le projet de loi ne retient qu'une partie : la construction du système que commandera le canal du Segou. L'étude a été faite par une mission spéciale dirigée par M. Belime, dont le rapport a été récemment publié. La méthode qu'il a employée semble laisser à désirer. D'ordinaire, lorsque l'on veut irriguer une région, par simple gravité, on commence par en établir la carte et le nivellement général; l'altitude maxima de la région détermine en effet d'une façon précise le point du fleuve où il sera nécessaire d'aller puiser les eaux. Si une première

1. *Rapport de la Mission Belime*, p. 96.

étude conduit à des solutions trop coûteuses, on renonce à irriguer les terres les plus hautes, on restreint la superficie irrigable, on s'efforce, en un mot, d'obtenir l'effet utile maximum avec le minimum de dépenses. La mission Belime a employé un système différent. Les terres mêmes qu'il s'agit d'irriguer, n'ont fait l'objet d'aucune étude topographique, on n'en possède aucune carte[1]; on n'y a fait aucun nivellement; on a décidé que la prise d'eau serait construite sur le Niger, au rapide de Satuba, en un point où la présence d'un barrage de rochers facilitera la construction de l'ouvrage et l'on a établi d'une façon sommaire le tracé du canal d'amenée sur une longueur de 200 kilomètres, depuis son origine *jusqu'à l'entrée de la zone irrigable.* On ignore donc la superficie des terres que le canal desservira. On a évalué[2] à 1 350 000 hectares l'étendue de la région intéressée, région que limitent le Niger et son affluent, le Bani, au nord et au sud et l'on a admis que la surface aménageable était égale à 56 p. 100 de la surface totale, soit environ 750 000 hectares. De tels calculs reposent sur des bases fragiles. Sans doute M. Belime signale que dans divers systèmes d'irrigations au Punjab, le rapport de la superficie cultivée à la superficie brute, est compris entre 75 et 85 p. 100; mais il constate que ce rapport n'est que de 42 p. 100 dans les provinces centrales de l'Inde, et, du reste, ces rapports résultent de simples constatations faites après coup, ils ne permettent de formuler aucune loi générale et personne ne peut savoir, avant de l'avoir mesurée, quelle est la surface réelle que le canal de Segou permettra d'irriguer.

L'auteur de cette étude y a joint un devis estimatif. Ses renseignements s'appliquent au canal principal d'amenée, entre le barrage de tête et le kilomètre 200; il a fait à ce sujet une évaluation assez détaillée. En ce qui concerne au contraire les travaux situés à l'aval : prolongement du canal principal (180 km. à vol d'oiseau[3]), canaux secondaires distributeurs et rigoles d'arrosage, canaux de drainage, bâtiments, routes, etc., le coût en a été estimé par analogie

1. *Rapport Belime,* p. 118 et 121.
2. *Rapport de la Mission Belime,* p. 121.
3. *Rapport de la Mission Belime,* p 122.

avec d'autres travaux d'irrigation et M. Belime a choisi comme élément de comparaison l'un des plus récents systèmes d'irrigation de l'Inde : le Bas Canal du Bari Doab.

Ce procédé nous semble un peu arbitraire. Le coût unitaire d'un système d'irrigation, comme le coût kilométrique d'une voie ferrée, varie infiniment suivant les régions et suivant les cas. A Java, les travaux du Tji-Manoek ont coûté 100 francs l'hectare; ceux du Pemali, 135 francs; ceux de Tji-hea, 315 francs; ceux de Karan Ganjar, 550 francs, ceux de Demak, 700 francs. Dans l'Inde[1], les travaux du Lower-Chenab ont coûté 60 francs, ceux de la Western Jumna, 100 francs; ceux de l'Agra Canal, 204 francs, ceux d'Orisa, 416 francs, ceux de l'Upper Jhelum, 1 070 francs. Rien n'autorise à prendre comme élément de comparaison, les travaux du Bari-Doab, plutôt que ceux d'Orisa ou du Jhelum. Mais, en admettant même la base choisie, les conclusions de M. Belime m'apparaissent inexactes, parce qu'il a été mal renseigné : il dit en effet que le coût du canal principal et des branches du Lower Bari Boab a été de 18 fr. 25 par hectare; celui des distributeurs de 10 fr. 60. Ceci correspondrait pour l'ensemble des travaux à 35 ou 40 francs par hectare. Or, ces travaux qui intéressent 621 600 acres, soit 248 000 hectares, ont coûté 1 497 000 livres sterling (37 500 000 fr.), soit six livres sterling ou, au pair, 150 francs l'hectare. Il faut donc, de ce seul fait, quadrupler les évaluations inscrites au rapport Belime et que reproduit l'exposé des motifs du projet de loi. Le système du Ségou ne coûtera point 227 968 822 fr. 50, comme l'estime l'auteur du projet, mais 900 ou 950 millions[2].

Ce chiffre paraît-il excessif? Il suffit de le comparer à ceux que nous avons donnés plus haut. Si, avant la guerre, les travaux de l'Upper Jhelum ont coûté 1 070 francs l'hectare, si ceux du Solo, à Java, interrompus par suite de l'épuisement des crédits, étaient évalués en 1914 à 250 florins, il n'est point surprenant que des travaux similaires, exécutés après la guerre, au centre de l'Afrique, à 1 500 kilomètres

1. Voir *Statistical Abstract relative to British India* 1908-1909 à 1907-1918 *presented to Parliament*, p. 150.

2. *Rapport de la Mission Belime*, p. 131.

de la mer, dans un pays presque désert et dépourvu de toutes ressources, puissent revenir à 13 ou 1 400 francs l'hectare.

Les projets d'irrigation relatifs à l'Indochine n'ont pas été préparés avec plus de rigueur et, de plus, ils reposent, pour la plupart, sur l'adoption de méthodes le plus généralement condamnées.

Tout système d'irrigation comprend, on le sait :

1° Un ouvrage de tête destiné à élever l'eau empruntée au fleuve, au-dessus du niveau maximum des terres à irriguer;

2° Des canaux de distribution;

3° Des canaux de drainage;

4° Des travaux de protection contre les crues.

Les ouvrages de tête sont constitués, d'ordinaire, par un barrage fixe ou mobile, établi dans le fleuve et par des vannes de prise d'eau alimentant le canal principal. On a proposé parfois de les remplacer par des stations de pompage; mais cette solution n'a été adoptée que dans les circonstances exceptionnelles et pour de faibles superficies. Ceci se comprend aisément. La solution par pompage ne se justifie que si l'exécution du barrage et celle de la prise d'eau présentent des difficultés énormes et sont susceptibles d'entraîner des dépenses excessives par rapport aux surfaces aménagées. Or ce n'est point le cas général. A Java, en Égypte, dans l'Inde, on ne peut citer un seul exemple dans lequel on ait dû, pour des raisons techniques, renoncer à la construction des barrages. Leur prix ne forme qu'une partie minime (4 à 6 p. 100) du coût total de l'ensemble. Dans le projet de la Mission Belime, les travaux de la prise d'eau sont estimés à 12 872 000 francs sur un total de 262 millions et une station de pompage coûterait, sans aucun doute, beaucoup plus cher. Au Tonkin, dans la région comprise entre Hanoï et Bac-Ninh, l'installation d'une usine destinée à l'irrigation de 90 000 hectares, était évaluée avant la guerre à 7 millions soit environ 77 francs par hectare [1]. La solution du pompage n'est donc admissible que lorsque la surface à irriguer est faible. Or, par un étrange paradoxe, ce sont les grandes

1. Rapport Normandin, Ingénieur des Ponts et Chaussées, *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 104, p. 806.

étendues que l'on propose en Indochine d'irriguer par pompage et les petites seulement par gravité. Les travaux de Kesat (120 000 hectares), de Hadong (90 000), de Vinh-Hatinh (50 000) seront du premier type; ceux du Song-Cau (35 000), ceux du Phu-Yen (17 000) du second.

La solution par pompage n'entraîne pas seulement des dépenses d'établissement comparables et parfois supérieures à la solution par gravité, elle occasionne encore des dépenses annuelles d'exploitation qui la rendent inacceptable chaque fois qu'il s'agit de cultures pauvres. La culture du riz exige 10 000 mètres cubes d'eau par hectare et par an et en Annam, comme au Tonkin, la hauteur moyenne à laquelle il faut élever cet énorme volume est de 5 à 6 mètres. Avant la guerre, le prix moyen d'élévation du mètre cube d'eau à 1 mètre, était d'environ 1 millime dans les principales usines de France, d'Espagne et d'Italie. Dans l'Inde il était de 0 millime 6 à Nagaon[1] et de 1 millime 1/2 à Ranjangaon. Au Tonkin ou en Annam, l'irrigation d'un hectare de rizière par pompage aurait coûté avant la guerre 50 francs environ par an pour un produit brut de 130 à 140 francs. De tels prix sont évidemment prohibitifs et l'on sera contraint en Indochine comme à Java ou dans l'Inde d'établir dans presque toutes les régions de rizières, des systèmes d'irrigation par gravité.

D'autre part les prévisions de dépenses indiquées dans l'exposé des motifs semblent un peu fantaisistes. Pour les canaux de Hadong et de Sontay (90 000 hectares[2]) on prévoit 40 piastres par hectare, soit 200 à 250 francs. Or l'usine de pompage seule, d'après les devis établis par le service des Travaux Publics, eût coûté avant la guerre 7 millions de francs[3]; elle en coûterait aujourd'hui le triple, soit à elle seule plus de 200 francs l'hectare. Pour les canaux du Song Cau et du Phu Yen (irrigation par gravité), on admet des prix de 60 à 70 piastres, soit 300 à 400 francs : c'était le prix moyen des travaux d'irrigation *avant guerre* aux Indes et à Java. Comment croire qu'ils ne seront point dépassés? Le seul

1. Rapport Normandin, *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 103, p. 708.
2. *Exposé des motifs*, p. 275.
3. Voir plus haut.

exemple de travail de ce genre que l'on ait exécuté en Indochine eût conduit d'ailleurs à des chiffres bien supérieurs; les premiers devis du canal de Kep s'élevaient à 346 000 piastres pour 6 000 hectares, soit 56 piastres par hectare; les travaux ont coûté 639 111 piastres soit 106 piastres par hectare. Il est douteux qu'à l'époque actuelle ce chiffre ne soit pas largement dépassé.

***

En Cochinchine, les voies ferrées projetées ont fait l'objet d'études assez sérieuses, mais ces études ont été faites avant la guerre et dans un tel esprit que les devis établis ne sauraient être retenus. Le pays est sillonné par un admirable réseau de voies navigables qui, comme le fait observer M. Sarraut [1], gardera le trafic marchandises et qui oppose à la construction des lignes des obstacles répétés. Sur une seule section, longue de 56 kilomètres, on prévoit un pont de 1 200 mètres, un de 200, un de 160, un de 100, un de 80, sans compter les ouvrages courants de 20 à 50 mètres de portée et le terrain est si incertain que la construction de ces ouvrages nécessitera l'établissement de fondations à l'air comprimé à 40 mètres de profondeur.

D'autre part, on avait prévu, tout d'abord, que les ponts seraient maintenus à une hauteur suffisante pour ne pas gêner la circulation des navires et des jonques; ceci entraînait l'établissement, de part et d'autre des ouvrages, de viaducs d'une longueur proportionnée à la hauteur des tabliers, viaducs dont la longueur totale [2] serait égale et même supérieure à celle des ponts eux-mêmes. L'auteur du projet actuel a résolu la difficulté d'une façon fort simple :

Pour la hauteur à réserver sous les ouvrages, écrit-il [3], on peut admettre qu'elle serait de 4 m. 50 sur les grandes voies de navigation... les jonques et chaloupes ordinaires pourraient passer à toute heure, les chaloupes ayant un tirant d'eau exceptionnel, *ne passe-*

1. *Exposé des motifs*, p. 285.

2. Pour une hauteur de 16 mètres, hauteur prévue dans les premières études et en admettant des pentes maxima de 10 millimètres, les viaducs auraient, de part et d'autre de chaque ouvrage, une longueur de 1 000 à 1 200 mètres.

3. Rapport de M. Bonneau, directeur des Travaux publics en Indochine, *Bulletin économique*, n° 110, p. 655.

raient qu'à marée basse. Pour les voies de moindre importance mais fréquentées par de grandes jonques, on pourra réserver 3 m. 70 au-dessus des eaux moyennes... enfin, pour les petits rachs, on réservera un mètre au-dessus des hautes eaux, de façon à permettre le passage des sampans aux eaux moyennes et aux basses eaux... En ce qui concerne le débouché des ouvrages d'art importants, les auteurs des études de 1904 et de 1911 ont adopté des partis différents; les premiers ont admis que lorsque les remblais atteindraient 4 à 5 mètres, comme cela arrive au passage des voies navigables importantes, il est bon de réserver de chaque côté une travée de décharge... Je suis d'avis qu'il faut la prévoir, *sauf à réduire le nombre des cours d'eau qui ont le caractère de grandes voies navigables.*

Par ce système ingénieux, on obtient à la fois un double résultat : on réduit le coût de premier établissement et l'on supprime la concurrence future des voies navigables par la suppression de la navigation elle-même. Il est bien clair cependant que des méthodes aussi radicales ne sauraient être appliquées. La construction des voies ferrées a pour but d'augmenter et non de réduire le nombre et la valeur des voies de communications et il faudra se résigner à adopter un tracé compatible avec l'existence des flottilles de transports.

Le devis établi en 1913, dans les conditions que nous venons de définir, prévoyait une dépense de 49 600 000 francs pour une longueur totale de 159 kilomètres, soit 310 000 francs environ par kilomètre, se décomposant ainsi :

Infrastructure courante, y compris les ponts de 200 mètres et au-dessous. . .	35 000 francs.
Grands ponts	76 000 —
Frais généraux	29 000 —
Réfection des lignes actuelles et raccords.	35 000 —
Superstructure, rails et traverses	110 000 —
Matériel	26 000 —
Total.	311 000 francs.

Il faudrait, en réalité, porter ce chiffre à 350 000 francs au minimum par kilomètre pour tenir compte de la construction des accès aux ponts et tripler encore ce chiffre pour tenir compte de la hausse générale de la main-d'œuvre, de la piastre, du matériel roulant et des divers matériaux de construction. Au total, la dépense atteindrait un million par kilomètre.

***

L'exposé que nous venons de faire montre assez pourquoi il n'a pas été possible d'inscrire dans le projet de loi l'évaluation des dépenses qu'entraînerait l'exécution de travaux dont les caractéristiques essentielles ne sont pas encore déterminées. Nous allons essayer cependant de chiffrer ces dépenses d'une façon globale, en mesurant simplement sur la carte la longueur approximative des voies ferrées ou des routes projetées, en procédant par comparaison avec les travaux déjà effectués, en corrigeant enfin les résultats ainsi obtenus, chaque fois que les données dont nous disposons nous le permettront.

Voies ferrées. — Les voies ferrées inscrites à l'article 1 du projet de loi, ont une longueur totale d'environ 9 200 kilomètres dont 7 500 en voie de 1 mètre et 1 700 en voie de 60 centimètres. Elles se répartissent ainsi :

Voie de 1 mètre :

Afrique Occidentale française [1] . . .	2 350	kilomètres.
Togo	315	—
Cameroun	770	—
Afrique Équatoriale française	560	—
Indochine	2 600	—
Madagascar	713	—
La Réunion	16	—
Martinique	165	—
Guyane	42	—
Total.	7 531	kilomètres.

Voies de 60 centimètres :

Afrique Équatoriale	510	kilomètres.
Cameroun.	280	—
Madagascar	850	—
Total.	1 640	kilomètres.

En Afrique Occidentale française, les lignes déjà construites ont un développement de 2 083 kilomètres et ont coûté 197 millions, soit environ 95 000 francs par kilomètre. En Indochine, la dépense a été de 417 millions pour 1 998 kilomètres soit 208 000 francs par kilomètre. A Madagascar le prix de revient kilométrique a été de 188 000 francs. On ne

1. Non compris la ligne Thies-Kayes qui n'est pas achevée.

peut dire encore quelle influence auront sur le coût de construction des voies ferrées, la hausse survenue pendant la guerre et la dépréciation du franc; le prix de la main-d'œuvre a doublé dans certains pays, en Afrique Occidentale, par exemple, triplé et au delà dans d'autres, tels que l'Indochine. Le coût du matériel fixe a quadruplé et même quintuplé. Il semble que l'on puisse, sans être taxé de pessimisme, adopter le coefficient 3. Dans ces conditions, les voies ferrées reviendraient à 300 000 francs le kilomètre en Afrique Occidentale française; à 550 000 francs à Madagascar; 625 000 francs en Indochine. En supposant que les dépenses soient les mêmes en Afrique Équatoriale, au Cameroun et dans les petites colonies qu'en Afrique Occidentale, on arrive aux chiffres suivants :

4 215	kilomètres à 300 000 francs .	1 264 500 000	francs.
713	— à 650 000 — .	392 000 000	—
2 600	— à 625 000 — .	1 645 000 000	—
	Soit au total.	3 300 000 000	—

Le coût moyen d'une voie de 60 centimètres, matériel compris, était avant-guerre de 30 à 40 000 francs, suivant l'importance du matériel roulant et le poids des rails; on peut admettre une dépense moyenne de 100 000 francs, soit 164 millions.

Au total le coût des voies ferrées atteindrait 3 milliards 1 /2.

Irrigations. — En Afrique Occidentale française les travaux d'irrigation du Niger peuvent être estimés, comme nous l'avons montré plus haut, à 950 millions.

En Indochine, les travaux d'irrigation s'appliqueront à 557 000 hectares pour lesquels on peut admettre un prix moyen de 100 piastres, soit 600 francs, ce qui correspondrait à 335 millions.

Au total, les travaux d'irrigation coûteraient de 1 250 à 1 300 millions.

Routes. — Le projet ne fait pas ressortir la longueur totale des routes projetées et elle n'est indiquée que pour le Sénégal et le Soudan (730 km.), l'Indochine (2 270 km.), Madagascar (800 km.), soit au total 3 800 kilomètres. En admettant pour la Guinée, le Dahomey, la Côte

d'Ivoire, le Cameroun, le Congo, l'Afrique Équatoriale et les autres colonies, environ 1 200 kilomètres, on arrive à un chiffre total de 5 000 kilomètres qui, à raison de 50 000 francs par kilomètre coûteraient 250 millions.

Ainsi, les trois principales catégories de travaux : voies ferrées, irrigations et routes, entraîneraient une dépense de 5 milliards.

Il faut y ajouter la création ou l'agrandissement de 24 ports maritimes; l'amélioration des voies navigables; les travaux de protection contre l'inondation; l'aménagement des chutes d'eau et des forces hydrauliques dans diverses colonies, l'électrification et la réfection des voies ferrées existantes, la constitution d'un vaste réseau de télégraphie aérienne ou sous-marine et de télégraphie sans fil, la construction d'hôpitaux, d'écoles, de bâtiments administratifs, travaux indéterminés qui peuvent recevoir en cours d'exécution des développements inattendus et pour lesquels la dépense ne sera pas inférieure à 1 milliard.

Ainsi, le coût total du projet actuel serait d'au moins 6 milliards. Mais cette évaluation suppose que les travaux seront exécutés dans les mêmes conditions que par le passé, *c'est-à-dire avec la main-d'œuvre locale et sans aucune limitation impérative de délai.* Or, en Afrique Occidentale française, pour construire 1 800 kilomètres de voie ferrée, il a fallu quatorze ans; en Indochine, où les travaux ont été plus difficiles, il a fallu quinze ans pour 1 336 kilomètres. La capacité normale de construction paraît être ainsi de 130 kilomètres par an pour l'Afrique Occidentale française, de 90 kilomètres seulement en Indochine. En réalité, il faudrait, si l'on n'utilisait que les ressources locales, réduire notablement ces chiffres. D'une part, en effet, la totalité de la main-d'œuvre disponible ne sera pas, comme par le passé, affectée aux voies ferrées, puisque le programme actuel comprend une infinité d'autres travaux; et d'autre part les effets de la guerre, le recrutement intensif de soldats indigènes qui a été imposé par les circonstances et se poursuit aujourd'hui, la lassitude des populations, ne permettront pas de trouver dans bien des colonies, le même nombre de travailleurs volontaires que par

le passé. Sur la ligne de Thies Kayes, l'année dernière, on a construit seulement 16 kilomètres d'infrastructure; dans la section de la Falémé, récemment, sur 1 300 manœuvres recrutés, 500 se sont enfuis après avoir touché leur prime d'engagement. Au Gabon, où la population ne dépasse pas un habitant au kilomètre carré, on a commencé le 6 février 1921 les travaux du chemin de fer de Brazzaville à la Côte; en trois mois on a exécuté 3 kilomètres de terrassements et de tranchées. Ce résultat, affirme-t-on, donne pleine satisfaction [1]. S'il en est ainsi, il faudra cinquante ans pour achever l'entreprise.

Il n'est pas douteux que le problème de la main-d'œuvre dominera partout celui des travaux publics. M. Belime, dans son rapport sur les irrigations du Niger, consacre un chapitre spécial à cette question (pages 150 et suivantes). Il écrit : « Le recrutement des travailleurs est de plus en plus difficile et aléatoire », les « travaux agricoles ne sont pas toujours effectués, des récoltes périssent, faute de bras », « les Chambres de commerce de Bamako et de Kayes ont soumis leurs doléances au gouvernement local ». Les Administrateurs des colonies signalent que depuis quelques années les indigènes de nos colonies d'Afrique, passent la frontière, vont s'établir à Sierra Leone, à la Gold Coast, en Nigeria, pour se dérober à des impôts qu'ils jugent excessifs et à la lourde charge du service militaire. Dans certaines régions, l'état sanitaire est déplorable. M. Belime signale dans la vallée du Niger, que la population n'augmente pas, que la sous-alimentation est la règle [2]. En 1919-1920, lors des opérations de recrutement, la proportion des inaptes a été de 72 p. 100. Au Cameroun, au Congo, la situation sanitaire est effroyable. On trouve dans les rapports publiés par l'Union Coloniale française [3] des renseignements angoissants. La tuberculose, la syphilis, le paludisme, la variole, la dysenterie, la lèpre, la maladie du sommeil, et de plus l'alcoolisme, l'incurie des indigènes, l'insuffisance de la nourriture, l'absence de tout vêtement, le manque de protection contre

1. Voir *Dépêche Coloniale* du 5 juin 1921.
2. *Rapport Belime*, p. 149.
3. *Congrès d'agriculture coloniale*, mai 1918.

les tornades, les intempéries et les refroidissements nocturnes, déciment la population. « Pneumonie, entérite, diarrhée, cachexie du malade et sa misère physiologique, ouvrent la porte aux invasions microbiennes et parasitaires de toute sorte. » « Les avortements, la mortalité infantile, atteignent des chiffres effrayants. » En Afrique Équatoriale, la situation est pire encore et le mal, le ministre des Colonies le reconnaît, fait des progrès plus rapides que partout ailleurs[1]. Dans la note préliminaire au projet de budget de l'Oubanghi Chari pour l'exercice 1919, le Gouverneur écrit que la réorganisation de la circonscription du Bas M'Bomou a permis d'obtenir un supplément de perception de 40 000 francs[2] et il ajoute : « Si cependant, malgré ces heureux résultats, nous n'avons pas obtenu, pour l'ensemble des perceptions, une progression plus sensible... cela est dû à des difficultés qui ont leur source dans les épreuves subies par certaines populations atteintes d'affections épidémiques, et aussi au développement, dans certaines régions, de la maladie du sommeil dont les ravages ont été importants; c'est le cas de la Kotto où deux groupes ont été décimés..., il a été jugé indispensable de laisser aux éléments qui subsistent dans ces groupes, le temps voulu pour se reconstituer et ils sont, dans ce but, *momentanément exonérés d'impôts* ».

Comment, dans de tels pays, pourrait-on exécuter avec les seules ressources locales, dans un délai de dix à quinze ans, le colossal programme de travaux inscrit au projet de loi? On ne se rend pas compte, pour certains d'entre eux, de l'énormité de la tâche à entreprendre. Dans la vallée du Niger, par exemple, le canal de Ségou doit débiter 313 mètres cubes d'eau à la seconde; M. Belime estime que sa section aura 75 mètres de largeur en plafond, des talus à 45° et une profondeur de 5 mètres, soit 400 mètres carrés de surface mouillée : le cube des déblais sera donc au minimum de 400 000 mètres cubes au kilomètre, soit 80 millions de mètres cubes pour la première partie du canal (200 km.). La deuxième partie, établie dans des terrains plus meubles (180 à 200 km. de longueur), entraînera des travaux au moins équivalents.

1. *Exposé des motifs*, p. 244.
2. A la suite d'une opération de police.

Avec les canaux secondaires, les canaux de drainage, les distributeurs et les rigoles d'arrosage, les digues de protection, le cube total des terrassements dépassera 300 millions de mètres cubes. Il sera deux fois plus grand que le cube des déblais du canal de Suez dans son état actuel et il faut prévoir encore la construction du barrage et de la prise d'eau, celle des régulateurs, des déversoirs, des ouvrages de distribution, des siphons et des écluses, des routes et des ponts. M. Belime estime que cet ensemble colossal pourra être exécuté en douze ans, y compris les études qui exigeront à elles seules trois années. Ce n'est pas dans un district qui compte au maximum 130 000 habitants, dans un pays où la densité de la population est de 4 à 5 habitants au kilomètre carré, que l'on pourra trouver la multitude de travailleurs dont on aura besoin. Il faudra donc importer une véritable armée de manœuvres et d'ouvriers, et il n'est qu'un pays où un recrutement aussi important soit possible, à savoir la Chine. Mais le rassemblement, le transport, l'installation de la main-d'œuvre augmenteront dans d'énormes proportions le coût des travaux.

***

En résumé, le chiffre de 6 milliards auquel nous avons évalué les dépenses probables, sera largement dépassé si l'on ne veut pas répartir sur une durée d'un demi-siècle l'exécution de travaux que l'on juge aujourd'hui indispensables. Il s'agit de savoir, avant toute étude de détail, comment on pourra mettre de telles sommes à la disposition des colonies.

On envisage à ce sujet diverses méthodes : emprunts directs faits par la Métropole; emprunts spéciaux faits par les Colonies; création d'un Établissement financier ayant pour objet de centraliser toutes les opérations de crédit nécessitées par l'exécution des travaux; concessions à des entreprises particulières, etc. Quelles qu'elles soient, elles nécessiteront le paiement de larges annuités jusqu'au jour où les travaux enfin achevés pourront payer. Ces annuités dépasseront sans aucun doute 500 millions et les budgets des colonies n'en pourraient supporter le poids. Pendant et après la guerre,

les gouvernements locaux, profitant de la hausse générale des prix et de la prospérité relative des régions qu'ils administraient, se sont efforcés d'accroître leurs ressources budgétaires; tous les impôts ont été augmentés; les droits de douane et de sortie ont été triplés; les taxes de capitation et l'impôt foncier ont été doublés et parfois triplés. En Afrique Occidentale française, de 1911 à 1920, le budget général est passé de 20 875 000 francs, à 40 500 000 francs; le budget du Sénégal de 4 947 000 francs à 13 357 000 francs; celui de la Guinée de 6 152 000 francs à 12 500 000 francs; celui de la Côte d'Ivoire de 5 474 000 francs à 10 825 000 francs; le budget total de 54 millions à 106 millions. En Indochine, le budget général était de 35 585 000 piastres en 1911, de 53 837 000 piastres en 1921. Si l'on tient compte de la hausse de la piastre, la progression est plus forte; les chiffres respectifs sont de 89 millions de francs d'une part, de 325 millions de francs, de l'autre[1]. Malheureusement, les ressources nouvelles ont été absorbées et au delà par le développement des services et le relèvement des soldes des fonctionnaires. Aujourd'hui la baisse brusque survenue sur les denrées et matières premières coloniales, a provoqué une crise sérieuse dans presque toutes nos possessions. En Afrique, par exemple, où la taxe de capitation est passée de 3 francs à 7 francs et même à 10 francs, les indigènes ne peuvent plus acquitter les impôts. En Indochine, où la taxe de sortie des riz avait été portée de 1 fr. 90 à 11 fr. 40, il a fallu, en février 1921, la réduire de moitié. Du reste, les revenus budgétaires totaux de notre domaine colonial, n'atteignent pas 700 millions dont 500 millions environ pour l'Indochine seule et 200 millions pour toutes les autres colonies réunies. C'est donc à la Métropole qu'il faudra faire appel et c'est ce que M. Sarraut fait ressortir nettement.

Ainsi, le mouvement créé depuis quelques années pour la mise en valeur des colonies, aboutit à une conclusion paradoxale. On a dit pendant la guerre et depuis l'armistice, que nos possessions d'outre-mer apporteraient un concours puissant au relèvement national et ce sont elles au contraire qui s'adressent à la Métropole et lui demandent

1. Piastre à 2 fr. 50 en 1911, piastre à 6 francs en 1921.

son appui. Ces pays si riches et que la guerre a épargnés, ne peuvent payer leurs dépenses, entreprendre les grands travaux qui leur sont nécessaires; c'est le contribuable français qui devra payer tout à la fois pour réparer les maux effroyables causés par la guerre et pour constituer l'outillage économique des colonies.

Il est clair que l'on ne saurait envisager à l'heure actuelle un système pareil, que s'il s'agit de simples avances et si les capitaux engagés peuvent recevoir un jour, d'une façon directe ou indirecte, une large rémunération.

***

Sur ce point, l'exposé des motifs du projet de loi est muet. Après l'examen que nous venons de faire, on comprend sans peine que l'étude économique de chacun des projets n'ait pu être entreprise. On ne saurait évaluer le rendement d'une voie ferrée dont on ignore encore le tracé, d'un système d'irrigation dont on ne définit pas les caractéristiques. On aurait pu entreprendre tout au moins une description méthodique des régions qu'il s'agit d'outiller, l'énumération de leurs ressources actuelles; évaluer avec précision leurs possibilités. En France il n'est pas un projet de quelque envergure qui ne soit accompagné de statistiques et de calculs détaillés. Ni le Parlement, ni les Assemblées régionales, ni la presse, ne se contenteraient de mots. Il suffit de rappeler les discussions qui ont précédé l'adoption du projet d'aménagement du Rhône. En ce qui concerne les colonies, on est moins exigeant; ce sont des contrées inconnues, voilées de mystère et on se plaît à les considérer comme des régions fabuleuses, des réservoirs remplis de richesses que, par une fantaisie méchante, la nature isole du reste de l'univers. Toute la question est d'y pénétrer; chaque coup de sonde fera jaillir un flot inépuisable de produits de toute sorte. Ils dorment là, inexploités, inutiles. Si les quelques voies de pénétration que nous avons construites, ne donnent encore que de médiocres résultats, c'est qu'elles sont insuffisantes, que la sonde est trop faible ou n'a pas été poussée assez avant. A mesure qu'on progresse, le but semble s'éloi-

gner, mais chacun affirme que l'Eldorado est proche, il suffit d'un effort, le dernier. Qu'est-ce que 6 milliards, lorsqu'il s'agit de déverser sur la France un pactole colossal?

Ces idées sont si répandues qu'il ne semble pas nécessaire de motiver autrement que par un rappel sommaire d'une théorie si simple, les travaux que l'on se propose d'exécuter. Le ministre des Colonies les énonce après tant d'autres et chacun paraît les accepter, les yeux fermés : « La richesse coloniale est extensible, elle se développe, elle n'a d'autre limite que la puissance productrice du sol et la puissance de débit des moyens de transport[1]. » « L'accroissement de la production coloniale est avant tout une question d'outillage économique et un problème de création de moyens de transport et d'extension des cultures[2]. » « Les grands travaux métropolitains contribuent seulement à l'augmentation de la production; les grands travaux coloniaux ont pour conséquence de *créer* la production par la mise en œuvre de richesses inexploitées, *mais utilisables aussitôt qu'elles sont devenues accessibles*[3]. » « Pour les graines oléagineuses, il n'y a qu'à vouloir, il n'y a qu'à se baisser et ramasser[4]. » « Le canal d'irrigation du Ségou permettra d'irriguer 750 000 hectares; grâce à lui seul, le Soudan pourra nous fournir 100 000 tonnes de coton par an[5]. »

Comment n'être pas séduit par des perspectives aussi magnifiques et comment le contribuable français ébloui pourrait-il refuser d'ouvrir sa bourse et de payer pour le paradis qu'on lui fait entrevoir, comme il paye pour les territoires meurtris que la guerre a ravagés?

Malheureusement, ces images éblouissantes ne correspondent pas à la réalité. Sans doute, sous les tropiques, l'éclat de la lumière, l'abondance des eaux, l'épanouissement de la végétation, font croire à une exceptionnelle fécondité; mais là, comme dans les régions tempérées, les seules richesses sont celles que le travail humain arrache péniblement au sol qu'il féconde et qu'il doit à chaque instant défendre contre la nature hostile et les éléments souvent déchaînés. Il n'y a nulle part de greniers naturels, d'entrepôts inépui-

1. *Exposé des motifs*, p. 14. — 2. *Id.*, p. 16. — 3. *Id.*, p. 25. — 4. *Id.*, p. 100. — 5. *Id.*, p. 169.

sables. La forêt elle-même offre à celui qui veut l'exploiter, une infinie variété d'espèces, dont un petit nombre seulement sont utilisables, et une multitude de parasites qui en interdisent l'accès. En Afrique Occidentale française, un hectare planté en arachides donne une récolte brute d'une tonne qui valait sur place, avant la guerre, de 80 à 150 francs. 1 hectare de coton au Cambodge, 1 hectare de rizière en Cochinchine et au Tonkin, donnaient en 1914 des revenus bruts respectifs de 350 et de 150 francs. Dans la forêt tropicale, on ne peut en moyenne extraire par hectare que 5 à 10 mètres cubes de bois d'œuvre. Comparez ces rendements à ceux des exploitations courantes d'Europe et vous constaterez qu'il n'est pas une rizière qui vaille un champ de blé de la Beauce, pas une plantation qui soit supérieure aux vignobles du Languedoc ou de Gascogne, pas une forêt tropicale qui puisse se comparer à nos bois de hêtre ou de sapin. Et ne croyez pas que le sol infatigable ne s'épuise pas! Dans la forêt, quand l'indigène a défriché une superficie de quelques hectares, incendié les arbres abattus, planté pendant trois ou quatre ans le maïs ou le riz rouge, il se déplace, va recommencer plus loin son incessante bataille contre la brousse et le taillis. Au Sénégal, au Soudan, sur les terres depuis longtemps consacrées à l'arachide, sans l'aide d'instruments agricoles ou d'engrais appropriés, le produit diminue chaque jour, la culture disparaît, laissant le désert derrière elle[1]. On énonce avec complaisance les chiffres énormes par lesquels se mesure la superficie de notre empire colonial; on oppose nos 10 millions de kilomètres carrés aux 13 millions que possède l'Angleterre, aux 2 millions des Pays-Bas; on parle moins volontiers des populations. Dans nos possessions il y a tout au plus 40 millions d'habitants. Il y en a 325 millions dans l'Inde anglaise; 38 millions à Java sur une superficie qui atteint à peine 125 000 kilomètres carrés[2]. *Ce n'est pas l'étendue de notre domaine qui importe, c'est le nombre des êtres humains qui l'habitent, seuls capables de produire et de consommer.* De ces indigènes, de leur mode d'existence, de leurs besoins, de leurs désirs, de la situation et de la densité

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, tome II, p. 127 et 128.
2. Le quart de la superficie de la France.

des groupements qu'ils forment, l'exposé des motifs ne dit mot. Sans doute il est entendu qu'on va les soigner, les instruire. Mais on n'aura pas tout fait quand on aura construit des hôpitaux ou des ambulances dans quelques villes : à Dakar ou à Konakry; à Bamakou ou à Saint-Louis; à Brazzaville et à Port-Gentil; à Saïgon et à Dalat. Il ne s'agit pas de pays où les populations sont entassées dans de grands centres; au contraire elles sont dispersées sur des territoires immenses, dans des hameaux infimes. Il ne suffit pas de recueillir et de soigner quelques centaines de malades. L'œuvre est infiniment plus complexe et plus coûteuse. Il faut multiplier le nombre des médecins et des infirmiers, distribuer à profusion des médicaments. Si l'on écrase par des emprunts excessifs les budgets locaux, on réduira à néant les ressources déjà si faibles dont dispose *chaque année* le service médical[1].

On est si convaincu du reste de l'influence toute puissante de l'outillage matériel, que dans le choix des solutions ou des tracés, dans la répartition des travaux, on ne tient point compte du nombre des indigènes que les entreprises projetées intéressent, pas plus que l'on n'en tient compte pour l'exécution des ouvrages ou la mise en culture des terrains aménagés.

En Indochine, nous l'avons vu, on a envisagé tout d'abord pour l'achèvement du transindochinois, la construction d'une ligne côtière allant de Tourane à Nhatrang; cette ligne traverserait les Provinces de Quang-Nam, Quang Ngai et Binh Dinh dont la population totale[2] est estimée à 2 060 000 habitants, la superficie cultivée à 211 000 hectares. A cette ligne, il est question d'en substituer une autre qui traverserait la région la plus difficile et la plus sauvage de la chaîne annamitique. Entre les « riches forêts »[3] désertes du centre de la péninsule et les régions peuplées du littoral, on est incapable, *à priori*, de faire un choix. Les certitudes qu'offrent celles-ci, ne peuvent balancer le mystère de celles-là.

Tout le projet d'irrigation du Niger dérive d'idées analogues. Avant tout on s'est laissé guider par d'apparentes

1. En Guinée, où la mortalité infantile atteint 60 p. 100, il y a tout juste 7 médecins pour un pays dont la superficie égale le tiers de la France.

2. *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 110, p. 661.

3. *Exposé des motifs*, p. 283.

analogies. C'est le Nil, dit-on, qui a créé l'Égypte, grâce à la régularité de ses crues et à l'utilisation de ses eaux. Or le Soudan possède, comme l'Égypte, un grand fleuve, soumis comme lui à des crues périodiques. Pourquoi n'y réaliserions-nous pas une œuvre pareille! Examinez cependant de plus près cette comparaison. L'Égypte ne reçoit que des ondées très rares et peu abondantes et le désert qui l'entoure la recouvrirait, si l'on n'utilisait les eaux du Nil; au Soudan, il y a chaque année pendant quatre mois des pluies régulières qui permettent de semer et de moissonner. L'Égypte occupe le delta et la basse vallée du Nil et le fleuve qui la fertilise apporte ses produits à la mer toute proche. La région du Ségou est à 1 700 kilomètres de l'Océan. En Égypte enfin, se presse une population énorme, dont la densité atteint 450 habitants au kilomètre carré, population habile, industrieuse, accoutumée depuis des siècles aux procédés méticuleux des cultures irriguées; au Soudan, il n'y a que des populations nomades, inhabiles à tout travail agricole, dispersées dans un territoire immense à raison de 4 à 5 habitants par kilomètre carré. Pour les 130 000 habitants du district du Ségou, on propose d'irriguer 750 000 hectares; pour les 1 600 000 habitants du Cambodge, adonnés comme ceux de l'Afrique Occidentale à la culture du coton, on propose d'en irriguer 42 000. On estime que les travaux du Ségou pourront être terminés en huit ans et que *grâce à eux seuls* le Soudan nous fournira 100 000 tonnes de coton par an. Comment réalisera-t-on ce miracle? En terrain irrigué, il faut en moyenne deux travailleurs par hectare; il faudra donc concentrer dans la région du Ségou 1 500 000 travailleurs, 3 à 4 millions d'individus. D'où viendront-ils? Où ira-t-on les recruter? M. Belime, dans son rapport, ne méconnaît pas la gravité du problème. « Dans la région du Niger, écrit-il, l'insuffisance du peuplement est manifeste. Avec les méthodes de culture les plus modernes, une aussi faible densité ne permettrait pas d'exploiter toute l'étendue offerte aux cultures[1]. » Il pense cependant que « si l'on sait donner à la colonisation des formes avantageuses pour l'indigène, le repeuplement de la vallée du Niger sera, dans vingt ou trente ans, une chose

1. *Rapport Belime*, p. 148.

accomplie[1] ». Quels moyens employer pour atteindre un tel but? M. Belime n'en voit qu'un : donner la concession totale de l'entreprise, construction et exploitation, à une Compagnie agricole *à qui la colonie assurerait la main-d'œuvre nécessaire*[2]. Il résout la question par la question.

D'ailleurs il ne semble pas qu'on se préoccupe de connaître exactement le nombre des travailleurs. Si l'on parcourt les statistiques que chaque année le Gouvernement de l'Inde anglaise présente au Parlement, on verra que le Bengale comptait en 1911, 45 483 077 habitants dont 23 365 225 du sexe masculin et 22 117 852 du sexe féminin; que 2 945 622 environ vivaient dans les villes et 42 537 455 dans les campagnes; que la population a augmenté de 3 051 845 habitants de 1891 à 1901 et de 3 341 600 habitants de 1901 à 1911. On trouve dans ces statistiques la répartition minutieuse de cette multitude, suivant l'âge, la race, la langue, la religion, les occupations industrielles et agricoles, l'éducation. On dira sans doute que l'Angleterre administre le Bengale depuis deux siècles. Mais on possède des renseignements aussi précis, aussi complets, en ce qui concerne la Haute-Birmanie, conquise depuis 1885. Le Gouvernement siamois a suivi ces exemples. Si vous lisez les statistiques qu'il publie lui aussi chaque année, vous pourrez constater qu'il y avait au Siam en 1917, 8 226 408 habitants, que la densité de la population était de 214 habitants par kilomètre carré dans la province de Krung Tep; de 47 dans celle de Krung Kao; de 11 seulement dans celle d'Udorn.

Dans la plupart de nos colonies, au contraire, on s'est contenté d'évaluations vagues. On estimait, il y a vingt ans, qu'il y avait au Tonkin 16 millions d'habitants dont 12 millions dans l'étroite enceinte du Delta, 10 000 kilomètres carrés, ce qui correspondait à 1 200 habitants au kilomètre carré. Aujourd'hui on réduit ce chiffre à 7 millions, sans en être plus sûr.

L'exposé des motifs du projet de loi indique pour la population de l'Afrique Équatoriale française, le chiffre de 4 950 000. M. Rouger, délégué du Gouvernement général

1. *Rapport Belime*, p. 154.
2. *Rapport Belime*, p. 144.

de la colonie, donne dans une brochure de propagande le chiffre de 7 millions.

En ce qui concerne le Gabon, l'exposé des motifs, à la page 62, évalue la population à 1 050 000 habitants et *à* 275 000 *seulement* à la page 250[1]. A la vérité, nos colonies sont si mal connues, que nul ne peut indiquer avec certitude de combien de travailleurs, de combien de bras nous disposons pour la mise en valeur que nous prétendons assurer.

***

Toutes les illusions que l'on entretient encore sur l'effet magique des travaux publics, et surtout des chemins de fer, auraient dû s'effacer cependant en présence des faits. Nous avons depuis trente ans construit 6 225 kilomètres de voies ferrées. Que de tels travaux aient été utiles, nul ne peut en douter. Mais il est aisé de voir qu'ils n'ont pu suffire à provoquer le développement rapide et spontané des régions desservies.

L'exemple le plus fréquemment cité est celui de la ligne Dakar-Saint-Louis. On affirme que le rail à peine posé, les exportations d'arachides ont pris un énorme développement. Or en 1885, lors de l'achèvement du chemin de fer, les exportations totales du Sénégal s'élevaient à 19 442 000 francs; elles étaient de 12 516 000 francs en 1890; de 12 435 000 francs en 1895; de 29 964 000 francs en 1900; de 24 564 000 francs en 1905. Si à partir de cette date, *c'est-à-dire au bout de vingt ans*, un mouvement ascensionnel considérable s'accuse, peut-on affirmer qu'il est dû enfin à l'influence du chemin de fer ou au progrès général de la colonie! C'est en 1902 que l'on commence le Thies Kayes; or les exportations totales d'arachides de l'Afrique Occidentale française qui étaient de 224 000 tonnes en 1909 sont de 184 000 en 1912; 280 000 en 1914; 247 000 seulement en 1919, bien que le chemin de fer soit achevé et exploité sur une longueur de 400 kilomètres.

Quelles sont du reste les causes réelles des augmentations tardives que l'on constate et de quelles régions proviennent-

1. « D'après les dernières estimations, le Gabon ne compte pas plus d'un habitant au kilomètre carré : 276 000 kilomètres carrés. »

elles? M. Brocart, Administrateur en chef des colonies, écrit[1] que dans le Saloun, où aucun chemin de fer n'a été construit, il a réussi, par des mesures d'ordre purement commercial, à faire passer le rendement de la récolte de 40 000 tonnes en 1909 à 100 000 en 1914.

Si d'ailleurs les chemins de fer agissent indirectement sur la production, c'est parce qu'ils mettent à la disposition des agriculteurs, des moyens de transport plus puissants et plus économiques que ceux dont ils disposaient autrefois, qu'ils permettent ainsi à l'indigène d'exporter l'excédent de ses récoltes. Les services qu'ils rendent, les effets qu'ils provoquent, *se mesurent par le tonnage des marchandises transportées*. Dans l'Inde, les voies ferrées dont le développement était de 55 000 kilomètres en 1914 ont transporté 82 613 000 tonnes, soit en moyenne 1 500 tonnes au kilomètre. Quel a été, pour nos chemins de fer coloniaux, l'apport des régions traversées?

Sur le chemin de fer de Hanoï à Laokay, exploité par la Compagnie des chemins de fer de l'Indochine, le chiffre local, en ce qui concerne le Tonkin, a été en 1918 de 38 660 tonnes soit 100 tonnes au kilomètre[2]. Les statistiques publiées par le *Journal officiel* et reproduites dans l'exposé des motifs, ne donnent pas à ce sujet de renseignements précis pour les chemins de fer exploités par l'administration; elles indiquent simplement le nombre de tonnes kilométriques et ce chiffre comprend les transports nécessités par le service de la voie (trains de ballast et de matériel) aussi bien que les transports commerciaux. Si l'on adopte cependant ces chiffres, tels qu'ils sont présentés, et que l'on suppose le trafic également réparti sur toute la région desservie, on constate que la ligne Dakar-Saint-Louis transporte en moyenne 580 tonnes au kilomètre; le Thies Kayes, 100 tonnes; le Kayes Niger, 82; le chemin de fer de la Côte d'Ivoire 70; celui de la Guinée 42. En Indochine, où les populations sont plus nombreuses, leurs besoins plus grands, la ligne Hanoï à Vinh transporte 220 tonnes au kilomètre; la ligne de Saïgon à Kanhoa, 128; celle de Tourane à Dongha 43.

1. *Congrès d'agriculture coloniale*, t. II, p. 94.
2. A l'exclusion des marchandises de transit.

Si l'on admet que la voie ferrée étende son action jusqu'à une journée de marche, 25 kilomètres, de part et d'autre de la ligne, à chaque kilomètre correspond une superficie *exploitable* de 50 kilomètres carrés, soit 5 000 hectares. Sur le Thies Kayes, chaque hectare desservi apporte ainsi au chemin de fer ou en reçoit annuellement, 20 *kilogrammes de produits.*

Le grand argument à l'appui de l'extension du réseau ferré, c'est l'exemple des colonies étrangères. On oppose à notre soi-disant parcimonie, la générosité des gouvernements britanniques ou hollandais. Les Anglais ont construit 60 000 kilomètres de chemins de fer dans l'Inde; 1 600 dans les Straits Settlements; 34 000 en Australie; 4 850 en Nouvelle-Zélande; les Hollandais 5 000 à Java. Mais ces lignes, ce sont les colonies qui les ont payées et aucune d'elles n'a songé à faire peser sur la Métropole la charge de leur construction. Sur le réseau de l'Inde qui a coûté 356 853 000 livres sterling, les recettes en 1917 ont été de 47 123 000 livres, les dépenses de 22 269 000 livres, le revenu net de 24 854 000 livres. A la Gold Coast, pour une dépense de 2 368 000 livres sterling, le revenu net a été de 294 000 livres; à Ceylan il a été de 735 000 livres.

En Afrique Occidentale française, le chemin de fer de la Guinée qui a coûté 67 600 000 francs a rapporté en 1918 711 000 francs soit environ 1 p. 100; celui de la Côte d'Ivoire qui a coûté 31 614 000 francs a rapporté 63 000 francs soit 2 p. 1 000. L'ensemble des voies ferrées a coûté, non compris le Thies Kayes, 197 millions et a rapporté 3 741 000 francs, soit moins de 2 p. 100.

En Indochine, la ligne de Hanoï à la frontière chinoise, qui a coûté 41 millions a rapporté en 1915, 92 000 *francs*; celle d'Hanoï à Vinh qui traverse les régions les plus peuplées de l'Indochine, *a eu un déficit de* 166 000 *francs*; celle de Tourane à Dongha qui a coûté 27 000 000 francs a *eu un déficit de* 363 000 *francs*. La ligne Saïgon-Khanhoa qui a coûté 67 millions a eu un *déficit de* 482 000 *francs*.

Dans l'Inde, les chemins de fer donnent, par rapport au capital engagé, un revenu net de 7 p. 100; à la Gold Coast, un revenu de 13 p. 100. Dans l'Inde encore, les travaux d'irri-

gation donnent un revenu de 9,4 p. 100 pour les travaux du Gange, de 12 p. 100 pour le Bari Doab, de 19 p. 100 pour le Godavery, de 21 p. 100 pour la Jumna Orientale, de 28 p. 100 pour le Chenab. Dans ces pays, les travaux publics exécutés sur fonds d'emprunt n'ont entraîné pour le budget aucune charge nouvelle; au contraire, ils donnent des revenus qui permettent d'entreprendre sur les fonds ordinaires du budget d'autres travaux dont le rendement est problématique ou lointain. Dans nos colonies, tous les travaux faits sur fonds d'emprunts, n'ont eu d'autre résultat que d'écraser le contribuable indigène sous le poids des impôts nouveaux qu'ils ont nécessités et la différence s'explique sans peine quand on compare nos méthodes et celles de nos concurrents.

Dans les colonies étrangères, on ne croit pas, en effet, à l'action automatique des voies ferrées, on n'entreprend la construction d'un chemin de fer ou d'un canal que si elle correspond *aux besoins réels et constatés* des usagers qui la réclament ou des colons qui s'établissent sur les territoires nouvellement aménagés. Tous nos programmes, au contraire, ont été dominés par des préoccupations politiques (ligne du Yunnan), par des conceptions vagues (débloquer le Laos), ou par des espérances que rien ne justifie (exploitation intensive des vallées quasi désertes du Niger ou du Bani). M. Bonneau, directeur des Travaux publics de l'Indochine, écrit que si le chemin de fer de Hanoï à Vinh ne donne que de piètres résultats, c'est qu'il n'était point nécessaire et que « il est concurrencé, non seulement par la voie maritime, mais aussi par une voie fluviale qui suit presque exactement le même tracé [1] ». Dans aucun des projets que les Gouverneurs des colonies ont fait établir et que le Parlement a adoptés, on n'a essayé de mettre en parallèle les dépenses et recettes probables, d'évaluer le nombre des usagers futurs, la superficie des terres cultivées que le chemin de fer ou le canal projeté desservira, le tonnage qu'il transportera.

COLONEL FERNAND BERNARD

(A suivre.)

1. *Bulletin économique de l'Indochine*, n° 110.

LE GUIDE

DE

L'ITALIE SEPTENTRIONALE

...Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie.
MUSSET

Ce guide est vieux pour tes mains neuves,
O voyageuse de vingt ans!
Il me sert depuis si longtemps!
Sa percale est un champ d'épreuves :

Chaque plaie est un souvenir;
Chaque tache et chaque écorchure
Raconte un morceau d'aventure
Que le passé laissait dormir.

Nous allons, avec de la colle
Et du gros papier résistant,
Le raccommoder en rêvant.
Prends le pinceau dans la fiole;

Tandis que tu travailleras
Je te dirai, selon les pages,
Les villes et les paysages
Que j'aime et que tu aimeras.

I

La couleur du corail resplendit sur les rames
Lesquelles, dans l'azur, creusent de vains sillons.
On entend soupirer indolemment les femmes
Lorsque les chanteurs las suspendent leurs chansons.

Nous prendrons le sentier tout murmurant d'abeilles
Qui va du lac à la villa Serbelloni.
Là, le soleil adroit fait des trous dans les treilles
Pour que, le soir, la lune ait un chemin uni.

Tes mains dans les parfums seront comme des herbes
Que porte un courant doux qui semble les bercer.
Des Phœbus chevelus, des Adonis imberbes
Servent dans ce pays de guide ou de portier.

Au LAC MAJEUR, l'Olympe, ainsi qu'au LAC DE CÔME,
Dans des palaces blancs installe l'étranger.
On se blase bientôt d'un trop tendre royaume
Où l'amour n'a jamais le plaisir du danger.

Mais ne dénigrons pas la paix voluptueuse.
Eros est beau, dormant sur ces suaves lits...
Ce pétale séché vient d'une tubéreuse;
Son sang a taché d'or les vieux feuillets jaunis.

II

Dédaigner MILAN, c'est facile.
Évite une déception :
Oui, c'est une très grande ville
Ivre de circulation;
Des tramways brillants et voraces
S'y faufilent de toutes parts,
Frôlant, en contournant les places,
D'élégants Milanais bavards;

Mais les boutiques y sont belles;
J'y connais un bon restaurant,
Et quelques ombres immortelles
Habitent toujours à Milan.

Le chef-d'œuvre n'est pas le Dôme
Mais Saint-Ambroise te plaira.
La Cène n'est plus qu'un fantôme,
Console-toi, car au Brera
On voit des toiles excellentes :
Une Pitié de Bellini,
Un Tintoret noir de tourmentes,
Des Mantegna, des Crivelli,
Un émouvant portrait de femme
Que peignit Lorenzo Lotto
Où le visage trahit l'âme
Et le frais *Sposalizio*.

La Galerie Ambrosienne
Contient le pur et fin profil
D'une jeune patricienne
Dont le sourire est puéril.
Je l'aimais bien dans ma jeunesse!
Je l'aimerai toujours un peu.
Béatrice, frêle princesse,
Que de cendres sur ce beau feu!

Si la *Scala* n'est pas fermée
Nous irons y voir un ballet
Dans une loge dédorée
Où peut-être Stendhal venait.
Puis nous partirons, mon amie.
(Je ne me rappelle plus bien
Si l'on peut aller par le train
A la Chartreuse de Pavie.)

III

Arlequin, dont l'habit était couvert de fleurs,
Ne demeure plus à BERGAME
Ni Scapin, qui (dit-on) sur les galères rame
Avec ses amis les voleurs.

Plus de masques riants; mais dans la ville vieille
Où brûlent des marronniers d'or
Un sacristain nous montrera comme un trésor
Une délicate merveille.

C'est la chapelle où Colleone est enterré
Parmi les stucs et les sculptures.
Sa fille est près de lui. Par ces deux sépultures
La force est jointe à la beauté.

Médée était le nom de la jeune princesse.
Elle eut un oiseau favori.
Lorsqu'il mourut, on embauma le canari :
Il n'a pas quitté sa maîtresse...

Victor-Emmanuel, Garibaldi, Cavour
Ornent également la ville.
Tu les verras tous trois dans toute la presqu'île
Sur la place et le carrefour.

IV

De grands étangs, couleur d'étain, ceignent MANTOUE.
Là stagnent le repos, l'ennui, la somnolence.
Là le passé près de la mort et du temps joue;

Là les vivants sont tous les prêtres du silence;
Là les reflets sur l'eau sont mats comme des taies;
Chaque maison semble y rêver à quelqu'absence.

De grands murs d'or montrent l'azur entre leurs plaies.
Des jardins délabrés et vagues sont en friche.
Seules dans ces déserts les ombres semblent vraies :

Les Este, les Gonzague et les Habsbourg d'Autriche,
Ou ces dieux musculeux et ces déesses grasses
Qui soutiennent du dos le poids de la corniche.

Dans la salle des Ducs, dans la salle des Glaces,
Dans la salle des fleurs, dans la salle de Troie,
Dans le logis des Nains, fait de chambrettes basses,

Le vieux Cafard (qu'on nommait Spleen) trouve sa proie.
L'anneau d'étangs du monde et du bruit vous sépare;
Un chien vous fait trembler soudain lorsqu'il aboie,

Et l'on n'est à peu près rassuré qu'à la gare.

V

Dans le jardin public de PARME
L'été dort sur les lauriers noirs.
Fabrice, dont l'amour t'alarme,
Ne hante plus ces promenoirs.
Ne cherche pas la citadelle
Qu'érigeait ici Henry Beyle
Mais entrons à la Steccata :
Gina et Clélia sont là.
Puis dans la salle d'un collège
Nous irons voir, peints par Corrège,
Des enfants et des animaux :
Diane est montrée à la chasse
Avec son grand arc et son chien
Et l'on croit sous la voûte basse
Entendre un cor aérien.
La ville a de belles églises,
Un théâtre de bois fameux...

Mais mon vers est faux si je veux
Montrer ici Marie-Louise
A l'heure où l'or de ses cheveux
N'est plus que violettes grises.

VI

Ne suis pas tout de gô l'avis des gens de goût :
Les peintres bolonais ne sont point méprisables;
L'Albane nous déçoit par ses fadeurs aimables
Mais les nus de Guerchin ne sont pas laids du tout.
Je n'imiterai point le connaisseur qui crache
Sur les décors pompeux du plus grand des Carrache.
Malgré leur métier froid, trop lisse et trop uni,
J'aime Dominiquin, j'aime Guido Reni.
Depuis Ruskin, depuis les préraphaëlites,
On n'ose plus vanter que le quattrocento.
Ces maigres primitifs, certes, ont leurs mérites;
Mais les Dieux et les Saints noyés de sfumato
Dont Bologne a paré cent autels jésuites
Et qui laissent jaillir comme un parfum de sang,
Crois-moi, c'étaient les fleurs d'un arbre encor puissant.

VII

Nous séjournerons à Vérone
(L'endroit est digne de nos soins)
Une semaine pour le moins.

Je veux que l'Adige résonne
Hâtant son flot couleur de fiel
Sous les balcons de notre hôtel.

Au delà, le grand paysage
Est constellé de forts vieillots,
Blonds comme les premiers Corots.

A gauche, sous son crénelage,
Le pont rouge des Scaliger
Est encor plus sombre que fier.

Profond, étroit comme une veine
Il paraît imbibé de sang;
Ce n'est pas un lieu complaisant.

Nous irons ensuite aux Arènes,
Coupe pâle qu'emplit un ciel
Doré parfois comme le miel.

Après, gagnant la Place aux Herbes,
Sous les gros parasols ouverts
Nous choisirons des melons verts.

Ces fruits te sembleront acerbes
Mais le suc frais qu'ils font couler
Est propre à te désaltérer.

Nous admirerons de la place
Le campanile audacieux;
Puis nous irons au marché vieux.

A cheval, casqués, en cuirasse
Les trois seigneurs della Scala
Ont leurs trois tombes près de là.

Ce sont des monuments gothiques
Que les touristes résolus
Prennent pour ceux des Montaigus.

Mais on voit dans un cloître en briques,
Qui n'est point vieux, qui n'est point beau,
De Juliette le tombeau.

Ce tombeau n'est pas de l'époque.
Nous le laisserons à l'écart.
Les deux amants sont autre part.

Ils sont dans le parfum qu'évoque
Un bouquet fané, dans le vent
Sous le rosier mort murmurant;

Ils sont dans ce jardin en pente,
Romanesque et suave abri
Qu'on nomme le jardin Giusti.

Là-bas, Juliette est présente;
Mais nous ne pourrons pas la voir :
On ferme ce jardin, le soir.

Nous irons donc sous les arcades,
Côté nord-ouest, piazza Brâ;
Tout Vérone, aux cafés, est là.

Sempiternelles promenades!
Quand on voyage, les vivants
Valent parfois les monuments.

Nous verrons passer les duègnes,
Les jeunes filles, les rentiers,
Les avantageux officiers

Et ces belles qui pour enseignes
Plus vives encor que leurs fards
Ont les flammes de leurs regards.

Nous trouverons bien une table
Où le marchand de fruits confits
Viendra nous offrir ses produits...

Belle Vérone inoubliable!
Je t'étais fidèle autrefois!
Te verrai-je encore une fois?

Comme tu vis dans ma mémoire!
Je pourrais célébrer longtemps
Au risque d'ennuyer les gens
Ta force, ta grâce et ta gloire!

VIII

Un or épais et lent enveloppe VICENCE.
Les coteaux, caressés par la main d'Apollon,
Donnent au paysage un grand air d'opulence.
Pour y venir, l'automne est la bonne saison.

On songe, en contemplant cette magnificence,
Au lié sensuel d'un chant de violon.
La ville est devant nous. La muette éloquence
De la pierre domptée émeut notre raison.

Notre esprit satisfait regarde la colonne,
Le pilier, le fronton, la corniche et l'arceau.
Aux lois de la beauté la matière s'ordonne.

Tout est grave, soumis au compas, au ciseau.
Seule, pour nous charmer, se recourbe et frissonne
L'acanthe qui fleurit autour du chapiteau.

IX

Le bon restaurant de PADOUE
Est à l'hôtel de l'Esturgeon.
Il mérite que je le loue
Malgré le triste badigeon
De ses salles couleur de boue.

Gras, onctueux et parfumés
Nous y trouverons des becsfigues
Et ces immenses plats, prodigues
De sphagettis enchevêtrés.
Nous y trouverons des courgettes
Frites à l'huile, et, *al sugo*,
Quelque copieux risotto
Où s'englueront nos fourchettes.

Presqu'aussi noir que le cassis
On y déguste un chianti rouge...
Ah! je le vois déjà qui bouge
Le fiasque en robe de maïs!
Tu pencheras la balançoire
Où ce beau fiasque est suspendu
Et tu me verseras à boire
En prenant garde au contenu.
Ne crois pas que ce soit facile
De tenir d'une seule main
Le verre et le fiasque mobile
Sans mouiller la nappe ou le pain.

... Mais, pour exercer ton adresse,
Nous dînerons, dès aujourd'hui,
Sur les boulevards (j'ai l'adresse),
Au restaurant Arrigoni.

X

Sur la carte saumon le serpent bleu de l'eau
De Saint-Marc aux Scalzi dessine un beau rinceau...
Ah! que veux-tu que je te dise?
Nous irons ensemble à VENISE!

JEAN-LOUIS VAUDOYER

IMAGES

Le voyage. — Les jours de vacances sont à peu près dans notre année comme une image dans un livre. C'est le seul moment où la plupart d'entre nous échappent à leurs habitudes. Beaucoup voyagent, non pas qu'ils y trouvent nécessairement une grande jouissance, mais il leur suffit de suivre la mode, et comme il n'est rien de si docile que la plupart des hommes, ni de si convenu que la plupart des plaisirs, ceux qui se déplacent ainsi arrivent sans doute à se persuader que cela leur est agréable. Les récits de voyage sont devenus un genre littéraire et il y a maintenant une rhétorique des soleils couchants, comme il y en a une de l'amour. Ce genre, cependant, est aujourd'hui presque uniquement descriptif. Les hommes d'autrefois, jusqu'au XVIIIe siècle, en usaient autrement : ils allaient de pays en pays plutôt pour exercer leur intelligence que pour assouvir leur sensibilité; ils étaient plus curieux que nous et moins avides; tout en admirant les monuments et les œuvres d'art, ils se souciaient surtout d'étudier les mœurs. Ce goût nous passe. Il faut du reste avouer qu'alors même qu'il subsisterait, il devient de plus en plus difficile, pour un écrivain, de publier les observations qu'il peut avoir recueillies. Je ne me propose pas d'expliquer ici toutes les raisons pour lesquelles il sera de plus en plus malaisé d'exprimer une pensée libre; mais il est certain que, parmi ces raisons, il faut compter la susceptibilité

toute nouvelle que chaque peuple présente à l'égard de ce qu'on peut dire de lui. Celle-ci, spécialement chez certaines nations méditerranéennes, va jusqu'au délire. Ce n'est pas qu'elle arrive naturellement à ce degré d'exaltation; mais certaines gens ne se font pas faute de l'y porter par leurs artifices. Comme, avec cela, lorsqu'un auteur a déplu, on menace de faire remonter jusqu'à son pays l'aversion ou la colère qu'il a provoquée, on voit dans quel embarras peut tomber, s'il n'a pas un ferme courage, un homme qu'on grève ainsi de toutes sortes d'obligations accessoires et qui n'en avait pas d'autre, en réalité, que de dire exactement ce qu'il croyait vrai. De là vient qu'on ne voit plus guère de voyages d'étude et d'observation. Les phrases de convenance et de convention, les flatteries les plus grossières aux peuples qu'on visite, ont remplacé l'effort de l'esprit. Du reste, c'est sincèrement que la plupart d'entre nous se détournent d'une telle étude. L'homme moderne peine trop durement dans l'ordinaire de sa vie, pour que, lorsqu'il échappe un instant à sa besogne, il éprouve un autre désir que celui de s'élargir dans la nature, de se rattacher au soleil, au soir, à l'aurore. Avant nous, on voyageait surtout pour étudier l'homme; nous voyageons surtout pour retrouver l'Univers.

***

La Méditerranée. — Les partisans et les ennemis des humanités bataillent âprement, et toute l'élite française essaye d'empêcher que notre pays, en se séparant de la culture classique, renonce aux plus hautes parties de son âme. Je me demande ce que serait le plaisir de voyager sur la Méditerranée pour quelqu'un qui n'aurait pas reçu cet enseignement; assurément, il serait bien réduit. Sans doute, il resterait toujours à ce voyageur inculte une joie des sens. Nulle autre mer n'est, comme celle-ci, associée, suspendue à la lumière; elle offre partout un lit splendide au regard. Mais l'attrait de cette mer illustre et petite ne vient pas seulement de son azur; ce qui nous attache et nous plaît, c'est qu'elle est de toutes la plus humaine. Tout nous parle sur

ses bords; les îles appartiennent à l'Odyssée, les caps appartiennent à l'Enéide, les moindres rochers sont fameux; les colonnes, debout sur les promontoires, sont les prêtresses éternelles de l'aurore. Elle appartient aux dieux, aux artistes et aux poètes. L'histoire même de l'antiquité, telle qu'on nous l'a apprise et que nous la concevons encore, est moins historique, au sens moderne du mot, qu'esthétique et morale : elle abandonne le fond même de la vie des peuples pour en dégager des individus, des types insignes, pour nous présenter des modèles et des exemples. Elle fixe et solennise à nos yeux tous les grands gestes de l'homme. De là vient le plaisir unique qu'on goûte à naviguer sur ces flots limpides, plaisir de nature et de culture mêlées, où l'on évoque en plein air les souvenirs des vieux livres, où l'on rattache à la vague les adjectifs qu'Homère lui a donnés; une grosse tortue de mer flotte, endormie et doucement ballotée par l'eau, et l'on se rappelle que cet animal est celui qui timbre les monnaies d'Egine. Des dauphins qui arrivent en bondissant ramènent avec eux le souvenir des épigrammes de l'Anthologie, on dirait qu'ils vont encore chercher en troupe Arion de Methymne. Un aigle qui plane au-dessus d'une île semble dessiner au plus haut du ciel les sourcils noirs du maître des Dieux. Les asphodèles ne seraient pas grand chose, avec leurs hampes ligneuses, pauvrement fleuries, pour celui qui ne se souviendrait pas que ce sont ces fleurs vagues qui éclairent à peine l'air obscurci, dans les calmes prairies où se promènent les ombres.

Ce matin, avançant vers l'Italie, sur une mer plane déjà toute blanche de chaleur, je revois avec joie la masse sévère et superbe du *monte Circeo*. Détaché de la terre, de la plaine malsaine où croupissent les marais pontins, il regarde sa mer avec la majesté d'un grand sphinx. Mais parlerait-il autant à mon esprit, si je ne songeais pas à la magicienne qui, dans son palais, au sein des forêts, vivait là parmi les loups et les lions qu'elle avait charmés, et tissait en chantant une merveilleuse tapisserie, tandis que les fauves tenaient leurs yeux attachés sur elle? Voici maintenant Terracine, égrenée au-dessous du promontoire où la ruine d'un temple romain domine encore l'étendue. Je descends à terre; la

matinée s'avance, il fait très chaud; de grands lauriers-roses sont en fleurs, et chargés de leurs innombrables corolles doubles, que fane et que flétrit la poussière, ils ressemblent à des torchères partout allumées. Des femmes traînent par les rues, d'un air somnolent, vêtues avec un mélange de coquetterie et de pauvreté, la plupart n'ayant pas de bas, et dont on voit les jambes nues, d'une couleur jaune pâle, chaussées de souliers à barrettes et à hauts talons. Par une âpre rue, je monte à la vieille ville, j'arrive à la place. Combien j'en aurai vu, de ces places italiennes, où les débris de plusieurs passés successifs se rencontrent et se heurtent avec un son sourd et puissant, et dont chacune présente d'une façon nouvelle des éléments toujours pareils! Ici les grandes dalles qui pavent le sol sont encore celles de l'ancien *forum*. Au fond la cathédrale, qui remplace un temple, étend, au haut d'un escalier, un long portique que des colonnes antiques soutiennent; à côté d'elle un haut clocher du XIIe siècle s'élève hors de l'ombre et plonge dans la lumière le haut de sa masse rose; assis sur des degrés, autour de la place, des hommes bavardent d'un air ennuyé, de cette voix rauque et traînante qui est celle des habitants de la campagne romaine; de grosses pastèques aqueuses, tranchées par le milieu, mettent dans la pénombre leurs taches rondes, d'un rouge frais. Autour de la place, dans les ruelles qui s'entremêlent et serpentent comme des couleuvres, on voit encore une arcade antique et, noyés dans la maçonnerie de la cathédrale ou dans celle des hautes masures qui l'entourent, une colonne, un chapiteau, plusieurs débris qui, dans cette déchéance, gardent encore un orgueil romain. Des paysans, empaquetés dans leurs habits compliqués, se tiennent debout, près d'une fontaine. Parfois, par une de ces ruelles, le regard s'évade, s'envole soudain, jusqu'au fond de la perspective où, au delà d'une campagne lustrée, monte, bleue, dorée, presque volatile, la mer toujours retrouvée.

***

L'ILE D'ELBE. — Une île élevée, une baie profonde, le bruit et la fumée de quelques hauts fourneaux, une vieille darse

ou une carriole, au bas des maisons, semble courir au ras de l'eau; un hôtel de ville couvert d'inscriptions emphatiques dédiées à nombre de gloires, parmi lesquelles on en découvre enfin une, la moins ostentatoire de toutes, qui fait mention de Napoléon; deux forteresses au haut d'une ville étagée, qui ressemble à celles de la Toscane, mais plus nue, plus pauvre d'une indigence que rien ne recouvre : voilà Porto Ferrajo, et l'île d'Elbe, comme ils apparaissent d'abord au voyageur. A quelques kilomètres de la ville, dans une vallée, se trouve la maison de plaisance où Napoléon s'établit, qu'il fit décorer et où il attendit l'Impératrice; fort modeste, elle est encore humiliée dans ses proportions par le bâtiment bien plus vaste que fit construire plus tard le prince Demidoff, pour y loger ses collections napoléoniennes, et par une grosse villa qu'a bâtie tout près le propriétaire du domaine. Aujourd'hui une auto m'emmène dans une autre partie de l'île, jusqu'à un village à mi-côte; je la laisse là et prends un chemin pierreux qui doit me conduire à l'ermitage où l'Empereur vint passer les chaleurs de l'été. Plus je m'élève et mieux j'aperçois la mer endormie, à peine irisée, qui fait son rêve plein d'îles. Le soleil s'applique à la pente et semble la cuire. Une sorte d'ail aux fleurs violettes grimpe avec moi et m'accompagne le long du sentier. Des papillons, de petites sauterelles ouvrent leurs ailes aussi sèches que la végétation frôlée par leur vol. Des abeilles s'élèvent en bourdonnant dans cette lumière, qui a comme un goût de miel, et, indécis, je ne sais à qui les consacrer en moi-même, et si je dois les donner à Napoléon ou les laisser à Virgile. A l'horizon, la Corse dresse sa haute masse brumeuse. Mais me voici arrivé : une fontaine fait un bruit frais, une petite église se cache dans les châtaigniers, une maison basse regarde la mer. C'est là que logeait l'Empereur. C'est là que, par un soir de la même saison, madame Walewska, avec son fils, parvint jusqu'à lui : il leur céda ces chambres et alla dormir tout près, sous la tente dressée pour le Mameluck et les quelques soldats d'escorte. Il ne se peut rien voir de plus indigent que ces quelques pièces, rien de plus modeste que la villa impériale, d'où je viens, ni que la maison où l'Empereur logea à Porto-Ferrajo. Cependant cette extrême simplicité, bien loin de gêner, aide,

je crois, à mieux se représenter celui qui vécut un instant dans ces pauvres lieux. Si l'on voulait parler tout de bon de Napoléon et essayer, non pas d'épuiser, mais au moins de définir cette personnalité fascinante, il faudrait d'abord en envisager les divers aspects et l'attaquer, pour ainsi dire, sur toutes ses faces. Il faudrait reconnaître en lui l'homme du XVe siècle, celui auquel Taine, guidé par Stendhal, a donné, la prépondérance, le *condottiere*; il faudrait distinguer aussi celui du XVIIIe, logicien, incrédule et raisonneur; il faudrait montrer, lié à ce logicien comme pour en corriger les erreurs, l'homme d'expérience, rétablissant et affermissant tout ce que l'autre paraissait vouloir ébranler, reconnaissant la valeur réelle, signalant la nécessité pratique de la religion, le réaliste parfaitement éclairé sur les conditions nécessaires à la solidité d'une société, mais dont le bon sens, admirable, à vrai dire, s'arrête parfois net et court, sans se prolonger en subtilité; il faudrait atteindre, au plus secret de l'être, l'homme de rêve et même de délire, celui que fascinait l'Orient, le visionnaire retiré dans les chambres dorées et surchauffées de l'imagination, qui, là, se raconte à lui seul sa future histoire, et force ses qualités d'esprit les plus saines à caresser et à servir ses chimères; il faudrait montrer l'insulaire, qui, sans patrie, n'eut qu'un berceau, et qui garde de cette origine isolée une sorte d'indépendance intime et native à l'égard des nations qu'il associera à sa destinée; le Corse, aussi, grevé d'une famille à laquelle il accepte encore de s'assujettir, alors même qu'il est au zénith de sa gloire et qu'il plane au-dessus des peuples : il faudrait enfin démêler comment ces divers personnages se tiennent, quels sont leurs rapports et montrer lequel prime et domine les autres. Je n'ai pas aujourd'hui un si grand objet. Mais un des caractères les plus propres à Napoléon, un de ceux qui l'expliquent le mieux, et qu'on sent bien dans cette île, c'est l'admirable aisance avec laquelle, au sortir des grandeurs suprêmes, il se retrouve et se meut dans un cadre étroit. Qu'on se figure un de nos rois, un Louis XIV réduit à une pareille médiocrité, nous en serions humiliés avec lui : rien de tel pour Napoléon; il se détache mieux, au contraire, dans la pauvreté qui l'entoure ainsi : on recon-

nait le grand solitaire que son destin condamnait à ne pas se mêler vraiment au sort du commun des hommes, celui qui n'a fait que traverser le luxe impérial sans jamais en jouir, qui, s'approchant des tables magnifiques, s'y asseyait à peine ou mangeait debout, celui qui disait sincèrement : « Je tiens mes palais pour rien ». C'est plus que l'habitude de la tente et la sévérité du soldat, c'est une sobriété à l'antique qui l'apparente aux héros de Plutarque et à Caton l'ancien, une habitude frugale et modique toujours conservée, un fond méditerranéen tendu derrière sa gloire, de sorte qu'en pensant à ce maître du monde, on n'évoque pas seulement des capitales, des champs de bataille, mais aussi une colline pierreuse, des oliviers, quelques chèvres et un berger. Par quelle poésie involontaire et profonde, par quelle fidélité inconsciente pour les lieux où il était né, Napoléon, après avoir dédaigné le coq, refusé le lion et l'éléphant, choisit-il pour emblèmes l'aigle et les abeilles? Ainsi, dans le faste éclatant de l'Empire, il emplissait les palais dorés des mêmes essaims qui bourdonnaient dans la broussaille embaumée de son île pauvre, il mettait sur les étendards, sur les baldaquins des lits de plume et de soie, sur les tentures, sur le trône, cette accolade des ailes d'un aigle que les pâtres aperçoivent au-dessus des grands sommets nus, dans la plénitude de la lumière. Napoléon retrouva son aigle et ses abeilles en venant ici. Je ne crois pas que, dans cette île où on le cantonnait, sa vie lui ait un instant paru dérisoire ni ridicule : le génie n'est pas boudeur. Ce sont les gens médiocres qui ont besoin de tâches flatteuses. Il n'appartient qu'aux grands hommes, ou aux plus simples, de s'appliquer naïvement à leur labeur, quel qu'il soit. Napoléon, à peine arrivé ici, voulut tout organiser. Ne fût-il question que d'un peu de terre, avec deux ports, des vignobles, quelques mines, le problème de l'ordre était partout le même pour lui. Il y avait assez à l'île d'Elbe pour qu'il y travaillât de très bonne foi, mais non pas assez pour pouvoir l'occuper longtemps; cette proie infime une fois dévorée, l'aigle rouvrit ses ailes fatales, et s'élança pour le vol qui devait le mener à sa dernière île.

***

Gaète. — Si j'écrivais un guide pour des voyageurs, tâche qui me plairait assez, je ne me tiendrais pas d'y insérer quelques réflexions, qui, sans doute, paraîtraient singulières. Ainsi je disais dans le style approprié à ce genre d'ouvrages : « Ceux qui aiment les beaux soirs, les crépuscules et les clairs de lune, feront bien de les rechercher de préférence dans les villes abandonnées, appauvries et un peu déchues : c'est là qu'ils se plaisent; l'éclat de la vie les éloigne et dans les endroits plus fameux, où trop de monde les guette, ils ont, d'ordinaire, quelque chose de banal et de théâtral. » C'est ainsi qu'aujourd'hui je vois le soir devenir admirable à Gaète. Gaète est une petite ville étagée sur une pente, qui tourne le dos au large pour regarder son port et la courbe de grande faucille que dessine son golfe. Elle se termine sur le ciel par les tours et les remparts d'une citadelle. Du plus bas de la ville jaillit comme une grosse tige et s'élève sur le fond des maisons échelonnées derrière lui un vieux clocher du XIIe siècle incrusté de faïence et terminé par une construction polygonale d'un effet charmant. Les ruelles escarpées présentent les aspects qu'on retrouve dans tous les ports de cette partie de la Méditerranée; ce sont des façades hautes comme des falaises, où pend un vieux linge dont le temps et l'usure ont merveilleusement mortifié la nuance, de petits jardins en terrasse, avec un laurier-rose allumé de toutes ses fleurs, un figuier poudreux. Mais, comme nous sommes revenus en rade, voici que, du bateau, nous voyons peu à peu s'annoncer, se composer, s'accomplir un soir sans pareil, et les choses se détacher de leur aspect ordinaire, pour entrer insensiblement dans le rare et dans l'unique. Le soleil manque, il a disparu, mais l'espace et le paysage qu'il abandonne restent encore tout imprégnés de lumière. Cependant une humidité subtile amollit l'air; des bandes d'une brume moelleuse s'étendent au bas des montagnes, d'un bleu velouté, qui finissent sur le ciel par des lignes très accidentées et très découpées, que le soir réussit à adoucir. La mer est pleine et gonflée, on dirait que le golfe en est comble. Sa couleur générale est un gris de lin, mais selon les endroits où on la regarde, on voit jouer sur elle les reflets

jaunes et mauves que lui prête encore le jour, ou s'étaler à sa surface l'obscurité limpide qui semble affluer du fond. La ville, calme, terne, neutre, sans couleur, ne présente plus aucun détail qui ressorte; on dirait qu'une grande main a passé sur elle pour tout aplanir; elle semble, le soleil parti, reposer dans une sorte d'oisiveté modeste et grave. Ces vieilles maisons, ces pauvres choses, ont l'air d'avoir un moment congé, de rester seules et sans maître. Pourtant, leur maîtresse nouvelle est là : c'est une lune pleine et rosée qui vient soudain d'apparaître, qui monte dans l'air muet avec la légèreté d'un ballon; mais elle n'exerce encore aucune influence. Elle n'est qu'une présence à la fois merveilleuse et vaine, ajoutée au paysage. On dirait d'une reine qui arrive sans escorte et sans gardes, qui entre sur la pointe des pieds dans l'immense palais ouvert qui l'attend. Bientôt, cependant, une lueur nouvelle s'insinue dans l'air moins pâle, la ville commence à s'apercevoir de la lune, on dirait qu'elle se tourne vers elle; sur la face usée des pauvres maisons se répand un faible sourire. Déjà un léger reflet s'épanche sur l'eau. Une barque qui flotte sur la mer aérienne s'avance vers lui, et quand elle l'atteint, son étrave, comme un petit bec, semble entrer dans ce ruisseau de lait et d'or, pour y boire.

***

Naples. — La mer, ce matin, est lisse et unie, son azur pâle s'unit au ciel vaporeux. Naples sur sa colline, les îles voilées, le Vésuve, tout semble déjà s'endormir dans la brume et la chaleur du jour. Mais qu'on pénètre dans la ville, on y retrouve la vie; les ruelles régulières, appliquées à la pente, et qui se dégorgent dans la rue principale, sont de véritables canaux d'ombre. Sur toutes les façades, à tous les étages, des balcons font saillie : on dirait qu'ici la vie domestique essaye encore de se jeter dehors. Au bas des façades, des étalages de fleurs, des pastèques ouvertes mettent leurs taches de couleurs fraîches. Des édifices, d'une grandeur creuse et facile, églises, palais, se dégagent çà et là d'entre les maisons. Au milieu des places, sur des bases où s'entassent les formes d'architectures les plus diverses, des saints ou des saintes

ouvrent les bras d'un air théâtral. Nulle part mieux que sous ce ciel on ne comprend l'art baroque, avec ce qu'il a de luxuriant et de tropical : c'est la végétation de la pierre. Mais rien, ici, n'est si intéressant que la foule. Ces vieux ports de la Méditerranée débordent d'une poésie puissante et commune ; on y sent le mélange et la fermentation de tous les sangs ; on retrouve parmi ces passants, comme des masques de théâtre jetés dans la coulisse après la représentation, les visages des pirates, des aventuriers, des chercheurs de fortune. La Fortune ! C'est la déesse qu'on adorera toujours au bord de la mer. C'est l'homme de la terre, le paysan opiniâtre, qui ne croit qu'à l'épargne et au travail. Celui qui vit près des flots, si même il travaille autant, se fera toujours de la destinée une idée moins plate et plus enchantée. Il devient joueur. Sur cette terre où, à la fin de l'empire romain, tous les dieux de l'Asie ont étendu leur pouvoir, on voit maintenant, au fond de chaque boutique et de chaque chambre, une image éclairée de la Madone. Elle sourit entre les boîtes et les flacons des épiceries, comme parmi les jambons et les saucisses des charcuteries, elle est tout engagée dans la vie de ses dévots. On se souvient alors que cette douce idolâtrie règne aussi dans toute la Calabre, la Sicile, les Pouilles ; on se souvient des églises où la Vierge se tient en grand habit, coiffée de la couronne impériale, un mouchoir brodé à la main, on se rappelle la crypte où saint Nicolas de Bari sourit à son peuple, retenu parmi les siens par des chaînes de joyaux et d'offrandes. Quelles prières doivent monter sans cesse vers la Madone et vers les saints tutélaires ! Non pas celles, froides et oiseuses, qu'un philosophe déjà vidé de soi-même offre en hommage inutile à un Dieu abstrait, mais des prières chaudes et hardies, celle d'un fripon qui implore avec ardeur le bon succès de ses tricheries, d'une amoureuse qui ose réclamer la mort de la rivale dont elle est jalouse, d'une mère qui ne se fatigue pas d'obséder Dieu pour la vie d'un petit enfant qui s'étiole entre ses bras.

Ce mélange des sangs se voit au visage des femmes ; la plupart sont brunes, d'un visage lourd et comme africain ; d'autres, blondes, ont le teint jaune et monotone ; quelques-unes ont cette admirable pâleur bleuâtre qui donne à la

chair la solennité et la majesté du marbre; une grande jeune femme passe, d'un air sans pensée, magnifique Junon aux yeux vacants. Toutes semblent un peu somnolentes; mais qu'un incident survienne, ou entend des cris éclater, des vieilles vocifèrent en levant les bras; un groupe se forme, où les belles filles s'appuient l'une à l'autre, où ne manque jamais, non plus, une infirme. Justement en voici une qui s'avance vers une querelle; naine et bossue, jeune encore, elle est coiffée avec beaucoup de recherche et son visage dur aux traits réguliers, qu'elle pousse un peu en avant, semble attaché à son corps difforme comme un appât à un piège ou, plutôt encore, comme ces figures de bronze dont les anciens décoraient leurs engins et leurs machines de guerre. Mais il est près de midi. Dans le golfe, à présent, il ne reste plus une couleur vivante. Tout est battu et amorti par le soleil. Tout ne renaît que vers le soir, quand une grande maison, surgissant au haut d'une longue rue, laisse saigner en plein ciel sa couleur orange ou rose.

***

Amalfi. — Me voici ce soir devant Amalfi, que je regarde de la mer, en comparant l'image que j'en aperçois à celle que j'ai gardée d'autrefois. Ici, la montagne, à pic, est sans profondeur : comme à Capri, c'est une grande découpure; c'est un rivage sculpté, ciselé, où la terre semble trop près du feu central pour avoir une seule ligne molle et endormie; au-dessous des rochers pareils à de gros créneaux, quelques vignes s'accrochent aux pentes; la ville tout entière, entassée et blottie dans une faille, suspend ses maisons les unes au-dessus des autres. Si l'on se promène dans ces ruelles, on n'y trouve que misère et dénuement; mais, dès qu'on revient vers la mer, le décor se recompose; au bord de l'eau s'étend, courte promenade, cette petite scène qui ne manque dans aucune ville d'Italie, et où les habitants viennent parader les uns aux yeux des autres : habillés avec une modique et crédule élégance, c'est comme si les figurines d'un catalogue de mode s'étaient échappées d'entre les feuillets. Des enfants baisent l'anneau de l'archevêque, qui leur tapote la tête avant de

reprendre sa promenade. L'ombre du soir entoure et presse les maisons, qui deviennent blanches comme des pigeons. Une cloche sonne. Ce son lent, lourd, comme humide, il me semble que je le reconnaîtrais comme celui d'un *Angelus* italien, même si l'on m'avait conduit ici les yeux fermés. C'est alors que le voyageur qui a souvent parcouru l'Italie est assailli d'un tourbillon de souvenirs. Ils le pressent et l'entourent sans qu'il sache même les reconnaître; car ce qui se représente à lui, ce ne sont pas ses émotions insignes devant les monuments et les œuvres d'art, les souvenirs attitrés qu'il entretient dans le palais de sa mémoire; ce sont plutôt tous ceux qui, comme des chauves-souris, s'étaient nichés dans les combles, les doux moments méconnus qu'il pensait avoir oubliés : oui, ce qu'il revoit maintenant, c'est une fruiterie dans une ruelle de Pistoia, un amas de raisins, de piments, d'aubergines volumineuses, protégé et comme couvé par de petites voûtes candides; c'est un soir dans une église perdue, où l'ombre endormait une vieille fresque; c'est une auberge rustique, un jour d'automne, où le voyageur était si enivré de la fragile beauté des choses qu'il soulevait, sans avoir besoin d'y boire, son verre empli d'un vin transparent.

Maintenant la nuit s'est faite, une nuit limpide et noire où la mer respire à peine, de temps en temps, par quelques ondulations tranquilles. Alors, sur cette mer lisse qu'on ne voit plus, apparaissent de grands feux sans palpitation, qui avancent lentement, et dans cette obscurité, semblent voyager comme des âmes. Ce sont les feux des pêcheurs. Obéissant à l'ordre irrésistible de la lumière, les poissons montent vers la surface, on les voit errer dans l'eau que trouble une lueur laiteuse, tandis que d'autres, tout petits, s'agitent incessamment comme des moucherons autour d'une lampe. On aperçoit à peine, derrière cette clarté qui le masque, un homme debout qui rame à tout petits coups. D'une autre barque obscure, les pêcheurs, le moment venu, tirent le filet, qui, lorsque la pêche est heureuse, semble bouillir de poissons. Cependant le son d'une guitare grésille sur l'eau, près du bord, et il attire les barques oisives. Une voix d'homme y chante en sourdine; l'âme répugne d'abord à se laisser aller à ces romances trop faciles, mais la nuit est douce, la voix chaude, et bientôt le

rameur ténébreux qui suit la barque chanteuse, pense, lui aussi, à ses peines et à ses amours. A ce moment paraît la lune tardive; ce n'est d'abord qu'un morceau de cuivre rougi, mais à mesure qu'elle s'élève, comme si un alchimiste travaillait ce métal impur, elle s'éclaircit et s'argente, jusqu'à ce qu'elle soit toute d'or. Alors les feux humiliés des pêcheurs perdent leur magie; la lune rompt l'enchantement qui retenait les poissons, et les renvoie, délivrés, dans les vagues eaux lumineuses; la mer respire plus profondément, et se dilate dans la clarté, comme un dormeur qui n'était encore que dans le sommeil, et qui entre dans le rêve.

***

La Corse. — Après la douceur trop facile, trop livrée à tous, de la baie de Naples, quel plaisir j'éprouve à retrouver la Corse pudique! Je suis seul au fond du golfe de Santa Manza et il me semble que la dilatation de mon âme emplit tout le paysage. Une verdure sombre et lustrée couvre au loin le flanc de la montagne, qu'entame seule la marque blanche d'un chemin. Plus près, les pentes sont garnies d'une végétation courte et serrée comme un pelage, où s'annonce déjà la rousseur violette de l'automne; quelques hauts bouquets de bambous frémissent au vent. Tout le long du rivage rit la grande propreté de la mer. Des fragments minuscules de corail, de petits graviers frottés et usés les uns par les autres sont brillants et fins comme des pierres précieuses. Des coquillages minuscules, dès qu'on se donne la peine de les découvrir, étonnent et enchantent l'œil. Les filaments des algues séchées s'envolent au vent comme des copeaux d'argent. On est bien loin de ces pays où des plantes gorgées d'eau n'ont aucune odeur à livrer à celui qui s'approche d'elle. Ici, toute herbe a une âme. Le soleil tire de la moindre touffe une senteur de cassolette. Des fleurs blanches qui sortent du sable, assez ressemblantes à certains narcisses, penchent leur coupe d'où déborde un parfum sucré et délicieux. D'autres fleurs, jaunes, vident aussi leur odeur dans le vent. Plus haut le lentisque, le myrte, le ciste contribuent à la composition du philtre immense

qui enivrera au loin les marins. Mais c'est moi, aujourd'hui, qui l'aurai bu le premier, au bord du golfe solitaire.

Je marche empli d'une excitation heureuse, le long des criques brillantes. Des sauterelles grises comme des éclats de pierre jaillissent autour de mes pas; une grande couleuvre dérangée s'en va sans hâte, en relevant un peu sa tête élégante; des lézards s'enfuient, rapides comme des ruisseaux. Des chardons d'un jaune d'or opposent au soleil leur petite riposte étoilée. Des plantes d'un gris de feutre sont piquées de menues fleurs violettes, et toujours, comme une jeune fille aux mains pures qui préparerait un parfum, la brise mélange autour de moi les odeurs fortes et fines. Au loin tout le paysage, où des montagnes se lèvent, a un accent ferme et fier. Ce ne sont plus ici les routes de Capri, tout enfarinées de poussière; les oliviers de Corse ont le lustre sombre du bronze. Les paysages y reprennent de la profondeur. Les golfes puissamment creusés y font, plus qu'aucun autre rivage, un accueil vaste et magnifique à la mer. Le caractère des habitants répond à celui de la terre qui les fait vivre. A peine la hâblerie du midi se fait-elle sentir sur les côtes, mais, dès qu'on monte vers les villages, on ne trouve chez ceux qu'on rencontre que réserve et dignité : ce sont des vieillards à la fois rudes et chevaleresques, qui ne prononcent que peu de paroles, mais qui saluent l'étranger sur les routes et qui lui offrent tout ce qu'ils ont. Ce sont des femmes sans coquetterie, qui détournent lentement la tête quand on les regarde. Corse taciturne, grave et hautaine entre les îles! Aucun monument ne la pare, rien n'y recouvre la simplicité primitive de la vie. Elle n'a pas, comme la Sicile, des ruines divines, ni même, comme la Sardaigne, des antiquités mystérieuses. Elle ne chante ni ne danse pour attirer l'étranger; mais elle a son parfum sauvage et pur, pareil à nul autre, et, pour que les passants de la mer ne puissent jamais l'oublier, pour que son fils insigne, après avoir conquis l'Europe, se souvienne encore d'elle au moment de mourir sur son île affreuse, il lui suffit, dans la brise, de dénouer ses cheveux.

ABEL BONNARD

QUELQUES RÉFLEXIONS AU SUJET

DES

MÉMOIRES DE L'AMIRAL JELLICOE

LE DÉBUT DES HOSTILITÉS

Le lecteur français est aujourd'hui en mesure, grâce à une traduction publiée récemment des *Mémoires de l'amiral Jellicoe*, de se faire par lui-même une idée sur l'action de la flotte anglaise pendant la guerre.

L'amiral Jellicoe, dont la tactique à la bataille du Jutland a été l'objet de vives attaques, a mis le débat sous les yeux du public. Celui-ci doit profiter de cette occasion unique; car le livre de l'amiral Jellicoe est un livre avant tout sincère. Si l'Amiral prend soin de justifier sa conduite, on doit reconnaître néanmoins qu'il ne masque rien des erreurs, des imprévisions et des fautes commises avant et pendant la guerre.

Nous n'avons pas ici la prétention de refaire l'histoire navale de la guerre, ni de nous lancer dans des considérations sur la tactique ni sur la stratégie navale, non plus que de discuter sur les instruments de combat maritimes.

Mais nous croyons faire œuvre utile en présentant quelques réflexions de sens commun que nous a suggérées la lecture des *Mémoires*.

Quelque osée que paraisse cette assertion, l'Angleterre n'avait pas prévu la guerre navale et, bien que ses escadres, par un providentiel hasard, se soient trouvées mobilisées

le 2 août, elle n'était nullement préparée à combattre. Elle n'avait en effet tenu compte que d'une façon tout à fait insuffisante des transformations que l'apparition de la torpille, de la mine et du sous-marin devait apporter à la guerre navale.

L'amiral Jellicoe le reconnaît en propres termes :

Les idées que nous avions avant la guerre sur l'importance du rôle des sous-marins se modifièrent après une courte expérience (p. 12).

Dès le début de la guerre il fallut apporter une modification aux principes navals antérieurs. A moins d'être protégés par de nombreux contre-torpilleurs, des navires qui ne marchent pas à grande vitesse, surtout s'ils naviguent de conserve, courent des risques très sérieux dans les eaux où il y a à craindre la présence de sous-marins (p. 13).

Notre flotte de ligne était exposée à ce danger : car nous étions loin de posséder assez de contre-torpilleurs pour pouvoir la protéger en même temps qu'une escadre de croiseurs de bataille qui tenait constamment la mer. Il en aurait fallu au moins 40 pour protéger seulement la flotte de ligne, telle qu'elle était alors constituée et nous en avions en tout 40 à notre base septentrionale.

D'autre part, l'approvisionnement des destroyers en combustibles ne leur permettait pas de tenir la mer, de conserve avec une force navale, pendant plus de trois jours et trois nuits, alors que la flotte elle-même était capable de rester dehors trois ou quatre fois plus longtemps. En outre, les contre-torpilleurs ne pouvaient pas être employés d'une façon aussi constante que les cuirassés et les croiseurs parce qu'il fallait nettoyer leurs chaudières plus souvent, réparer leurs machines particulièrement délicates, et donner du repos, non seulement à leur matériel, mais aussi à leur personnel. Les grands bâtiments étaient donc obligés, soit de demeurer en mer sans protection, soit de rentrer au mouillage avec les contre-torpilleurs (p. 13).

... Enfin, au cours de nos propres manœuvres, nous avions une tendance à méconnaître la valeur militaire de la torpille (p. 28).

L'emploi des mines, négligé par nous, avait été fort développé par l'ennemi, tant défensivement qu'offensivement (p. 29).

La grande flotte fut transférée à Scapa Flow à la fin de juillet 1914. L'état de cette base qui *n'était défendue ni contre les destroyers, ni contre les sous-marins*, devenait un sujet de préoccupations sérieuses du fait d'une flotte aussi considérable... (p. 20).

... A Rosyth, la situation était la même : la base était défendue contre les attaques de destroyers par des canons qui dépendaient de l'armée et non de la Marine : là encore le mouillage était ouvert aux attaques de sous-marins (p. 21).

A Cromartz, il n'existait pas de barrage de protection contre les

torpilleurs et, en ce qui concerne les attaques de sous-marins, il n'y avait pas plus d'obstacles qu'à Scapa Flow.

Aussi l'inquiétude des officiers qui commandaient des flottes ou des escadres mouillées dans une de ces bases était-elle immense. Pour ma part, j'étais toujours plus préoccupé de la sécurité de la flotte quand elle était mouillée à Scapa Flow, pendant la période extrêmement brève qu'elle y passait pour charbonner, au début de la guerre, que je ne l'étais lorsqu'elle tenait la mer. Aussi ne restait-elle que très peu de temps au mouillage. C'est également pour cette raison que je fis à plusieurs reprises appareiller la flotte très précipitamment : le bruit de la présence d'un sous-marin à l'intérieur de la rade me décida à accepter les risques considérables que comportait une sortie nocturne par un temps très bouché (p. 21).

L'amiral Jellicoe, en reconnaissant avec franchise l'inexistence militaire des bases anglaises et l'insuffisance du matériel accessoire, constate que les Allemands auraient eu la partie belle s'ils avaient attaqué :

Mais, dit-il, les Allemands ne pouvaient sans doute pas croire que nous eussions placé notre flotte, dont l'existence même de l'Empire dépendait, dans une position où elle risquait d'être attaquée par des sous-marins ou des contre-torpilleurs (p. 23).

Par-dessus tout, ce sont les conditions dans lesquelles la guerre éclata qui nous obligèrent à réorganiser presque complètement la grande flotte :

a) le sous-marin commençait à devenir une arme formidable;

b) le rôle du dirigeable comme éclaireur, très faible au début, se développa avec une grande rapidité, de même que celui des avions;

c) l'emploi des mines, *négligé par nous*, avait été fort développé par l'ennemi, tant défensivement qu'offensivement.

Ces quelques extraits enregistrent l'aveu que l'État-Major anglais était de vingt ans en arrière et raisonnait comme au plus beau temps de la lutte entre le canon et les cuirasses, alors que la torpille et la mine existaient à peine, que le sous-marin était inconnu.

Une grande guerre navale avait eu lieu, entre deux grandes puissances maritimes. On avait vu, à Port-Arthur, le *Petropavlosk* disparaître en quelques minutes, par l'effet des mines japonaises : la flotte russe avait été détruite à Tsoushima par les projectiles explosifs et le coup de grâce lui avait été donné par les attaques de nuit de torpilleurs. L'Amirauté, dans son respect des traditions, n'avait voulu prévoir ni la mine, ni le combat de nuit.

Elle considérait le sous-marin comme une arme à dédaigner. Bien plus, en même temps qu'elle généralisait l'emploi des gros calibres, elle opposait une résistance farouche à ceux qui, se rendant compte que les combats s'engageraient à grande distance, voulaient organiser le tir par des méthodes autres que celles en honneur du temps de la marine à voiles et du combat à portée de la voix.

Il faut lire dans le livre de l'amiral Sir Percy Scott[1] le récit des luttes soutenues par lui avec l'Amirauté pour faire adopter le *fire director* et pour ouvrir les yeux des lords Commissionner of the Admiralty. Les faits qu'il expose sont si graves, qu'on serait tenté de les mettre en doute, si l'on ne savait la haute situation, que malgré ces querelles avec l'Amirauté, l'amiral Sir Percy Scott occupa dans son pays. D'ailleurs, l'Amiral cite des textes qui ne donnent prise à aucune discussion. Pour ne parler que de quelques questions principales, il suffit de constater, d'après les dires de l'Amiral, que, lorsque la guerre éclata, huit navires seulement avaient reçu le système de tir *fire director* pour les gros canons et aucun ne le possédait pour le tir des canons de 15 centimètres. La flotte anglaise n'était pas équipée pour un combat de nuit : l'appareil de manœuvre des projecteurs à distance, indispensable pour l'utilisation de ces projecteurs, n'était pas employé.

Ainsi, le navire, le canon, la torpille, tout s'était transformé et avait révolutionné la stratégie et la tactique : mais on continuait à employer les armes modernes suivant les errements du passé.

Aberration, hélas! trop fréquente. Lorsque le matériel de guerre évolue, que de nouvelles armes paraissent qui nécessitent de nouveaux moyens de défense, il est de règle et de tradition constante qu'elles soient dédaignées par les hommes du métier. Sans doute ceux-ci escomptent leur valeur offensive et le mal qu'elles pourront faire à l'ennemi, mais ils oublient toujours que l'ennemi possédera les mêmes armes et qu'il devient par suite nécessaire de modifier les procédés de défense.

Les États-Majors des armées de terre ne sont pas à l'abri de cette aberration : la guerre russo-japonaise et les dernières

1. Paris, librairie Chéron.

guerres balkaniques avaient montré que la puissance accrue des armes à feu rendait impossible les attaques de vive force de l'infanterie sans une préparation suffisante de l'artillerie; elles avaient établi la nécessité de l'abri des tranchées. Mais ces renseignements avaient disparu devant les mots prestigieux de l'offensive à outrance : nos Saint-Cyriens de 1914 se sont fait tuer, la plume au shako et en gants blancs; leurs professeurs avaient omis Plevna, Moukden et Tchataldja.

Faut-il ajouter que notre Amirauté était tombée dans la même erreur que l'Amirauté anglaise : elle envisageait la bataille navale en plein océan, loin des champs de mines, des sous-marins et des torpilleurs, et ne donnait ses soins qu'au navire de combat proprement dit : la construction des contre-torpilleurs était pratiquement arrêtée.

Notre armée navale était comme une armée de terre qui aurait consacré toutes ses ressources à l'artillerie lourde en négligeant l'artillerie de campagne, l'infanterie et le train des équipages.

Ainsi la première conclusion qui semble se dégager des *Mémoires de l'amiral Jellicoe* est qu'il ne faut pas compter sur les Amirautés, sur les États-Majors, en un mot, sur les gens de métier, pour suivre et pour diriger l'évolution nécessaire du matériel naval. La tradition et l'esprit d'école parlent trop haut auprès d'eux et leurs yeux se ferment à l'évidence.

C'est cette conclusion que l'opinion publique, la Presse et le Parlement se sont empressés de formuler : quand certains membres de la Commission de la Marine à la Chambre veulent exiger que les plans des nouveaux navires de combat leur soient soumis, ils attestent nettement que les dirigeants de la Marine ne leur inspirent aucune confiance et qu'ils entendent pouvoir les critiquer et les contrôler.

La conclusion est logique, mais combien dangereuse. Avant de conclure, il faut analyser de plus près.

Si les Amirautés anglaise et française ont commis la même faute tandis que l'Allemagne, tout au contraire, avait tenu compte des enseignements des guerres précédentes, c'est qu'il y a chez elles une erreur d'organisation qui ne se retrouve

pas en Allemagne. Il ne faut pas croire que la Marine entière ait été aveugle : loin de là; nombreux étaient ceux qui, parmi les officiers et les ingénieurs, avaient jeté le cri d'alarme. Notamment, tous les projets de navire de combat, présentés par les services techniques de constructions navales, comportaient des défenses contre les torpilles très supérieures à celles qui furent réalisées. Mais la Marine était hypnotisée par la lutte du canon à grande distance : cette vue imposa le sacrifice à peu près complet de ce qui était prévu pour cette défense.

Comment expliquer cette erreur, sinon en constatant tout d'abord que l'évolution du matériel naval est dirigée par des Conseils? D'où un double danger : un Conseil se rallie toujours à une solution moyenne qui ne choque aucune conviction; à cette première cause d'erreur s'ajoute le fait que les Conseils qui sont appelés à conclure se composent nécessairement d'officiers haut gradés et par suite âgés. Or, malgré d'éminentes exceptions, il ne faut pas compter sur un groupe d'hommes âgés pour prendre des initiatives et accepter des responsabilités. L'âge et l'expérience assurent la prudence, ils n'assurent pas l'action, encore moins l'audace. Or, il faut de l'audace pour forcer un grand organisme à ne pas s'endormir sur l'oreiller commode de la routine.

Si telle est l'attitude des grands chefs, la discipline militaire fait le reste : n'est-ce pas se fermer l'avenir que ne pas suivre fidèlement les impulsions d'en haut?

Il en résulte que si, dans les États-Majors, il s'établit une doctrine, cette doctrine n'évolue que lentement : et toutes les surprises sont à craindre. On serait tenté peut-être de chercher ailleurs des responsables et de constater que, s'il appartient aux Conseils de décider, il appartient aux constructeurs, c'est-à-dire aux ingénieurs du Génie maritime, de proposer.

C'est exact : mais l'histoire de la construction navale, depuis le milieu du siècle dernier, est faite de la résistance du Haut État-Major à toutes les idées nouvelles. C'est malgré celui-ci que Dupuy de Lôme fit adopter d'abord les plans du *Napoléon*, puis le cuirassement, et assura pendant quelques années à la Marine française la suprématie maritime.

Quand l'accroissement des effets destructeurs de l'artillerie apporta le nouveau danger du chavirement, il fallut d'abord dix ans pour faire adopter le *Sfax* de M. Bertin. A l'heure où les Conseils faisaient mettre en chantier les cuirassés type *Charlemagne*, le même danger du chavirement avait conduit les ingénieurs à proposer un nouveau système de protection. M. Bertin avait établi le type *République* qui ne fut adopté qu'en 1900. De même, le *Dupuy de Lôme*, de M. de Bussy, qui fut le prototype des croiseurs cuirassés et des croiseurs de bataille fut imposé par la volonté d'un ministre : il servit à indiquer la voie du croiseur de bataille aux Anglais et aux Allemands.

Même routine dans les flottilles : nos torpilleurs et nos contre-torpilleurs furent toujours en retard sur les voisins, comme déplacement et comme vitesse.

Quant au sous-marin, créé en France, ce n'est pas ici le lieu de raconter les causes de son échec : en fait les dirigeants n'y croyaient pas et abandonnaient le souci de leur programme et de leur étude à des jeunes officiers plus riches d'ardeur que d'expérience. D'autre part, le soin jaloux avec lequel la Marine conservait pour ses arsenaux le monopole de leur construction, était de nature à arrêter toute initiative des ingénieurs de l'industrie privée.

Telle est la réalité des faits. Il serait instructif de rechercher, dans les archives du Ministère, les propositions faites par les Ingénieurs, au cours des dix dernières années, pour transformer le matériel suivant les nécessités modernes et de constater, à la lueur des enseignements de la guerre mondiale, quel accueil leur a été fait. Il serait non moins instructif de relever les nouveautés soumises par les industriels et de voir avec quelle légereté les services officiels les ont écartées.

Ces constatations sur la Marine française, montre que l'Entente cordiale s'étend aux Amirautés et que l'une comme l'autre, la française comme la britannique, sont, par nature, réfractaires aux évolutions.

Le redoutable problème, posé par les *Mémoires de l'amiral Jellicoe* intéresse aussi bien la France que l'Angleterre.

L'Angleterre, malgré ses dépenses formidables, n'avait qu'une supériorité apparente : elle avait de nombreux et

magnifiques navires et des équipages d'un dévouement absolu; mais l'Allemagne avait une supériorité réelle par la pratique du tir organisé, par les moyens de protection de ses navires et par la qualité de ses projectiles. Les Allemands ignoraient leur force réelle; la supériorité de la Marine anglaise était faite de prestige et ce prestige reposait sur des apparences trompeuses.

Telle est la conclusion qui se dégage.

Chose singulière : dès que la guerre fut menaçante, l'illumination se fit dans tous les esprits; toutes les précautions contre les torpilles et les mines s'imposèrent à tous; avant même qu'on ait vu l'apparence d'un périscope de sous-marin allemand, toute l'Amirauté était angoissée à l'idée que la grande flotte n'était pas en sûreté à Scapa Flow. On reconnut la nécessité de multiplier le nombre des petits navires et d'améliorer le tir.

Le danger est donc dans l'infériorité de l'esprit humain et dans l'absence d'imagination : *oculos habent et non videbunt*, dit le Psalmiste; l'officier, en temps de paix, n'aperçoit la réalité de la guerre qu'à travers certains brouillards, de même que l'homme bien portant ne pense ni à l'accident, ni à la maladie. Peut-être faudrait-il associer quelques Wells aux délibérations des conseils supérieurs de la Guerre et de la Marine!...

Le seul remède est d'appeler beaucoup d'esprits à s'intéresser aux questions de la Marine et à les discuter : du choc des idées et des discussions peut naître quelque lumière plus ou moins diffuse qui quelquefois changera les orientations. Ce n'est pas sans danger : on l'a vu au temps de l'École dite de la Jeune Marine, qui, s'emparant d'idées fort justes émises par l'amiral Aube sur l'importance des armes nouvelles comme la torpille et le torpilleur, a endoctriné l'opinion publique et le Parlement et fait suspendre la construction des cuirassés : or, à cette date, la torpille et le torpilleur étaient en plein enfantement et l'évolution qu'on préconisait était prématurée : il ne faut pas confondre des promesses avec des réalités.

Il n'en est pas moins vrai qu'il faut cesser de laisser l'évolution du matériel naval — et en fait les destinées de deux

nations — au pouvoir d'une petite église fermée ou même d'une petite chapelle d'une église fermée. La Marine, au lieu de se renfermer dans sa tour d'ivoire, doit porter devant le public les questions graves qui l'intéressent, provoquer les études, favoriser les discussions et encourager toutes les initiatives.

Si le Parlement veut jouer un rôle, ce n'est pas en se faisant présenter les plans des navires qu'il conjurera les dangers signalés plus haut; il ferait œuvre plus utile en s'assurant que toutes les compétences techniques ont été consultées et en provoquant au besoin devant lui les explications non seulement des services officiels, mais aussi de tous ceux qui par leurs antécédents et leur autorité lui paraissent qualifiés pour l'éclairer.

Rappelons toutefois les paroles de Clemenceau à Saint-Hermine :

« Je ne suis pas ici pour mettre qui que ce soit en cause. Le mal fut en des chefs avec des facultés de subordonnés, en des moyens de contrôle qui n'ont pas contrôlé. La défaillance profonde fut de nous-mêmes à qui ne faisaient défaut ni le droit, ni la puissance de contraindre chacun au devoir. N'oubliez pas qu'en pleine guerre, il fallut des mesures extrêmes des pouvoirs de contrôle pour obtenir les moyens de victoire qu'attendaient nos soldats. »

A la vérité, le problème que nous posons de l'évolution du matériel maritime n'est qu'un chapitre du grand problème posé aux peuples : le choix des chefs; et tant que l'homme sera l'homme, ce choix sera abandonné au hasard, à la routine, aux intrigues.

C'est la tare qui conduit les armées à la défaite; elle conduit aussi à la ruine tous les régimes aussi bien démocratiques qu'autocratiques.

C. FERRAND

LA MUSIQUE

LE GOÛT MUSICAL

A PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT

M. Pierre Lasserre, à qui ses travaux de critique littéraire et son talent d'écrivain ont assuré déjà une haute renommée, accorde à la musique, depuis quelque temps, une prédilection dont tous les musiciens doivent lui savoir gré. Il montre ainsi que cet art n'est pas indigne de retenir l'attention d'un lettré et peut lui suggérer des propos pleins de sens, rédigés en bon français.

C'est une preuve qu'il était inutile de faire au temps de Ronsard et de Baïf, non plus qu'en celui de Racine et de Molière, ni au XVIIIe siècle, quand Rameau tenait tête si vaillamment à la conjuration des encyclopédistes. Mais le XIXe siècle a mis la musique en disgrâce, et ce ne fut pas là l'une de ses moins lourdes stupidités. Les beaux esprits du romantisme et du réalisme s'en détournaient comme d'un art inférieur ou mineur, qui n'agit que sur les nerfs et dont on ne peut parler raisonnablement. Ils se vantaient de n'y rien connaître. Abandonnée aux librettistes et aux virtuoses, la musique ne pouvait être réhabilitée ni par les feuilletons de Berlioz, que personne ne prenait au sérieux, ni par les théories de Wagner, qui ne pénétrèrent en France que vers 1880; et même alors leurs adeptes, recrutés principalement dans les milieux littéraires, n'y prenaient en considération que les idées philosophiques, non le système de composition

musicale, qui leur échappait complètement. Balzac est le seul auteur français du XIXe siècle qui ait eu du respect pour la musique. Il a compris que l'art d'assembler les sons était une des plus savantes créations de l'esprit humain; non content d'en décrire les effets, il a voulu remonter aux causes, il s'est fait indiquer les procédés de la technique et en a découvert la destination. C'est ainsi que ce réaliste visionnaire, dont le regard pénétrant va si loin qu'il devine le futur, a devancé son temps sur ce sujet comme sur tous les autres. Le *Moïse* de Rossini et les premières symphonies de Beethoven lui ont inspiré des réflexions sur le pouvoir de la musique dont la portée entière ne nous apparaît que depuis que nous connaissons Wagner.

M. Pierre Lasserre a donné pour titre à son dernier ouvrage *Philosophie du goût musical.* Ce titre pourrait être mal entendu des personnes qui ont contracté l'habitude de confondre philosophie et métaphysique. M. Pierre Lasserre ne s'occupe pas de métaphysique. C'est ce qu'il répète à mainte reprise. Il prend le mot de philosophie au sens que lui donnaient les philosophes du XVIIIe siècle : c'est l'analyse rationnelle, appliquée aux données de l'expérience et poussée jusqu'aux principes non pas transcendants, mais humains ou naturels, d'un ensemble d'actes ou de phénomènes. On ne trouvera donc en son livre aucune de ces spéculations sur l'être et le non-être, le conscient et l'inconscient, la représentation du monde et la suppression de la volonté, qui ont paru nécessaires à Schopenhauer pour justifier l'existence de la musique et que Wagner lui a empruntées en y ajoutant des exhortations au renoncement, à l'obéissance, à la continence et à la simplicité d'esprit. Dans les écrits originaux de Wagner, la métaphysique et la morale qu'il en déduit ne sont invoquées que pour fonder une certaine conception du drame et de la musique, toujours présente à son esprit. Les commentateurs français ont pris à tâche de séparer ces prémisses de leurs conclusions; ils ont écrit livre sur livre, article sur article, pour étudier la poésie et la philosophie de Wagner, comme s'il n'eût pas été musicien. Ils n'ont eu, en des centaines de pages, pas un mot pour signaler ce que sa musique présente d'admirable, la puissance de l'invention unie à une maîtrise

du style qui parvient à dompter les idées, à les apprivoiser, à les faire entrer en de vastes et régulières constructions, à plier leur violence élémentaire jusqu'aux modulations les plus ménagées. Ils n'ont gardé, d'une doctrine faite à la mesure des œuvres, que ce qui ne les concernait pas. Ils l'ont réduite à un arbitraire fatras. Quel plaisir d'en être délivré! Combien on respire à l'aise et quelle saine clarté rayonne en une page comme celle-ci, qui caractérise la musique chorale de la Renaissance française :

Une humeur maligne et généreuse anime ces chants. Ils allient la finesse la plus spirituelle au plus frais lyrisme. Et jusque dans les décris satiriques ou même insolents où ils se complaisent, leur inspiration a de la bonté. Ce ne sont pas des chœurs d'opéra où l'on chante ensemble par convention. Ici on se réunit pour le plaisir de chanter. Or le chant collectif désarme les âmes et les déverse les unes dans les autres. Celui qui est chagrin et hostile ne chante pas. Ceux qui s'assemblent pour chanter mettent en commun ce qu'ils ont de meilleur, le rire, la gaîté de boire et d'aimer, toutes les joies et affections familières, l'enthousiasme des grandes actions, l'amusement de railler le voisin en s'égayant d'en être raillé soi-même. Ah! nous voici loin des fameuses définitions allemandes de la musique comme expression essentielle du vague à l'âme ou bien de l'obscur fond métaphysique des choses... L'espace que cette musique nous ouvre n'est pas celui des sombres mystères mélancoliques ou des ténébreux abîmes, c'est le clair espace du ciel traversé par l'alouette gauloise.

Il entrait dans le plan de l'auteur de passer en revue successivement les principales époques de la musique, depuis celle du chant grégorien jusqu'à nos jours, afin de mettre en lumière les variations du sentiment et celles de la forme, qui sont nécessairement concomitantes, ou fonctions l'une de l'autre, pour emprunter au langage des mathématiciens une expression un peu plus précise. Rien de surprenant à cela et il en est de même pour tous les arts, qui sont des productions de l'esprit humain, au même titre que le langage et les procédés techniques qu'ils emploient.

Compaing Rodlanz, or sonez vostre corn.

Impossible de concevoir d'autres mots, ni une autre cadence, pour cet appel d'un preux à son compagnon d'armes, au fort de la mêlée. Pourquoi cela? Simplement parce que la langue française du XIIe siècle était faite à l'image de la pensée

contemporaine, qui réciproquement ne pouvait se formuler que par les expressions et les tours de cette langue.

De même Ronsard, pour traduire une allégresse drue vivifiant d'antiques souvenirs, disposait et devait disposer d'une langue luxuriante, greffée de frais, toute en rameaux comme une vigne trop feuillue. Cette même langue, après un siècle, dépouillée, émondée, presque dématérialisée, fournissait à Racine la trame délicate de ses vers, leur harmonie toute en échos et leurs allusions passionnées :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

De même encore, le procédé de la peinture à l'huile est venu se substituer à celui de la détrempe juste au moment où il pouvait, par l'illusion de la profondeur et les dégradations du clair à l'obscur, seconder les efforts des peintres qui tentaient de serrer de plus près la nature en observant la perspective et accusant le relief.

Ce sont là vérités si banales qu'il suffit de les énoncer. Faut-il de plus amples démonstrations pour nous persuader que les anciens modes dont l'église gardait l'usage convenaient seuls à la ferveur grégorienne, que l'entrelacement des voix dans la musique de la Renaissance répondait aux émotions collectives dont cette musique était nourrie, et que l'harmonie de Rameau se prêtait naturellement à la noblesse et à la grâce de ses pensées? Oui sans doute, car les problèmes qui touchent à la musique ont été embrouillés à plaisir, depuis le temps et par la faute d'un philosophe grec appelé Pythagore.

M. Pierre Lasserre a pris texte, pour écrire son ouvrage, de deux phrases de M. Anatole France que je me fais un plaisir de citer après lui, car elles sont fort jolies.

Il est surprenant que cet art, qui est commun aux oiseaux et aux hommes et qui devrait, chez l'homme comme chez l'oiseau, présenter la stabilité des beautés naturelles, est au contraire le plus exposé aux révolutions du goût et aux vicissitudes du sentiment. Quoi! la musique n'est soumise qu'à la loi des nombres, elle devrait être fixe comme l'arithmétique et elle est à la merci de tous les caprices de la mode. Je voudrais bien qu'un musicien philosophe m'expliquât cette singularité.

Quelle musique en ce style! Et la meilleure réponse qu'on

puisse faire à M. Anatole France ne serait-elle pas de l'inviter à s'interroger soi-même sur un art où il est passé maître, puisqu'il obtient, par le choix et la disposition des mots, les effets de l'harmonie la plus subtile? Un sens est attaché à chacun de ces mots. Mais l'illustre écrivain s'occupe moins de conduire par ordre ses pensées jusqu'à une conclusion nécessaire que de les évoquer tour à tour et d'en faire valoir tantôt l'analogie et tantôt le contraste, par des rapprochements où le goût a plus de part que le raisonnement : c'est encore une musique qu'il compose ainsi, musique d'idées et d'images, dont l'esprit entend les muets concerts.

Aussi ne faut-il pas prendre entièrement à la lettre des remarques dont le tour aimable indique assez qu'elles sont faites par jeu, et pour agrémenter l'entretien de l'auteur avec son lecteur. Sans quoi on arriverait à lui faire dire que le chant des oiseaux obéit à des lois mathématiques.

M. Anatole France a montré jusqu'ici peu de goût pour la musique. Peut-être lui gardait-il rancune pour le travestissement infligé à son roman de *Thaïs* quand on en fit un opéra. Il y avait certes là de quoi lui donner une triste idée de la musique et des musiciens. Rien de surprenant, d'ailleurs, à ce qu'un auteur dont le style est musical soit indifférent à la musique proprement dite. Chateaubriand, Lamartine sont d'autres exemples d'une sensibilité de l'oreille nettement spécialisée, très fine pour les syllabes du langage articulé, très grossière pour les sons de la voix ou des instruments. Par contre, la disposition musicale se rencontre assez fréquemment chez des hommes de science qui ne s'intéressent que peu ou point à la littérature. Ces sortes de compensations s'expliquent aisément, sans qu'il soit besoin de faire intervenir quelque secrète parenté entre les facultés du calculateur et celles du musicien.

Cependant je ne crois pas que M. Anatole France, même aux jours où Massenet le pouvait mettre de la plus méchante humeur, ait jamais fait assez peu de cas de la musique humaine pour la confondre avec le chant des oiseaux. Il sait comme nous tous que le chant du rossignol n'est pas une composition musicale, pas plus que la vocifération du singe hurleur n'est un discours ou qu'un pré fleuri n'est un tableau. C'est pour-

quoi M. Pierre Lasserre, laissant de côté cette première phrase ne le prend à partie que sur la seconde.

Les Pythagoriciens disaient : les nombres sont les musiciens du ciel. Chose charmante que de trouver M. Anatole France, par ailleurs le moins métaphysicien des hommes, hanté ou effleuré sur cette question-ci par les idées du vieux Pythagore.

Pythagore, qui vivait à la fin du VIIe ou au début du VIe siècle avant l'ère chrétienne, avait fait une découverte qui peut compter comme la première dans l'ordre des sciences physiques. Mais ces sciences n'étant pas encore fondées en son temps, il n'en avait pu tirer que des conséquences métaphysiques. La découverte consistait en ceci que deux notes de musique entre lesquelles l'oreille perçoit un intervalle défini sont données par deux cordes sonores dont les longueurs, toutes choses égales d'ailleurs, sont entre elles dans un rapport fixe et déterminé. L'instrument de la démonstration, appelé le monocorde, consistait en une corde tendue dont un chevalet mobile permettait de faire varier la longueur. Pythagore établit ainsi qu'il fallait prendre la moitié de cette longueur pour porter le son à l'octave supérieure, les deux tiers pour donner la quinte, les trois quarts pour la quarte. C'est tout ce qu'il observa. Il ne s'aperçut pas que les vibrations de la corde suivaient les mêmes rapports, mais en sens inverse, les plus rapides correspondant aux sons aigus, les plus lentes aux graves. Cette remarque ne se rencontre pour la première fois que quatre siècles plus tard, dans les écrits du géomètre Euclide. Elle importait peu, d'ailleurs, à Pythagore, qui ne recherchait pas les causes du phénomène, parce qu'il en croyait avoir saisi la nature. Il lui semblait avoir pris sur le fait l'identité des choses avec les nombres dont il fit son système du monde. La relation entre les longueurs des cordes et l'intervalle des sons lui fournissait une preuve décisive en faveur de ce système, si même elle ne lui en avait donné la première idée, et on conçoit la légende qui veut qu'au moment de mourir il ait légué à ses disciples cette recommandation suprême : « Étudiez le monocorde. »

Nous ne croyons plus aujourd'hui, et depuis bien des

siècles, à la vertu métaphysique du nombre. Mais nous croyons à sa vertu scientifique. La science telle que nous la concevons a pour objet dernier et même unique d'expliquer les phénomènes différents qui frappent nos sens par des phénomènes semblables entre eux, donc comparables et mesurables, qui en sont les causes efficientes. C'est ainsi, comme le remarque fort bien M. Lasserre, que la sensation du bleu et celle du vert sont produites, selon notre physique, par des vibrations lumineuses toutes pareilles entre elles, sauf leur rapidité qui n'est pas la même. Cependant les traités de peinture ne commencent pas par un chapitre d'optique, alors que l'usage s'est maintenu jusqu'à nos jours de faire précéder les traités d'harmonie destinés aux compositeurs par un chapitre d'acoustique mathématique, que M. Lasserre estime avec raison « utile pour le luthier, constructeur d'instruments, parfaitement inutile au musicien ».

Je sais bien que la découverte des sons harmoniques, au XVIIIe siècle, a paru confirmer, quoique d'une façon bien tardive, la doctrine des pythagoriciens. Une corde ou un tube en état de vibration montre une tendance à se diviser en deux, trois, quatre, cinq ou six parties égales qui se mettent à vibrer pour leur propre compte, superposant ainsi au son fondamental, d'une manière souvent perceptible à l'oreille, son octave, sa quinte et sa tierce : ce sont les sons harmoniques. Peut-on croire que la musique procède de cette naturelle subdivision? Certes non, car d'abord la corde ou le tube sont sujets à se partager non seulement en six, mais aussi en sept parties, ce qui donne un son non moins naturel que les autres, mais horriblement faux pour nos oreilles. Il faut remarquer aussi que la musique européenne emploie, depuis qu'elle a acquis la faculté de moduler dans tous les tons, c'est-à-dire aussi depuis le XVIIIe siècle, une division de l'octave en douze demi-tons égaux qu'on appelle le tempérament égal, et selon laquelle ni la tierce, ni la quinte ne coïncident avec les sons harmoniques. La considération de ces sons a conduit Rameau à un classement très ingénieux des accords, selon que la disposition de leurs notes se rapproche plus ou moins de celle des sons harmoniques, mais ce n'est là qu'un procédé d'enseignement ou de notation, fort com-

mode d'ailleurs, et si Rameau a trouvé de beaux accords, il ne les doit pas au calcul, mais à son génie.

« Savez-vous pourquoi elle est belle? C'est parce qu'elle réalise la proportion sesquialtère. » Il n'est personne qui ne sourie, quand un pédant explique ainsi, dans un drame philosophique de Renan, la beauté de la courtisane Imperia. Cependant de grands philosophes, dans les temps modernes, ont raisonné de la même manière sur la musique. C'est Leibniz, qui l'appelle « un calcul inconscient »; c'est Kant, qui la définit en son abstrait langage comme « une forme mathématique qui ne se traduit pas en concepts déterminés ». Pauvre mathématique, qui ne disposerait que des six premiers nombres entiers, pour les multiplier et les diviser les uns par les autres, indéfiniment : « Trois fois deux font six, six fois deux font douze, douze divisés par quatre font trois, trois fois cinq font quinze, cinq par six font trente, trente divisés par quinze font deux. » Telles sont les opérations auxquelles se livrerait notre esprit pendant que la mélodie prendrait son essor. Heureusement qu'il n'en est rien, car on ne saurait imaginer un plus fastidieux exercice. Confondre le son perçu par l'oreille avec le nombre mesurant la rapidité des vibrations qui l'ont produit, c'est dire que les mouvements moléculaires qui ont lieu dans le cerveau sont ressentis comme tels quand le cerveau produit une pensée, ou encore que l'homme qui tombe résout l'équation du mouvement uniformément accéléré.

On a cherché vainement jusqu'ici quelle pouvait être l'origine du langage. On ne réussira pas mieux à expliquer l'origine de la musique. Les deux problèmes sont de même espèce, et la musique n'est pas un langage naturel, parce qu'il n'y a pas de langage naturel. Elle n'est pas non plus le résultat d'une convention explicite. Elle est régie par l'usage, mais l'usage lui-même est modifié par les inventions des hommes, quand elles sont acceptées et prennent force de loi. Il est possible que certains bruits ou certains sons de la nature aient fourni à la musique quelques-unes de ses locutions; elles y ont exactement l'importance des onomatopées qui, dans presque toutes les langues, imitent par exemple les cris des animaux, comme en français *beugler*,

croasser, miauler. Elles n'ont eu aucune influence sur le système musical où elles sont venues prendre place, pas plus que les onomatopées sur la grammaire dont elles suivent les règles.

Tout langage a un sens. Il n'y a pas de signe qui ne représente un objet. Mais il est clair que le langage musical ne peut s'appliquer aux mêmes notions que le langage parlé, car il y aurait alors double emploi, et l'un ou l'autre deviendrait parfaitement inutile. Aussi M. Lasserre n'a-t-il pas de peine à faire justice de la théorie qui attribue à la musique l'expression de sentiments déterminés. Les exemples de mélodies ou de morceaux tout entiers qui ont pu indifféremment changer de titres ou de paroles sont nombreux, et les plus remarquables se rencontrent, comme on sait, chez Gluck, considéré justement comme l'un des maîtres de la musique expressive. M. Lasserre ajoute ceux-ci, qui sont imaginaires, mais vraisemblables :

La *Marche funèbre* de Chopin pourrait, moyennant quelques légères inflexions d'exécution, accompagner avec vraisemblance le somptueux cortège d'un roi puissant. La *Marche nuptiale* de *Lohengrin* pourrait servir de marche funèbre pour un jeune héros. La forte (et même trop forte) musique de la *Tragédie de Salomé*, de M. Florent Schmitt d'après un poème d'Oscar Wilde, pourrait être appliqué à un ballet pantomine dont le sujet serait pris dans *l'Assommoir* de Zola ou tout ouvrage d'esthétique similaire. Au personnage de saint Jean-Baptiste y serait substitué celui d'un ivrogne sentencieux et vitupératif.

Il y a ici une petite erreur de détail : ce dernier ouvrage n'a pas été inspiré par l'essai dramatique d'Oscar Wilde, mais par un poème de Robert d'Humières. Peu importe d'ailleurs, car le sujet est le même, et la musique aussi.

Mais quand on multiplierait encore les exemples de cette sorte, on n'arriverait pas à nous convaincre que la musique ne signifie rien, car alors elle n'aurait aucun intérêt pour nous. Une combinaison de sons qui ne serait qu'harmonieuse ne compterait pas comme une composition musicale; nous n'y reconnaîtrions qu'un devoir d'harmonie. Nous voulons que la musique nous dise quelque chose. Mais quoi? Évidemment les mots ne nous permettent pas de répondre à cette question, puisque par définition l'objet propre de la musique

échappe à la parole. M. Pierre Lasserre montre, en quelques pages d'analyse précise, que la musique se traduit volontiers par des mouvements, soit extérieurs comme ceux de la danse, soit intimes comme les palpitations de notre cœur. C'est une analogie. Il y en a d'autres, et la musique peut tout aussi bien être associée, par exemple, à des images. Il me semble que la meilleure définition du pouvoir de la musique a été donnée par Balzac, dans la nouvelle intitulée *Massimilia Doni* : « La voix du chanteur vient frapper en nous non pas la pensée, non pas le souvenir de nos félicités, mais les éléments de la pensée, et fait mouvoir les principes mêmes de la sensation. »

Il ne faut d'ailleurs qu'un petit effort de réflexion pour reconnaître que les arts du dessin ont, eux aussi, leur langage, qui donne lieu aux mêmes observations. Un tableau se lit comme un poème et demeure indéchiffrable à qui n'a pas la clé.

Le livre de M. Lasserre se termine par d'excellents conseils aux jeunes musiciens de notre temps, à qui l'ambition de trouver du nouveau à tout prix et une instruction insuffisante jouent de si mauvais tours. Je ne saurais trop leur recommander la lecture de ce substantiel ouvrage, ainsi qu'à tous ceux qui aiment, dans l'acception la plus large du mot, la musique.

LOUIS LALOY

L'ÉVOLUTION DU TRAITÉ DE PAIX

La politique d'application du traité de paix va être l'objet d'une nouvelle et décisive expérience. Tel est le résultat essentiel du vote de la Commission des Réparations. A la veille du 31 août, on pouvait se demander si les Alliés allaient faire un nouvel essai de collaboration, ou s'ils allaient reprendre chacun leur liberté d'action. Mais le 31 août, la Commission des Réparations a fait connaître sa résolution : elle a trouvé le moyen de gagner du temps et elle fournit aux Alliés la possibilité de reprendre leurs entretiens. Ainsi l'heure du règlement général des réparations, qui semblait éloignée, sonne tout à coup. Les quatre mois qui nous séparent du 1er janvier ne s'écouleront pas sans que se déroule la péripétie du long drame des réparations.

La Commission des Réparations n'est pas arrivée à cette conclusion toute provisoire sans beaucoup de peine. Il était évident qu'elle cherchait une solution qui ne brusquât rien et qui réservât l'avenir. Un pareil résultat répondait à ses vœux parce qu'il était accordé à l'idée qu'elle se fait de sa mission et qu'il était conforme à ses propres intérêts. Mais il n'était pas facile à obtenir. On ne s'étonnera pas qu'il ait paru médiocre dans le fond et dans la forme et qu'il ait causé une sorte de désappointement. A l'examiner de près, il est surtout ingénieux et même plus nouveau qu'il ne semble. La Commission des Réparations en effet refuse le moratoire; par là-même elle condamne l'administration financière du Reich, et, si elle accepte le paiement des échéances non en

espèces, mais en bons du Trésor avec garanties, elle n'applique ce système qu'aux sommes dues à la Belgique en 1922, réservant entièrement la question du moratoire de 1923 et 1924, demandé par l'Allemagne. D'autre part, elle admet que la Belgique, seule intéressée aux échéances de 1922, s'entende directement avec l'Allemagne et réclame les garanties qu'elle jugera utiles; c'est une innovation, qui n'a pas manqué d'attirer l'attention du gouvernement français. Mais ce ne sont pas ces éléments positifs qui ont frappé l'opinion : c'est surtout ce que la décision de la Commission contient de subtil et de contradictoire, c'est son aspect de transition et de compromis.

Si le public a été déconcerté, ce n'est pas tout à fait de sa faute. Il attendait à tort ou à raison autre chose, parce qu'il a manqué d'informations et de directions. Avant la Conférence de Londres, l'opinion était prête, comme nous l'avons indiqué bien souvent, pour un règlement général. On revient aujourd'hui à l'idée de ce règlement général, qui nous a toujours ici paru nécessaire. Mais après quel détour! A Londres, c'est M. Lloyd George qui assez brutalement a écarté par la note Balfour l'étude de tout programme général. Il ne restait plus dès lors qu'à trancher la question du moratoire, et la solution pouvait paraître, selon les commentaires dont elle était entourée, d'importance secondaire ou d'importance capitale. Dès ce moment, le public aurait admis, s'il avait été guidé, que le règlement général était ajourné, et qu'il fallait attendre encore, comme il en avait l'habitude. Mais l'atmosphère était chargée de nuages. L'idée s'est répandue que la note de la Commission des Réparations allait marquer le moment décisif, qu'on sortait des incertitudes, qu'on était arrivé à l'heure des résolutions nécessaires. Certains s'en félicitaient; d'autres s'en plaignaient, selon les conceptions et les tempéraments : tout le monde était préparé à on ne sait quoi qui n'est pas arrivé. Ce malentendu explique l'accueil un peu étonné qui a été fait à l'arrêt de la Commission des Réparations.

Il faut rendre à l'opinion française cette justice qu'elle a gardé son sang-froid et qu'elle a très vite compris la signification des événements. Quand on se rappelle la nervosité qu'avait

causée dans certains milieux la Conférence de Cannes, on ne peut que se réjouir du calme avec lequel les nouvelles sont aujourd'hui enregistrées. Le public a fait son éducation et il a le sentiment très net que les réparations constituent un problème d'ensemble, pour lequel il n'est pas de solution miraculeuse et qui ne se règlera qu'avec le temps. Il a aussi la conviction que si l'échéance n'est pas déterminée, il y aura cependant une échéance, parce qu'elle est nécessaire, parce qu'elle est juste et parce que nous avons les moyens de l'exiger le moment venu. Ces notions, répandues dans toutes les classes de la population, donnent beaucoup de patience et de confiance. Mais ni la patience, ni la confiance ne résisteraient indéfiniment à une réalité sans cesse décevante, et c'est pourquoi la force des choses même conduit, comme à un terme fatal, aux résolutions et aux actes. On attendait dès la fin d'août les événements. Ils ne se sont pas produits. La Commission des Réparations, juge souverain, dit : Pas encore. Tout le monde s'incline. Mais tout le monde sent que l'heure décisive est proche. Le vote de la Commission donne du temps : à nous de le bien employer, à nous d'avoir une politique, à nous d'exercer notre action diplomatique. Rien ne serait plus vain que d'user les jours à des explications rétrospectives, à des polémiques, à des heurts d'amour-propre. C'est vers l'avenir qu'il convient de regarder et, avant tout, il faut savoir ce que nous voulons.

***

Il est permis de se poser cette question : l'opinion française sait-elle exactement ce qu'elle veut? Assurément elle a le ferme propos d'obtenir ce qui est son droit et ce qui lui est dû. Mais est-elle fixée sur les moyens? En réalité il y a sur ce sujet une grande incertitude qui provient de l'évolution subie par le traité de paix depuis deux ans. Le traité supposait l'accord des Alliés, et la persistance dans la paix de l'esprit de solidarité qui avait régné pendant la guerre. Pratiquement on s'est vite aperçu que ces conditions n'existaient pas telles que nous les souhaitions. Il est resté un traité dont la lettre nous enferme parfois dans de dures limites, et tout notre

effort a été d'en ranimer l'esprit. Mais plus le temps a passé, plus nous avons vu le traité évoluer sur nos yeux : nous ne pouvions rien sans nos alliés, et le consentement de nos alliés nous entraînait sans cesse à des sacrifices. Nous avons tenu compte, pour comprendre les événements, de toute l'argumentation des Anglais : nous avons tenu compte du chômage, du trouble apporté par la guerre à la clientèle mondiale de l'Angleterre, de l'abondance des marks accumulés en Grande-Bretagne. Et finalement ce qui nous est apparu, c'est que M. Lloyd George, le traité de paix en mains, s'efforçait d'exercer sur l'Europe une véritable dictature.

Toute la France sait que M. Lloyd George est certainement une personnalité remarquable. Mais elle sait aussi qu'une bonne partie de l'Angleterre ne pense pas obligatoirement comme lui. Nous lisons fréquemment dans le *Times*, dans le *Morning Post*, ailleurs encore, des articles fort remarquables qui prouvent une véritable compréhension de la position française et un sérieux désir d'une coopération équitable. C'est ce qui fait que l'opinion de notre pays demeure très attachée à l'idée d'une collaboration franco-britannique, fondée sur tant de glorieux souvenirs, sur de mutuels services, et sur une même volonté de l'ordre européen. Nous sommes bien obligés cependant de considérer que trop souvent tout se passe comme si M. Lloyd George jugeait que la victoire commune des Alliés est destinée à assurer l'hégémonie britannique et que les conférences sont un moyen d'imposer ses idées et ses conceptions propres de tous les intérêts, même des nôtres. Il n'apparaît même pas, comme on le prétend parfois et à tort selon nous, que M. Lloyd George, fidèle à d'anciennes notions de politique continentale, s'efforce de relever en Europe l'Allemagne battue et de limiter le développement d'une France victorieuse. Plus simplement et plus absolument, il a au moins l'apparence de ne plus connaître d'autre loi que la sienne. A la longue, le sentiment national s'est ému : il en est résulté des controverses un peu vives, des dispositions plus susceptibles, des aspirations vers une autre politique. Nous ne disons pas que cette évolution psychologique de deux peuples amis soit un bien, mais c'est un fait.

Alors s'est présentée aux esprits français cette alternative :

faut-il, malgré les inconvénients de cette solution, renoncer à la coopération interalliée et reprendre notre liberté d'action pour faire payer l'Allemagne? Faut-il, en dépit des difficultés que nous éprouvons, persister à chercher une application réelle du traité de paix, d'accord avec l'Angleterre? Depuis deux années l'opinion oscille entre ces deux conceptions, et n'a pas encore choisi. Les gouvernements ont fait comme elle et se sont ainsi exposés à provoquer des critiques aussi bien pour ce qu'ils faisaient que pour ce qu'ils ne faisaient pas. S'ils s'efforçaient de maintenir l'accord des Alliés, et s'ils étaient conciliants, ils recevaient le reproche de n'être pas assez énergiques. Mais dès qu'ils ont la réputation d'être énergiques, on supporte mal qu'ils soient conciliants, et ce n'est pas meilleur pour eux. Pris entre deux politiques, ils risquent toujours, quand ils font la première, d'être critiqués pour ne pas faire la seconde, ou inversement. M. Lloyd George a rapidement discerné ce rythme de l'opinion et il en a joué. Si ce balancement entre deux politiques a pu durer, si même il a constitué une expérience et permis de mieux connaître la réalité, il ne peut se prolonger très longtemps. Il vient une heure pour les gouvernements, et pour l'opinion, où il faut choisir et où il faut conclure.

***

Que serait-il arrivé si le 31 août la Commission des Réparations avait rendu un autre arrêt, et si la France avait dû reprendre sa liberté d'action? C'est ce qui mérite d'être examiné de près. Liberté d'action est une formule : reste à connaître la réalité qu'elle peut désigner, dans la mesure où elle est prévisible. Nous en parlons d'autant plus librement que nous ne regrettons pas la décision de la Commission et que nous ne croyons pas les circonstances du 31 août bien favorables à une reprise de notre liberté. La question du moratoire de quatre mois était fort étroite, et de plus il s'agissait de paiements qui ne nous intéressent pas directement, mais qui concernent la Belgique, laquelle avait fait connaître dès la Conférence de Londres la solution qu'elle acceptait. Imaginons donc des circonstances différentes, juridiquement et morale-

ment telles que nous n'ayons aucun doute sur ce que nous devons faire. On dit qu'en ce cas, il n'y a plus de traité, et en un sens c'est exact, puisque l'application du traité suppose l'accord des Alliés. On dit encore qu'il n'y a plus de Commission des Réparations, et c'est encore en partie exact, puisque la Commission ne peut plus prendre de décision et qu'elle est réduite à un travail de répartition des versements allemands entre Alliés.

Dès lors notre situation à l'égard de l'Allemagne est celle d'un occupant de fait. Nous tenons, par suite de la victoire, la Sarre, la rive gauche du Rhin, quelques colonies allemandes. Militairement, l'action nous est facile. Mais ce n'est pas d'exercer une action qui importe en soi; c'est d'obtenir des résultats, de faire une pression utile, de saisir des gages productifs, d'amener l'Allemagne à remplir ses engagements et à payer. Le gouvernement a-t-il exactement et mûrement étudié ce qu'il ferait en pareil cas? Nous n'en voulons pas douter. Ce que nous savons, c'est que la pire erreur serait de se lancer dans une action, quelle qu'en soit la nature, sans l'avoir examinée de près. Des exemples récents ont montré les inconvénients des mesures hâtives, prises avec ardeur, reconnues inutiles et rapportées aussi vite qu'elles avaient été décidées. Le jour où le gouvernement français, ayant repris sa liberté, déciderait d'agir seul, ou d'entrer seul en conversation avec une Allemagne qu'il voudrait amener à s'incliner, il lui faudra un programme très médité. On a parlé comme gages des mines, des forêts, des chemins de fer; on a parlé aussi des participations industrielles; on a parlé de droits de douanes, qui risquent de donner beaucoup de papier sans valeur; on a parlé de l'occupation de la Ruhr. Chacun de ces projets, d'après les études privées qui en ont été faites, suppose résolus un certain nombre de problèmes pratiques. Il a été visible à la Conférence de Londres que M. Lloyd George nous poussait avec bonne humeur à l'action isolée, et voulait nous convaincre des difficultés par l'expérience. Ces difficultés ne sont pas insurmontables : mais il serait léger de les ignorer.

Vis-à-vis de l'Angleterre, notre situation, au cas où nous reprendrions notre liberté d'action, serait nette. L'indépendance n'est pas plus la mésentente que l'entente n'est la

subordination. Nous ne saurions oublier les liens qui nous unissent à la Grande-Bretagne. Mais il y a entre elle et nous un certain nombre de litiges dans le monde. Les récents événements d'Orient, et les victoires des troupes kémalistes sur l'armée grecque font prévoir de nouvelles questions à régler. La diplomatie est précisément faite pour ces négociations. Nous avons connu un temps où l'Angleterre et la France étaient en désaccord sur beaucoup de points. Elles n'en ont pas moins vécu l'une et l'autre, et leurs rapports se sont maintenus, en dépit de quelques affaires délicates. Cette période s'est même terminée par un rapprochement d'où il est sorti l'Entente cordiale. Il est vrai que ce chapitre de l'histoire diplomatique a été singulièrement facilité par l'action personnelle du roi Édouard VII, dont notre pays, qu'il aimait sincèrement, respecte la mémoire, et que toutes les conventions faites alors ont été conclues, avec tact et avec sympathie, comme des arrangements entre égaux. Ces traditions diplomatiques sont assurément permanentes dans tous les gouvernements : il y a peut-être des temps où elles semblent moins cultivées, et nous ne pourrions être assurés, dans la liquidation de nos litiges avec l'Angleterre, que la manière de M. Lloyd George fût exactement celle du roi Édouard VII. Mais deux grandes nations, qui ont versé ensemble leur sang sur le champ de bataille, trouveraient cependant le moyen de vivre en bons termes et de sauvegarder, chacune comme elles l'entendent, leurs intérêts dans le monde.

Tel est l'avenir que nous proposerait la politique de la liberté d'action. L'opinion française n'a pas pour lui de préférence délibérée, ni de parti pris; elle ne l'appelle pas de vœux impatients; elle ne le souhaite même pas. Cependant si, faute de mieux, c'est celui qui lui est réservé, elle le considère avec sérieux et avec calme, et elle sera prête, s'il le faut, à en courir le risque.

***

Mais avant d'être poussés à ce parti extrême, nous allons tenter d'arriver à un accord général avec nos Alliés. Nous croyons que cette tentative suprême, qu'a permise la Commis-

sion des Réparations, est utile. Nous jugeons souhaitable qu'elle réussisse. Il ne faut pas s'attendre à un résultat rapide. La Conférence qui se réunira dans quelques semaines n'ira vite que si elle échoue. Elle entreprend une œuvre si complexe et si importante qu'il faut lui faire crédit. Les Conférences ont été souvent critiquées : elles ne se réunissent pas sans un cortège, sans un appareil qui est un sujet aisé de commentaires. Que n'a-t-on pas dit contre la diplomatie de cinéma? Ce sont là des objections faciles, même quand elles sont justifiées. En réalité, chaque époque a ses mœurs, ses moyens matériels, ses innovations qui bousculent les usages. Le télégraphe a jadis suffi à faire subir à la diplomatie la plus profonde de ses transformations : elle n'en est pas morte. Les Conférences, qu'on les aime ou qu'on ne les aime pas, sont un fait moderne; la publicité, d'ailleurs relative, de leurs travaux en est un autre. Mieux vaut les constater sans humeur et en faire le bon usage. La direction de l'opinion, au cours des conférences, est certainement, sous sa forme actuelle, un élément nouveau dans les négociations diplomatiques : il faut en tenir compte, il faut organiser les services nécessaires; il faut informer et guider l'esprit public, lui épargner les surprises et les fausses interprétations, le disposer en notre faveur. C'est aujourd'hui une tâche nécessaire, et elle est moralement bien aisée quand on n'a pas d'arrière-pensées et quand on ne réclame, comme le fait notre pays, que son droit.

La première condition à réaliser pour l'heureuse issue de la Conférence, c'est que les gouvernements en désirent sincèrement le succès. Si l'atmosphère devait être celle des derniers entretiens de Londres, on ne pourrait rien augurer de bon. M. Lloyd Georges s'est montré à Londres plus ombrageux, plus négatif qu'on ne l'avait connu en d'autres circonstances. Il a donné l'impression qu'il se résignait vite à l'échec de la Conférence et même qu'il allait à ce résultat, comme si c'était l'effet d'un dessein froidement médité. Tout le monde sait, même parmi ceux qui le critiquent, qu'il est capable d'être plein de ressources et de bonne humeur, qu'il a l'esprit inventif et qu'il est fertile en solutions. Il serait bien fâcheux que dans un débat où de si graves objets sont en cause, la polémique l'emportât sur l'esprit de délibération. Une Conférence aussi

importante ne peut être conçue, si elle est destinée à réussir, comme une bataille. Elle doit être la recherche pratique d'un règlement sérieux d'où dépend le sort des peuples et l'avenir de l'ordre européen.

Il n'est pas défendu de penser que ces idées étaient au fond dans l'esprit des gouvernements lorsque la Commission des Réparations a pris sa décision. Si la Commission a donné aux nations intéressées un répit, si elle a rendu possible l'étude d'un programme général, c'est sans doute qu'elle avait la conviction de faire œuvre utile et de répondre au vœu de la plupart des gouvernements. Est-il téméraire de supposer que l'Amérique, qui était à la Commission simple spectatrice, faisait discrètement de son côté des souhaits analogues? Quand on lit le discours prononcé à Londres par M. Cox, on peut se demander si les États-Unis, qui se sont longtemps désintéressés de l'Europe, ne considèrent pas, au moins comme une éventualité, leur rentrée en scène. Quoiqu'il en soit de ces hypothèses, c'est un fait que le vote de la Commission des Réparations invite les gouvernements, après quelques semaines agitées, à examiner de nouveau les questions et à faire revivre la confiance et l'esprit de solidarité.

Le projet de Conférence a été bien accueilli dans le monde entier. Il est partout admis que le problème des réparations ne peut recevoir de solution définitive que s'il est lié au problème des dettes interalliées. La note que le gouvernement français a rédigée au début de septembre, en réponse à la note Balfour, a été généralement approuvée. Les journaux anglais eux-mêmes, qui ont fait à la forme de ce document un certain nombre de critiques faciles à prévoir, n'en reconnaissent pas moins que l'initiative prise par le Cabinet de Paris est heureuse. Le *Times* écrivait récemment : « Nous nous réjouissons de reconnaître, dans la réponse de M. Poincaré, un nouveau mouvement de l'esprit français vers une politique de construction. Ce mouvement doit être chaudement encouragé du côté britannique. Il faut pleinement avouer la difficulté de la position française; au lieu de se dérober à la coopération, comme l'a fait le gouvernement britannique, en ayant recours à des mesures telles que la note Balfour; au lieu de garder, au sujet des réparations, une attitude négative, il faut que nous

veillions à ce que l'Allemagne paye tout ce qu'elle peut payer. » Et il ajoutait : « Le rôle d'une bonne politique n'est pas d'insister sur les points de divergence entre les Alliés, mais bien d'appuyer sur les points sur lesquels ils sont d'accord. M. Lloyd George et M. Poincaré savent, et les peuples anglais et français savent, que ce qui importe c'est l'alliance. Les erreurs des Alliés — et on en a fait beaucoup et de grandes des deux côtés — doivent être oubliées. Il ne faut en retenir que la leçon qu'elles contiennent. » Mais ce n'est pas seulement le *Times*, dont on connaît l'opinion, qui s'exprime ainsi. Les journaux les plus dévoués à la politique de M. Lloyd George, tout en faisant des réserves, approuvent la proposition de M. Poincaré; selon le mot du *Daily Telegraph*, la note française est un pas en avant vers un règlement raisonnable des trois problèmes, réparations, dettes de guerre, emprunt international. Si toute l'Angleterre s'exprimait ainsi, nous nous laisserions volontiers aller à croire à la réussite de la prochaine conférence. Nous sommes obligés de tenir compte d'autres éléments et de garder un doute. Le pacifisme idéologique et le verbalisme international ont encore des partisans outre-Manche. Les Trade-Unions britanniques, qui ne représentent pas cependant des opinions extrêmes, ont voté récemment, au cours de leur Congrès annuel, une motion politique grave, où ils parlent de l'annulation de la créance des Alliés sur l'Allemagne et de l'évacuation de la rive gauche du Rhin : il est impossible de déformer plus complètement un problème qui est capital pour notre pays.

Plus intéressante est l'attitude de l'opinion américaine. Il faut ici se garder de tout optimisme et ne pas oublier que le monde parlementaire et le public des États-Unis demeure hostile à l'annulation des dettes et à l'intervention dans les affaires européennes. Le gouvernement de Washington lui-même paraît désireux de ne pas mêler la question d'Europe à la prochaine campagne électorale. Il serait donc inexact de parler d'un revirement de la politique américaine. On peut cependant noter certaines déclarations de la presse des États-Unis qui sont nouvelles et intéressantes. « Le Président croit, écrit le *New-York Times*, que les Alliés ont enfin suspendu provisoirement leur politique de coercition vis-à-vis de l'Alle-

magne... Il semble bien que le gouvernement songe à participer aux efforts faits pour restaurer les pays européens et les ramener à l'état normal. » Le *New-York World* va plus loin encore : « La déclaration de la Maison-Blanche signifie que, si, demain, une invitation parvenait, demandant à l'Amérique de siéger avec l'Europe pour essayer de remettre en ordre les affaires du monde, on pencherait à l'acceptation. » Autant de témoignages de l'impression produite par le projet de Conférence et de l'aspiration de tous les peuples à un règlement général.

Il reste possible qu'un acte de rigueur soit un jour indispensable à l'égard de l'Allemagne. Un règlement général, si satisfaisant soit-il, ne vaudra que si l'Allemagne tient ses engagements et remplit exactement les conditions qui sont posées. On est bien obligé de garder à ce sujet un doute, fût-il méthodique. Le passé nous a donné un enseignement qu'il est impossible d'oublier : ni la situation du gouvernement à Berlin, ni l'état de l'esprit public allemand ne nous garantissent contre des surprises désagréables. Si l'accord des Alliés est à la suite de la prochaine Conférence assez fort et assez manifeste pour que l'Allemagne s'incline, nous ferons volontiers l'économie des mesures coercitives. Mais si l'Allemagne se dérobe encore, il ne restera plus qu'à la contraindre. La politique française en ce cas demeurera fidèle aux idées qui l'ont toujours inspirée : elle consiste à agir d'accord avec ses Alliés, comme il est arrivé en 1921, lorsque nous avons occupé sur la rive droite du Rhin trois ponts, où nous sommes encore; mais il faudra bien qu'elle ait résolument recours à l'action isolée, si aucun autre moyen ne lui est laissé de sauvegarder les intérêts vitaux de la nation.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LIVRES NOUVEAUX

LA DÉDAIGNEUSE,

par **Beaumont** et **Fletcher.**

M. Pierre Mélèse a réuni dans un même volume trois comédies de Beaumont et Fletcher, qu'il a traduites. On lui saura gré de nous avoir fait connaître quelques-unes des productions de ces contemporains de Shakespeare. Elles apparaisent comme pleines de vie et de fantaisie. *La Dédaigneuse* est une femme pleine d'orgueil, qui repousse Loveless qu'elle aime pourtant et qui le lui rend bien. Il faut que celui-ci recoure à de bizarres stratagèmes pour avoir raison de la résistance de la dédaigneuse. *L'École de dressage* a plus de vigueur. Il s'agit d'une riche jeune femme qui n'a pris un mari que pour dissimuler ses déportements. Mais le mari n'est pas le sot qu'elle pense. C'est un homme plein de courage et d'astuce qui a vite fait de la ramener dans le droit chemin et sait, par surcroît, lui inspirer un amour véritable. *Monsieur Thomas* est un brillantmauvais sujet, on ne peut plus sympathique, dont les audacieuses plaisanteries scandalisent la jeune Mary, son « amoureuse ». Le mariage se fera pourtant, après maintes péripéties. Cette dernière comédie est peut-être la plus attachante. Il y a un type de père noceur, qui est fort réussi. Il y a d'inutiles complications dans ces pièces et quelques personnages un peu conventionnels, mais il s'y manifeste une verve entraînante et une saine gaîté, qui savent vite nous gagner.

SULAMITE,

par **Kouprine.**

M. Semenoff, qui a récemment traduit pour la *Revue de Paris*, *Olessia*, de Kouprine, présente aujourd'hui *Sulamite*. Le roi Salomon, se promenant seul, un jour dans la campagne, rencontre une jeune fille : Sulamite, dont il devient éperdûment amoureux. Bientôt il l'installe au palais, et huit jours d'un bonheur absolu s'écoulent pour les amants. Mais la reine Astis, épouse de Salomon, fait, par jalousie, assassiner Sulamite. Il y a, dans cette brève histoire, des peintures de la vie fastueuse de Salomon, des descriptions orientales qui font songer, par leur précision et leur richesse, à Flaubert. Mais ce qui fait tout le prix de cette œuvre, c'est incontestablement le caractère même de Sulamite. Cette petite vierge paysanne, au corps harmonieux, ressent pour Salomon, dès qu'elle l'aperçoit, la passion la plus pure et la plus absolue. Lorsqu'elle apprend par la suite que son amant est le roi Salomon, elle ne ressent aucune émotion. Que lui importe ce qui n'est pas son amour? C'est par lui que cette simple jeune fille est élevée jusqu'au sublime et le roi en a dès abord le sentiment. Il est son inférieur. Elle est reine par la passion. Et c'est pour cet amour même que Salomon l'aime, irrésistiblement attiré par cette flamme mystérieuse qui lui était encore inconnue. Camille Mauclair a très justement noté le côté slave du caractère de Sulamite. Cette œuvre mérite de retenir l'attention du public français.

COURRIER LITTÉRAIRE,

par **Émile Henriot.**

C'est sous le vocable même de sa rubrique du *Temps* que Émile Henriot réunit un certain nombre de petites études littéraires. On en appréciera la variété. Il y est question de Pascal, du mariage de Bossuet, de la controverse d'Amphitryon, du véritable Don Juan, du pacifisme de Fénelon, des comptes de Voltaire, de Beaumarchais armateur, de Stendhal épicier, de la fabuleuse jeunesse de Nodier, de la vraie figure de Colomba, de Gobineau, etc... A vrai dire, l'auteur a plutôt résumé pour nous des ouvrages parus sur ces questions, qu'il n'en a lui-même préparé la solution. C'est donc exactement la critique de la critique que fait M. Henriot. Il s'acquitte de cette tâche avec une érudition qui nous fait seulement déplorer la brièveté de ses articles. Leur cadre, un peu restreint, se prête mal aux développements qu'on souhaiterait. Quel meilleur éloge? L'auteur nous met en goût. Nous regrettons que, dans son souci de nous faire connaître les derniers travaux littéraires, il ne s'accorde pas plus souvent à lui-même la parole.

PARALLÈLEMENT,

par **Paul Verlaine.**

Nous avons eu l'occasion de signaler à plusieurs reprises la collection de luxe actuellement publiée par la maison Calmann-Lévy. Elle réunit des œuvres d'une haute qualité littéraire, dont tous les amis des livres sont heureux de posséder d'élégantes éditions. Le dernier volume paru est *Parallèlement*, ce recueil de Verlaine, où bien des Verlainiens estiment que s'affirme avec le plus d'originalité le génie du poète.

UNE FILLE DE SAINT FRANÇOIS,

par **Marie Gasquet.**

Une petite fille vit au hameau des Figons en Provence, et déjà la piété fait d'elle comme le centre rayonnant de sa famille. Enfant soumise, sœur bonne et dévouée, elle est aimée de tous. Elle grandit, et son influence se fait chaque jour plus puissante, à travers les épreuves. Car les douleurs ne lui sont point ménagées jusqu'au moment où, ayant atteint sa majorité, elle est libre de faire ce qu'elle veut et entre au couvent. C'est une belle légende, dirait-on si l'on ne savait que cette douce histoire est toute récente et que celle qui nous la raconte a connu son héroïne. Aussi nous la conte-t-elle tout simplement, en la faisant vivre dans le milieu où elle a vécu, croyants ingénus et candides que passionne seul, avec leur foi, le drame du foyer à transmettre, de la descendance à assurer. Comme le dit Claude Farrère dans sa préface, c'est « un livre singulier et singulièrement attachant. N'importe l'opinion, n'importent les sentiments, n'importent les préférences religieuses ou philosophiques, je défie qu'on puisse lire trois pages de ce petit roman sans poursuivre la lecture et sans aller jusqu'au bout. »

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix*. . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.